B512.103

Digitized by Google

B512103

RETRAITE SPIRITUELLE,

A L'USAGE

DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES.

Par le PERE *BOURDALOUË, de la Compagnie de* JESUS.

A LYON;
Chez JEAN-MARIE BRUYSET, ruë Mercière, au Soleil.

M. DCC. LVIII.
Avec PRIVILÈGE *du* ROI.

BIBLIOTH DE LA VILLE LYON

AVERTISSEMENT.

L'EXPÉRIENCE a fait assez connoître jusques à présent, quelle est l'importance & l'utilité de la Retraite spirituelle, pour maintenir la régularité dans les Communautés religieuses, ou pour l'y rétablir. On en a vu les fruits les plus sensibles, & on les voit encore dans les maisons les mieux réglées, & où cette sainte pratique est plus en usage.

De-là vient que dans la plûpart des Ordres religieux, on s'est fait une coûtume, & dans plusieurs même, une obligation expresse & une régle de vacquer une fois chaque année, pendant un certain nombre de jours aux exercices de la Retraite. Afin de s'y laisser moins distraire, on s'interdit tout entretien & tout commerce, non-seulement au déhors, mais dans l'intérieur de la Communauté. On interrompt ses emplois ordinaires, & l'on ne se réserve d'autre soin que de s'occuper de Dieu & de soi-même.

C'est dans ce silence & ce dégagement entier de toutes les occupations humaines, que l'ame, comme renduë à elle-même,

BIBLIOTH DE LA VILLE LYON

peut avec plus de liberté s'élever à Dieu, & qu'elle ſe trouve en état de méditer avec plus de réflexion les vérités éternelles. Elle rappelle en la préſence du Seigneur toutes ſes années. Elle reconnoît devant lui ſes égaremens. Elle en découvre les principes, elle en cherche les remédes : & après avoir pleuré ſes lâchetés & ſes tiédeurs paſſées ; elle forme des réſolutions, & prend de ſolides meſures pour l'avenir.

Dieu de ſa part ne lui manque pas. Dès qu'avec le ſecours de ſa grace une ame s'eſt miſe en diſpoſition de l'écouter & de lui répondre, c'eſt alors qu'il ſe fait entendre & ſe fait ſentir à elle par de plus intimes communications. Lumières, inſpirations, attraits, goûts ſpirituels, il n'y épargne rien. Il lui repréſente ſes devoirs, il lui reproche ſes infidélités. Il lui donne des vuës de perfection toutes nouvelles : il l'encourage à les ſuivre, lui en ſuggère les moyens, & par l'ardeur dont il l'anime, lui en adoucit toutes les difficultés.

Il eſt rare avec cela qu'une Communauté vienne à dégénérer de ſon premier eſprit, & à le perdre, car la Retraite eſt un des préſervatifs des plus aſſurés contre les abus qui s'y pourroient gliſſer. Ou ſi peut-être la fragilité humaine, dont on n'eſt exemt nulle part, y ouvre l'entrée à quelques relâchemens, du moins n'eſt-il pas aiſé qu'ils y faſſent beaucoup de progrès, ni qu'ils y paſſent en habitude, parce que la Retraite eſt une des reſſources les plus

infaillibles pour en arrêter le cours, & en empêcher la preſcription.

Et il faut convenir, qu'il n'eſt rien de plus touchant, ni rien de plus propre à faire impreſſion, ſoit ſur le cœur, que les grands ſujets dont on s'entretient dans une Retraite. Ce qui doit même leur donner une force & une vertu toute particulière, c'eſt l'enchaînement & l'ordre des méditations. L'une conduit à l'autre, & celle-ci ſoûtient celle qui la ſuit. Ainſi, après une mûre conſidération de notre dernière fin dans l'éternité, qui eſt Dieu, & de notre fin prochaine en ce monde, qui eſt la ſanctification de notre ame, ſelon l'état où Dieu nous a appellé : on comprend ſans peine les dommages infinis que le péché nous cauſe en nous éloignant de ces deux termes. On l'enviſage comme le ſouverain mal, puiſqu'il s'attaque au ſouverain Etre, & qu'il nous prive de notre ſouverain bien. On en conçoit de l'horreur, & de quelque manière qu'on le regarde, ou dans ſa nature, ou dans ſes circonſtances, ou dans ſes effets, il paroît également difforme & digne de haine.

De cette vuë du péché naiſſent les ſentimens de componction & de repentir. Dans le regret qui la preſſe, l'Ame s'humilie, ſe confond, a recours à Dieu, & penſe à ſe raprocher de lui par un prompt retour. Pour s'exciter de plus en plus à la pénitence, elle ajoute aux puiſſans motifs dont elle eſt déja touchée, les idées effrayan-

tes de la mort, du jugement, de l'enfer. Enfin, l'exemple de l'Enfant prodigue, qu'elle ſe remet devant les yeux, acheve de la déterminer; & le voyant ſi favorablement reçu de ſon Pere, elle en tire tout à la fois une double leçon, & de ce qu'elle doit faire pour trouver grace auprès de Dieu, & de ce qu'elle peut eſpérer d'un ſi bon Maître, & de ſon infinie miſéricorde.

Ce ne ſont-là néanmoins encore que les premières démarches; & ce ſeroit peu de revenir à Dieu, ou ce ſeroit n'y revenir qu'imparfaitement, ſi ce n'étoit dans le deſſein de s'adonner à la pratique des vertus, & de tendre à toute la perfection que Dieu demande de nous. Voilà pourquoi l'on ſe propoſe enſuite Jeſus-Chriſt pour guide & pour modéle. Après avoir trop long-tems vécu ſous l'eſclavage des ſens, on ſe range, pour ainſi parler, ſous l'étendard & ſous l'empire de cet Homme-Dieu. Car toute notre ſainteté conſiſte à le ſuivre; & nous ne ſommes parfaits, qu'autant que nous marchons ſur ſes traces, & que nous portons ſes livrées & ſon image.

L'ame n'eſt donc plus déſormais attentive qu'à le contempler & qu'à l'étudier. Depuis le moment de ſon Incarnation divine, elle le ſuit dans les principaux myſtères de ſa vie cachée, de ſa vie agiſſante, de ſa vie ſouffrante, de ſa vie glorieuſe; & dans chacun de ces myſtères elle trouve de quoi s'inſtruire, & ſur quoi ſe former. De

l'un elle apprend l'humilité, de l'autre la pauvreté, d'un autre l'obéiſſance, de celui-là le mépris & la fuite du monde, de celui-ci l'amour du prochain & la charité. Tellement que de vertu en vertu, comme de degré en degré, elle s'avance juſqu'à ce pur amour de Dieu par où elle finit, & qui eſt l'accompliſſement de toute juſtice.

Voilà le plan de cette Retraite, & la liaiſon des ſujets qui la compoſent. C'eſt à ſaint Ignace, Fondateur de la Compagnie de JESUS, que nous ſommes redevables de cette excellente méthode; ou plutôt, c'eſt à Dieu que nous la devons, puiſque c'eſt de Dieu qu'il l'avoit reçuë lui-même. Les perſonnes religieuſes trouveront ici cet avantage, que chaque ſujet y eſt traité d'une manière conforme à leur état. Ce n'eſt pas que les autres Retraites qui ont paru juſques à préſent, & qui n'ont rien de particulier à l'état religieux, ne puiſſent d'ailleurs leur être utiles: mais après tout, comme la religion leur impoſe des devoirs propres, & les engage à des obſervances plus étroites & plus parfaites, on ne peut douter qu'une Retraite & des Méditations ſpécialement à leur uſage, ne leur ſoient encore beaucoup plus convenables & plus profitables.

Ce n'eſt pas non plus que les perſonnes engagées dans le monde ne puiſſent tirer du fruit de ces Méditations, ni que cette Retraite ne leur convienne en aucune ſorte. Les vérités du Chriſtianiſme ſont toujours

les mêmes dans le fond, & pour tous les états. Il n'y a de différence que dans l'application, & chacun peut ſe la faire à ſoi-même ſelon la ſituation préſente, & la diſpoſition de ſa vie. A quoi l'on peut ajouter, qu'au milieu même du monde, il y a un grand nombre d'ames vertueuſes, qui plus régulières & plus ferventes que le commun des chrétiens, pratiquent la plûpart des exercices de la profeſſion religieuſe, & ſe propoſent d'en acquérir, autant qu'il leur eſt poſſible, ou d'en imiter la perfection.

Mais malgré les avantages de la Retraite, on eſt du reſte obligé de reconnoître qu'elle devient quelquefois aſſez infructueuſe, & qu'on n'en voit pas tous les bons effets qu'elle eſt capable de produire. La raiſon eſt, que nous n'y aportons pas toute la préparation néceſſaire ou de l'eſprit ou du cœur. Car ſuivant les règles ordinaires, Dieu n'agit en nous qu'autant que le cœur & l'eſprit ſont bien diſpoſés; & c'eſt pour cela que l'Ecriture nous avertit, avant que d'aller à l'oraiſon, de rentrer en nous-mêmes, & de préparer notre ame.

Le point le plus eſſentiel de cette préparation, & celui qui renferme tous les autres, ou dont ils dépendent, eſt une intention droite & une vraie volonté d'apprendre à ſe bien connoître, & de travailler de bonne foi à ſe renouveller ſelon Dieu, & à ſe perfectionner:

ſans cela il y a peu à compter ſur une Retraite ; & hors quelques ſentimens de piété qui paſſent & qui ne vont à rien, on en ſort tel qu'on y eſt entré. *Si vous cherchez le Seigneur, cherchez-le.* Cette expreſſion du Prophéte nous donne aſſez à entendre, combien nous devons nous défier de nos prétenduës bonnes volontés ; & que rien n'eſt plus ſujet à l'illuſion. Souvent on cherche Dieu, ou l'on ſe flate de le chercher, quoiqu'on ne le cherche pas véritablement ; & ſouvent on penſe vouloir être à lui, lorſqu'en effet on ne le veut pas.

Cet avis eſt général : mais il ne faut point craindre de dire que là-deſſus on eſt encore plus expoſé à ſe tromper ſoi-même dans les maiſons religieuſes, que parmi les gens du monde. Car quand un homme, une femme du monde ſe dérobent à leurs affaires temporelles, & viennent à certains tems ſe retirer dans la ſolitude, il n'y a guères lieu de croire qu'ils n'y ſoient pas conduits par l'Eſprit de Dieu, & par la ſeule vuë de leur ſalut, puiſqu'ils n'ont ni régle, ni devoir indiſpenſable, ni aucune conſidération humaine qui les y obligent. Mais il n'en eſt pas de même à l'égard d'une Communauté religieuſe, où l'uſage de la Retraite eſt établi. C'eſt une obſervance dont on n'eſt pas maître de s'exempter ; ou c'eſt au moins une coûtume, à laquelle on ne ſçauroit manquer ſans une eſpéce de ſcandale. D'où

il arrive plus aiſément, que le motif des Retraites qu'on fait, ſoit autant la néceſſité, la bienſéance, l'exemple, qu'un deſir ſincère de changer & de ſe réformer.

On ne peut donc trop s'éprouver avant la Retraite, ni trop s'exciter à ce deſir ſolide d'un ſaint renouvellement de ſoi même. Aſſez de réfléxions ſe préſentent, dont chacune eſt capable de l'allumer. Le peu de bien qu'on a fait, celui qu'il y a dans la ſuite à faire, l'excellence de ſa vocation, le danger d'une vie toujours lâche & imparfaite, un âge peut-être avancé & où il faut ſonger à mourir : toutes ces penſées & d'autres que Dieu inſpire, ſont de puiſſantes raiſons pour ſe reveiller de l'aſſoupiſſement où l'on eſt, & pour entreprendre les exercices ſpirituels dans un ferme deſſein de ſe les rendre auſſi ſalutaires qu'ils le peuvent être.

C'eſt de cette première diſpoſition que ſuivront toutes les autres. Touché de ce ſentiment, on n'omettra aucune des pratiques, ni aucun des réglemens qui ſont marqués. On gardera un ſilence exact. On éloignera de ſon eſprit tous les objets qui le pourroient diſſiper, & l'on en détournera ſes ſens. On donnera à chaque exercice, ſon heure, ſa place, tout le ſoin & toute l'application qu'il requiert. On s'abandonnera à la grace, & l'on ne refuſera rien à Dieu, quoi que ce puiſſe être, & quelque effort qu'il en doive coûter.

Ce ne ſera pas en vain. Dieu recherche même ceux qui le fuyent : que fera-t-il pour une ame qui le deſire, & qui vient à lui ? Il pourra peut-être la faire paſſer d'abord par quelque épreuve, & la laiſſer pour quelque tems dans une ſéchereſſe de cœur où elle demeurera ſans goût & ſans onction. Rien ne l'attachera ni ne l'affectionnera ; au contraire elle tombera dans l'abbattement & dans un ennui qui la rebutera. C'eſt ſans doute un état pénible, & l'on a beſoin alors de courage pour ſe ſoutenir. Mais quand on ſçait perſévérer, & que ſans ſe relâcher un ſeul moment, on attend en patience la roſée du Ciel. Dieu ſouvent la fait deſcendre avec une telle abondance, qu'on en eſt tout pénétré. Les nuages peu à peu ſe diſſipent, & les plus pures clartés ſuccédent aux plus épaiſſes ténébres. On en peut croire une infinité de perſonnes qui l'ont expérimenté, & qui en portent témoignage. Combien ont commencé la Retraite avec une froideur & une indifférence qui les affligeoit, & les déſoloit ; mais l'ont finie dans des tranſports de dévotion qui les raviſſoient, & y ont goûté les plus ſenſibles conſolations ?

Ce qui eſt d'autre part à craindre, & de quoi l'on doit ſe garantir comme du piége le plus ſubtil, c'eſt de faire trop de fonds ſur ces ſortes de ſenſibilités, & de méſurer par-là le fruit de

la Retraite. Les plus tendres affections & les mouvemens les plus animés dans la méditation, ſont peu de choſe, ſi l'on ne va pas plus loin, & qu'on ne les réduiſe pas à la pratique. Car c'eſt la pratique qui ſanctifie, & tous les Maîtres de la vie intérieure n'ont jamais beaucoup eſtimé de ſimples ſentimens, quelque relevés & quelque dévots qu'ils fuſſent, à moins qu'on ne les accompagnât de ſaintes & de fortes réſolutions. Ils ne ſe contentent pas même de cela : mais dans les réſolutions qu'on prend, ils veulent que ſans ſe borner à des propoſitions vagues & indéterminées, on en vienne au détail : Par exemple, qu'on s'applique à tel défaut où l'on ſe reconnoît plus ſujet ; & que pour le corriger, on ſe propoſe d'uſer de tel moyen qu'on ſçait être plus sûr & plus efficace. Quelques-uns encore conſeillent de marquer ſur le papier ce qu'on a ainſi réſolu & promis à Dieu, afin de ſe le repréſenter de tems en tems, & de ſe l'oppoſer à ſoi-même, comme la condamnation de ſes infidélités & de ſes rechutes.

Ceci ſuffit pour concevoir quelque idée de la Retraite, & de la conduite qu'on doit y tenir ; mais pour en être mieux inſtruit, il n'y a qu'à voir la première Méditation qui eſt à la tête de cette Retraite, & qui y ſert comme d'entrée. Quoiqu'il en ſoit, on en apprendra plus par l'uſage que par toutes les inſtructions.

Car voilà ſur-tout le caractère des choſes de Dieu : on en connoît plus par ſoi-même dans l'exercice, que les paroles des plus grands Maîtres n'en peuvent enſeigner.

Le Pere Bourdaloüe étant accoutumé à parler ſolidement ſur toutes les matières qu'il traitoit, & à les dévélopper dans toute leur étenduë, on ne ſera point ſurpris que la plûpart de ces Méditations & des Conſidérations qu'il y a jointes, ſoient un peu longues : mais chacun pourra choiſir ce qui lui ſera propre, & s'y arrêter. Outre qu'il y a pluſieurs perſonnes, qui pour fixer leur imagination naturellement vive & prompte à s'échapper, ſont bien aiſes d'avoir un livre dont la ſeule lecture, avec quelques retours ſur eux-mêmes, puiſſe utilement les occuper pendant tout le tems de l'oraiſon.

De plus, comme le Pere Bourdaloüe étoit fait aux manières de la Chaire, il a mis au commencement de chaque Méditation un Texte de l'Ecriture, qui en exprime le ſujet. Enfin s'il conſerve toujours ſon eſprit de Prédicateur, & qu'il s'explique avec toute la liberté de l'Evangile ſur les manquemens & les imperfections ordinaires dans les Communautés religieuſes, les gens du monde ne peuvent raiſonnablement s'en prévaloir contre l'état religieux. On ſe porte par-tout ſoi-même, & l'on a par-tout ſes foibleſſes ; mais avec cette différence entre le religieux & l'homme du ſiécle, que les foibleſſes de

l'un ne vont point à beaucoup près, aux déſordres & aux excès de l'autre. Ce qui paroît répréhenſible dans un religieux, ſeroit à peine remarqué dans un ſéculier. On lui en feroit même quelquefois une vertu; & tel paſſeroit dans le monde pour un Saint, s'il vouloit ſeulement s'aſſujettir à vivre dans ſa condition, autant qu'elle le lui permet, comme vit dans le cloître le religieux le moins fervent & le plus relâché.

APPROBATION

De Monſieur l'Abbé ROBUSTE, *Docteur de la Société de Sorbonne, & Cenſeur Royal des Livres.*

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Ouvrage intitulé : *Exhortations & Retraite ſpirituelle, à l'uſage des Communautés Religieuſes, du Pere Bourdaloüe, de la Compagnie de* JESUS. On y trouvera cette profondeur, cette force de raiſonnement, qui forment le caractère de l'éloquence mâle du Pere Bourdaloüe. Quelque rebelle & quelque opiniâtre qu'on puiſſe être, il faut ſe rendre

BIBLIOTH DE LA VILLE LYON

& s'avouer abſolument convaincu. Ce grand homme ne connoît d'autres beautés que celles qui naiſſent de la vérité. Le vrai ſeul, habilement dévélopé & fidélement mis dans ſon jour, voilà ſes charmes qui enlèvent & qui ſoumettent. Toutefois l'autorité du vrai préſenté parfaitement, ne lui donne rien d'impérieux. Ce qu'il expoſe eſt accompagné d'autant de ſimplicité, que de ſolidité. Son exactitude eſt encore admirable : cette éloquence ſi vive, ſi ſublime, ſi rapide, eſt toujours jointe à la préciſion la plus ſcrupuleuſe de l'Ecole. C'eſt de quoi on aura une nouvelle preuve dans ces Exhortations & dans cette Retraite ſpirituelle

le du Pere Bourdalouë. Le nom ſeul de leur Auteur ſuffit pour faire leur éloge, & elles ſeules ſuffiroient pour faire l'éloge de leur Auteur. A Paris le 15. Octobre 1721.

ROBUSTE.

PERMISSION
du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de JESUS, dans la Province de France, permets au Pere FRANÇOIS BRETONNEAU de la même Compagnie, de faire imprimer un livre qu'il a revû, & qui a pour titre : *Retraite ſpirituelle, à l'uſage des Communautés Religieuſes, par le Pere Bourdaloüe de la Compagnie de JESUS*, lequel Livre a été lu & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai ſigné la préſente Permiſſion. A Paris ce 1. Décembre 1720.

XAVIER DE LA GRANDVILLE.

PRIVILÉGE GENERAL.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé HIPPOLYTE-LOUIS GUERIN, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous ayant fait expoſer qu'il auroit entrepris de continuer l'Impreſſion d'une Collection des *Hiſtoriens de France depuis l'origine de la Nation*, dont il a déja publié huit Volumes *in-folio* : Et comme cet Ouvrage, autant utile à la République des Lettres, que glorieux à notre Royaume, engage l'Expoſant dans des dépenſes conſidérables, il Nous a très-humblement fait ſupplier de vouloir bien, pour l'aider à ſupporter les frais d'une ſi grande entrepriſe, lui accorder nos Lettres de continuation de Privilége, tant pour l'impreſſion dudit Livre, que pour l'impreſſion ou la réimpreſſion de pluſieurs autres, dont les Priviléges ſont expirés ou prêts à expirer : offrant pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caractères, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant

favorablement traiter ledit Expoſant, & encourager par ſon exemple les autres Imprimeurs & Libraires à entreprendre des Éditions utiles pour l'honneur de la France & le progrès des Sciences, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Préſentes, de continuer d'imprimer ladite Collection des *Hiſtoriens de France depuis l'origine de la Nation*, ſous le titre de *Recueil des Hiſtoriens des Gaules & de la France*, & d'imprimer ou faire réimprimer les Livres intitulés : *Le Chemin Royal de la Croix ; la Bibliothéque hiſtorique de la France, par le Pere le Long ; Livres d'Egliſe à l'uſage de l'Ordre de Saint François ; les Retraites ; Réfléxions & Heures du Pere Croiſet ; la Science de la Chaire ou Dictionnaire moral ; Conſolation contre les frayeurs de la Mort, par Torentier ; Méditations ſur la Règle de St Benoît par de Rancé ; le parfait Maréchal, par Soleiſel ; Hiſtoire Romaine, traduite de Laurent Echard ; Prônes de Joly ; SERMONS DE BOURDALOUE & DE LA RUE ; Homere & Platon, traduits par Dacier ; Elemens de l'Hiſtoire, par de Vallemont ; le Jardinier Solitaire ; Traité des Saignées, par Sylva ; Traité de l'Œconomie animale, par Helvetius ; Traités de la Culture des Terres & de la conſervation des Grains, par M. Duhamel ; Nouveau Traité de la Navigation, par M. Bouguer ; Recueil de tous les Ouvrages de M. de Saligrac de Fenelon, Archevêque de Cambrai ;*

Méditations d'Abelly; Bibliothéque Orientale de d'Herbelot, augmentée; Recueil de Juriſprudence Canonique & Bénéficiale, par Fuet de la Combe; Anti-Lucretius, du Cardinal de Polignac, avec la Traduction, par M. de Bougainville; Bibliothéque Françoiſe, par M. l'Abbé Goujet; Hiſtoire naturelle de Pline, traduite en françois, avec des Remarques & des Commentaires; l'Ecole du Jardin Potager; le Dictionnaire Géographique de la Martiniere; Recueil des Œuvres de M. Benigne Boſſuet; Hiſtoire générale de la Marine; Pſeaumes paraphraſés par l'Abbeſſe de Malnoue; Uſages des Poſtes chez les Anciens & les Modernes; en tels Volumes, forme, marge, caractères, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de vingt années conſécutives, à compter de la date des Préſentes, & de l'expiration des précédens Priviléges. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & conditions qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, réimprimer ou faire réimprimer, vendre, faire vendre ni débiter leſdits Livres, en tout ou en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant,

ou de ceux qui auront de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression & réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits & Imprimés qui auront servi de copie à l'Impression & réimpression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera remis ensuite deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MACHAULT; Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité

des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr ledit Expoſant, & ſes ayant cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë, pour duëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amés & féaux Conſeillers - Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le vingt-neuviéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cent cinquante-trois, & de notre Règne le trente-huitiéme.

Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre treiziéme de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 212. fol. 170. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 21. Août 1753.

Signé, DIDOT, Syndic.

J'ai fait part à Meſſieurs JEAN-MARIE BRUYSET, & PIERRE BRUYSET PONTHUS, Libraires à Lyon, du Privilége par moi obtenu, le 29. Juin 1753: pour vingt années pour l'Impreſſion des *Sermons du Pere BOURDALOUE, de ceux du P. de la RUE, & du Traité de l'Œconomie animale, par M. HELVETIUS*, à la charge par leſdits Sieurs d'exécuter les traités faits précédemment, tant avec MM. ANISSON, qu'avec ma Compagnie, au ſujet de l'impreſſion & du débit des Livres ci-deſſus. FAIT à Paris ce 13. Novembre 1754.

Signé, H. L. GUERIN.

Regiſtré ſur le Regiſtre treize de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, fol. 343. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 10. Juil. 1745. A Paris le 22. Novembre 1754.

Signé, DIDOT, Syndic.

BIBLIOTH DE LA VILLE LYON

RETRAITE

RETRAITE SPIRITUELLE.

BIBLIOTH DE LA VILLE LYON

MÉDITATION POUR LA VEILLE *DE LA* RETRAITE.

Ducam eam in ſolitudinem, & loquar ad cor ejus. *Oſée, c. 2.*

Je la conduirai dans la ſolitude, & là je lui parlerai au cœur.

PREMIER POINT. C'EST Dieu qui m'appelle à cette Retraite; c'eſt lui qui m'en a inſpiré le deſſein; & la réſolution que j'ai priſe de m'éloigner pour quelque-tems de

tout commerce & de me tenir dans la ſolitude, n'a pû être qu'un effet de ſa grace. Je dois donc ſuivre le mouvement de cette grace, & en faire tout l'uſage que Dieu veut que j'en faſſe pour ma converſion.

C'eſt une grace de prédilection par rapport à moi : car Dieu ne la fait pas à tout le monde. Combien de Mondains & de Mondaines vivans dans le déſordre du péché, & dans un profond oubli de Dieu, ſans penſer jamais à rentrer ſérieuſement en eux-mêmes, ce qui ſeroit néanmoins le ſouverain reméde de leurs maux, & peut-être l'unique reſſource de leur ſalut ? Dieu uſe envers moi d'une miſéricorde toute ſpéciale. Avec quelle attention & quel ſoin dois-je ménager une grace ſi précieuſe ?

C'eſt peut-être la dernière retraite de ma vie, que je vais commencer. Si je le ſçavois, quel zèle, quelle ferveur y apporterois-je ? Combien en ai-je fait d'inutiles, & qui n'ont produit en moi aucun changement ? Mais il faut que celle-ci répare les défauts de toutes les autres, & qu'elle acheve dans mon ame l'œuvre de Dieu. Enfin, c'eſt Dieu lui-même qui m'y conduit, & qui veut m'y ſervir de guide. Jeſus-Chriſt qui étoit le Saint des Saints, fut conduit par l'Eſprit de Dieu dans le déſert : voilà le modéle que je dois me propoſer dans ma retraite, ſi je veux que ce ſoit pour moi une retraite ſalutaire,

une retraite, dont le ſuccès réponde au beſoin que j'en ai, & à ce que Dieu attend de moi. La faire par coûtume, la faire parce que c'eſt dans mon état un devoir commun dont je ne puis me diſpenſer, c'eſt ce qui m'eſt arrivé plus d'une fois, & de-là vient que j'en ai ſi peu profité. Il faut que j'y entre par le même eſprit, & dans le même eſprit que Jeſus-Chriſt y entra.

SECOND POINT. Dieu qui veut me ſanctifier, m'appelle à la ſolitude intérieure, encore plus qu'à la ſolitude extérieure. Car l'extérieure ſans l'intérieure n'eſt de nul effet. Ainſi je dois pendant ces ſaints jours, me ſéparer abſolument d'eſprit & de cœur, de tout ce qui pourroit me diſtraire & me détourner de Dieu. Je dois me comporter comme s'il n'y avoit dans le monde que Dieu & moi : en ſorte que je m'occupe uniquement de lui, & que je puiſſe m'écrier avec l'Épouſe des Cantiques : *Mon bien-aimé eſt à moi, & je ſuis à lui.* Loin de moi toute autre penſée, quelque bonne qu'elle fut d'ailleurs, & quelque apparence de bien que je cruſſe y appercevoir. Ce bien qui me partageroit, ceſſeroit pour moi d'être bien. *Cantic. c. 2.*

Dieu veut être ſeul avec moi, parce qu'il veut me parler au cœur ; & par conſéquent il faut que mon cœur ſoit vuide du monde. Non pas ſeulement de ce grand

monde qui eſt hors de moi, & avec lequel je n'ai preſque nul rapport, car à peine le connois-je depuis que je l'ai quitté; & à peine me connoît-il: mais de ce petit monde qui m'environne, & qui ſe trouve même dans la Religion: de ce petit monde qui eſt en moi, & qui fait partie de moi même; de ce petit monde qui ſont mes paſſions, mes inquiétudes, mes curioſités, mes attaches. Tant que mon cœur ſera plein de ce petit monde, ni Dieu ne me parlera point, ni je ne ſerai point dans la diſpoſition de l'écouter.

Malheur à moi ſi je portois ce petit monde juſques dans le ſanctuaire de la ſolitude; c'eſt-à-dire, ſi j'entrois dans la retraite avec un eſprit diſſipé, ou un cœur immortifié! Or, il ne faut pour cela qu'un vain déſir, qu'un chagrin, qu'une averſion, qu'une jalouſie ſecrette, qu'une amitié trop humaine. Malheur à moi, ſi par-là je me rendois incapable des communications & des entretiens que je dois avoir avec mon divin Epoux! Car dès-là, quelque édifiante que parût ma retraite, je n'y trouverois pas Dieu, parce que Dieu ne m'y trouveroit pas dans ce parfait recueillement, où doit être une ame qui veut converſer avec lui. Puiſqu'il ſe diſpoſe à me parler & à me parler au cœur, je dois de ma part me mettre en état de lui pouvoir dire, ou comme David: *J'écouterai;* *Pſ. 84.* mais avec réfléxion & avec reſpect, *ce*

que le Seigneur me dira, ce qu'il m'inſpirera, ce qu'il me reprochera; ou comme Samuël : *Parlez, Seigneur, parce que mon ame eſt attentive à vous écouter.* 1. Reg. c. 3. Je dois, à l'exemple de Marie, ſa ſainte Mere, recueïllir & conſerver dans mon cœur, toutes les paroles par où il me fera entendre intérieurement ſes volontés.

TROISIÉME POINT. La fin de ma retraite ne doit pas être de goûter le repos de la ſolitude. Ce repos eſt ſaint : mais ce n'eſt pas aſſez & il y a un avantage plus ſolide qu'il y faut chercher. Il m'eſt permis de dire dans le même ſentiment que le Prophête Royal : *Qui me donnera des aîles comme celles de la Colombe, afin que je prenne mon vol, & que je me repoſe dans le ſein de Dieu* ? Mais il ne m'eſt pas permis de borner là mes vuës & mes déſirs. Je dois enviſager dans ce repos quelque choſe de meilleur & de plus néceſſaire, que ce repos même. La fin de ma retraite ne doit pas non plus être d'y employer plus de tems à l'Oraiſon, d'y faire plus de communions, plus de lectures, plus d'auſtérités. Tout cela, ce ſont d'excellens moyens, dont je puis & dont je dois me ſervir : mais ce n'eſt pas la fin que je me dois propoſer. Mon erreur a ſouvent été de confondre en ceci les moyens avec la fin, & de m'imaginer que j'avois fait une bonne retraite, parce que je m'é- Pſ. 54.

tois régulièrement acquitté de ces exercices.

Mais la fin de ma retraite doit être de reformer ma vie ; de me bien connoître moi-même, & les deſſeins de Dieu ſur moi ; de découvrir une bonne fois le fond de mes diſpoſitions, de mes imperfections, de mes mauvaiſes habitudes ; de regler toute ma conduite, toutes mes actions, tous mes devoirs ; de me renouveller dans l'eſprit de ma vocation ; en un mot, de me changer, & de devenir, comme dit ſaint Paul, *une nouvelle créature en Jeſus-Chriſt.* Car ſi la retraite que j'entreprends n'aboutit là, & ſi j'en ſors ſans avoir rien corrigé de mes défauts ordinaires, en vain y aurois-je eu tous les ſentimens de la dévotion la plus affectueuſe, ce ne ſeroit qu'une illuſion pure. Il s'agit de me convertir, & non de raiſonner, ni de contempler. Cependant cette fin conçûë de la ſorte, eſt encore trop générale & trop vague. Il faut afin qu'elle ſoit plus efficace, qu'elle ſoit déterminée à quelque choſe de plus marqué ; & c'eſt à moi d'examiner devant Dieu, quelle doit être pour moi la fin particulière de cette retraite : Par exemple, de me reformer dans l'obſervation de mes règles ; de me reformer en ce qui regarde la charité, l'humilité, la mortification. Ainſi du reſte.

2. *Cor.* 5. 5.

CONCLUSION. Éclairez-moi,

mon Dieu ; dans le choix que je dois faire de cette fin ; & donnez-moi tous les ſecours néceſſaires pour y parvenir. Puiſque c'eſt vous qui m'attirez dans la ſolitude, faites-moi connoître la perfection où vous m'appellez, & les voyes que j'ai à prendre pour y arriver. Ne permettez pas que cette retraite, qui a été pour tant de pécheurs un moyen de converſion, devienne pour moi, ſi je n'en retirois aucun fruit, un ſujet de condamnation.

Que voulez-vous que je faſſe, ô mon Dieu ! Car c'eſt à vous de me preſcrire à quoi je dois ſpécialement travailler durant ces jours de retraite, qui ſont des jours de ſalut, & c'eſt à moi, quoi qu'il m'en coute, de retrancher tous les obſtacles, qui pourroient m'empêcher d'accomplir vos ordres, & de ſeconder vos adorables deſſeins, quand je les aurai connus. Il me ſemble, Seigneur, que mon cœur y eſt diſpoſé, & qu'en commençant cette retraite, je pourrai avec une humble confiance, me rendre devant vous le même témoignage que votre Prophête : *Mon cœur eſt prêt, mon Dieu, mon cœur eſt prêt.* Mais peut-être que je me flate, & qu'il y a encore dans mon cœur des ſecrets replis d'amour propre, & d'attachement à moi-même. Aidez-moi, Seigneur, à les développer. Achevez de préparer ce cœur, *Pſal. 56.*

qui veut vous être ſoumis, & qui ne ſe ſépare aujourd'hui du commerce des créatures, que pour mieux recevoir les impreſſions de votre grace & de votre eſprit.

PREMIER JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la fin de l'homme.

Notum fac mihi, Domine, finem meum. *Pſ. 38.*

Seigneur, faites-moi connoître ma fin.

PREMIER POINT. POURQUOI Dieu m'a-t-il créé? Pour le connoître, pour l'aimer, pour le glorifier en cette vie, & pour le poſſeder en l'autre. Voilà ma fin. Je ne ſuis point dans le monde, pour y établir une fortune temporelle. Je n'y ſuis point pour y acquerir de la réputation & de l'eſtime. Je n'y ſuis point, pour y vivre agréablement & à mon aiſe. Tout cela n'eſt point ma fin, ni ne le peut être. J'y ſuis pour y chercher Dieu, pour y ſervir Dieu, pour accomplir les volontés de Dieu : *En cela*, dit le Sage, *conſiſte l'homme & tout l'homme.*

Grande vérité, ſur laquelle roulent toutes les autres vérités ! C'eſt néanmoins

cette vérité, que je n'ai pas connuë juſqu'à préſent, ou du moins que je n'ai jamais bien approfondie. Tellement que j'ai vécu, comme ſi je ne la connoiſſois pas. Car au lieu que j'étois créé pour Dieu, par un abus énorme de ma raiſon, je n'ai vécu que pour moi-même, je n'ai penſé qu'à moi-même, je n'ai été occupé que de moi-même, j'ai rapporté tout à moi-même; en un mot, je me ſuis regardé comme ſi j'euſſe été moi-même ma fin. Ne ſuis-je pas obligé d'en convenir? Tel eſt donc l'affreux aveuglement dans lequel j'ai paſſé ma vie, ou la meilleure partie de ma vie. Si j'avois bien connu ma fin, & ſi je l'avois toujours euë devant les yeux, toute ma vie auroit été ſainte. D'où ſont venus mes égaremens, mes relâchemens, mes déréglemens? de ce que j'ai oublié cette fin. De ce que mille fois, & dans des occaſions eſſentielles, j'ai négligé de faire cette réfléxion ſi ſalutaire: quelle eſt ma fin? De ce que dans des affaires capitales, où la ſageſſe chrétienne me devoit conduire, je n'ai pas enviſagé ma fin. C'eſt-là ce qui m'a perdu.

Non ſeulement Dieu eſt la fin de ma création & de mon être en général, mais de toutes mes actions en particulier. Car il n'y en a pas une, qui par la raiſon que j'ai été créé pour Dieu, ne doive auſſi être pour Dieu. Saint Paul n'en a pas excepté les actions même les plus indiffé-

rentes & les plus baſſes. *Soit que vous mangiez*, diſoit-il, *ſoit que vous bûviez, faites tout pour Dieu.* Que s'en ſuit-il de là ? Que tout ce que j'ai fait dans ma vie pour une autre fin que pour Dieu, ſans parler du déſordre & du péché qui s'y rencontroit, n'a été pour moi devant Dieu de nul mérite. Quand j'aurois fait les actions les plus éclatantes, quand j'aurois fait des miracles, Dieu n'en ayant point été la fin, tout cela n'eſt que vanité, & que vanité des vanités. *Ils ſe ſont détournés de leur fin*, diſoit le Prophête, *& dès-là ils ſont devenus inutiles*, ou plutôt, tout leur eſt devenu inutile. N'eſt-ce pas là mon état, & puis-je aſſez le déplorer ? *1. Cor. c. 10.* *Pſal. 13.*

SECOND POINT. Ce qui doit fortement m'exciter à tendre ſans ceſſe vers ma fin, c'eſt qu'il n'en eſt point de plus excellente. Dieu lui-même n'en a pas une plus noble, puiſqu'il eſt lui-même ſa fin. De toute éternité il ſe connoît, il s'aime, il forme des deſſeins pour ſa gloire, & il les exécute dans le tems. Or en cela il m'a créé à ſon image & à ſa reſſemblance : car il m'a donné un entendement pour le connoître, une volonté pour l'aimer, un corps & une ame pour le glorifier. J'ai donc, en vertu de ma création, une fin auſſi ſublime que Dieu. *O Seigneur*, s'écrioit le Saint Patriarche Job, *qu'eſt-ce que l'homme pour mériter que vous l'ayez exalté de la ſorte* ? Reconnois, mon ame, *Job. c. 2.*

reconnois ta dignité, non pas pour en concevoir un vain orgueil, mais pour rendre à Dieu l'hommage d'une profonde adoration, & pour lui offrir le juſte tribut de tes louanges. Au contraire, quand j'agis pour une autre fin que pour Dieu, je m'avilis, je me dégrade, je renonce à l'honneur que j'avois d'être fait pour Dieu, & pour Dieu ſeul. Quand je me recherche moi-même, par une juſte punition de Dieu, je me trouve moi-même; & en me trouvant moi-même, je ne trouve que le
Pſ. 42. néant. *L'homme a oublié Dieu, & en l'oubliant il s'eſt méconnu, & par-là il eſt devenu non-ſeulement ſemblable aux bêtes,* mais de pire condition que les bêtes. Car au moins les bêtes, quoique privées de raiſon, agiſſent-elles conformément à leur fin, & Dieu eſt toujours leur fin; au lieu qu'il n'eſt plus la mienne, quand je ſuis aſſez aveugle & aſſez inſenſé, pour m'en propoſer une autre que lui.

Point encore de fin plus néceſſaire, ſoit par rapport à Dieu, ſoit par rapport à moi. Néceſſaire par rapport à Dieu: car Dieu ne ſeroit pas Dieu, s'il m'étoit permis d'agir pour une autre fin que pour lui. Il ceſſeroit d'être Dieu, ſi je pouvois avoir droit de former la moindre penſée, de dire la moindre parole, de faire la moindre action, ſans la rapporter à lui. Cependant il ne ſuffit pas qu'il ſoit ma fin par la néceſſité de ſon être: il faut qu'il le ſoit, & il veut l'être par mon choix.

Voilà ce qui fait ſa gloire. Voudrois-je la lui diſputer ? Néceſſaire par rapport à moi : car il n'y a que Dieu qui puiſſe me rendre heureux, & par conſéquent qui puiſſe être ma fin. *Vous m'avez fait pour vous, Seigneur*, diſoit ſaint Auguſtin, & *mon cœur ſera toujours dans l'agitation & dans le trouble, juſqu'à ce qu'il ſe repoſe en vous.* Quoique le monde faſſe pour moi, il ne me contentera jamais. Je ne l'ai que trop éprouvé, pour n'en être pas convaincu. Il me faut quelque choſe de plus que le monde, & je ne ſerai raſſaſié que lorſque je poſſéderai mon Dieu.

TROISIÉME POINT. Tout, hors le péché, peut me conduire à ma fin. Il n'y a point de créature dans l'Univers, qui ne m'aide à connoître Dieu, qui ne me découvre quelque perfection de Dieu, & qui ne doive m'inſpirer de l'amour pour Dieu. Il n'y en a donc pas une qui ne puiſſe être, & qui ne ſoit actuellement un moyen pour m'élever à Dieu. Les Cieux, les Aſtres, les Elemens, tout m'annonce un Dieu ; en ſorte que je ſuis inexcuſable, ſi le connoiſſant, je ne réponds pas à l'obligation étroite où je me trouve de le glorifier comme Dieu. Eſt-il poſſible, Seigneur, qu'il y ait eu des Mondains aſſez infidéles, pour ne vouloir pas écouter cette voix de toute la nature ! Votre Apôtre néanmoins me l'apprend : mais auſſi m'aſſure-t-il, que par un juſte jugement

vous les avez tous livrés à leur ſens reprouvé. Que ſeroit-ce de moi, ſi jamais vous veniez à m'abandonner ainſi moi-même ?

Quoiqu'il en ſoit, je dois, dans l'ordre de la providence, regarder tout ce qui m'arrive, comme un moyen, dont Dieu veut que je me ſerve, pour arriver à la fin qu'il m'a marquée : proſpérité, adverſité, ſanté, maladie, pauvreté, commodités, mépris, honneur, joye & affliction. *Car nous ſçavons*, dit Saint Paul, *que tout cela contribuë au bien de ceux qui aiment Dieu :* parce qu'il eſt vrai que tout cela, ſi je ſuis fidéle à la grace, me porte à Dieu, m'attache à Dieu, me ſoumet à Dieu, me force de recourir à Dieu. Et en effet, Dieu a conduit ſes élus par toutes ces différentes voyes, & toutes ces voyes différentes, dans l'uſage qu'en ont fait les Saints, ont également ſervi à leur prédeſtination. Dans tous ces événemens, quoique contraires, ils ont trouvé le Royaume de Dieu qui étoit leur fin.

Rom. c. 8.

Or, voilà ce que je n'ai point aſſez connu : l'utilité de tout cela, & les deſſeins de Dieu en tout cela. Or, ſi je l'ai connu d'une connoiſſance ſtérile & de ſpéculation, voilà ce que j'ai pleinement ignoré dans la pratique. Car malgré les deſſeins de Dieu, j'ai abuſé de tout cela : de la ſanté, pour vivre au gré de mes paſſions ; de l'infirmité, pour mener une vie lâche, des afflictions, pour murmurer ; de la joye

pour me diſſiper ; de la proſpérité, pour m'énorgueïllir ; de l'adverſité, pour m'abbattre. Quel renverſement de l'ordre de Dieu ! Quelle infidélité à ſa Providence ! Quel oubli de mes propres intérêts ! Je ne dois donc déſormais uſer des créatures, que pour arriver à ma fin : c'eſt-à-dire, que je ne dois les eſtimer, les déſirer, les rechercher, qu'autant qu'elles peuvent m'approcher de Dieu, & me tenir uni à Dieu. Si je les regarde autrement, elles ſe tournent contre moi ; & pour venger à mes dépens, le Dieu qui les a créées, bien-loin de m'être utiles & profitables, elles me deviennent pernicieuſes & dommageables.

CONCLUSION. Il n'y a que votre grace, ô mon Dieu, qui puiſſe me tirer du déplorable aveuglement où je vis depuis tant d'années. Faites-moi connoître ce que je ſuis, & pourquoi je ſuis. Donnez-moi une idée vive de la fin où je dois aſpirer ; une idée qui me faſſe agir, qui m'anime, qui me ſoutienne. Qu'il paroiſſe dans ma conduite que je ſuis en effet, non ſeulement perſuadé, mais touché de cette fin. Que mon unique ſoin ſoit de la chercher par tout & en tout ; d'en renouveller tous les jours l'intention & le déſir, & de me faire inceſſamment à moi-même le reproche que Jeſus-Chriſt faiſoit à Marthe : *Vous vous embarraſſez de bien des choſes, & il n'y en a qu'une ſeule de néceſſaire.* Or, cette ſeule choſe néceſſaire, c'eſt ma fin. *Luc. 6. 10.*

Quant aux moyens, Seigneur, je vous demande cette ſainte indifférence, où vous voulez que je ſois à l'égard de tout ce qu'il y a dans le monde : biens ou maux, grandeurs ou humiliations, plaiſirs ou afflictions. Et que m'importe d'être riche ou pauvre, d'être ſain ou malade, d'être mépriſé ou honoré, pourvû que je ſois à vous, & que vous ſoyez éternellement à moi ? Que m'importe par quelle voye je parvienne à ma fin, pourvû que j'y parvienne ? Sainte indifférence qui me délivreroit de tous les troubles, de tous les chagrins, de toutes les inquiétudes, de toutes les craintes, dont mon attachement aux créatures eſt la ſource ! Sainte indifférence, qui banniroit de mon cœur toutes les paſſions dont il eſt continuellement agité ! Sainte indifférence qui mettroit le calme dans mon ame, & qui ſeroit déja pour moi une béatitude anticipée.

Ajoutez, mon Dieu, à cette indifférence une diſpoſition encore plus ſainte, de préférer entre les choſes du monde, celles que je connoîtrai m'être plus utiles, pour m'avancer vers ma fin, à celles que je ſçaurai me l'être moins. Car quoique toutes ſoient des moyens pour aller à vous, il y en a qui m'y conduiſent bien plus sûrement & plus infailliblement ; & quelque horreur naturelle que je puiſſe avoir de celles-ci, je ne dois pas héſiter à leur donner la préférence ſur les autres

qui

qui me ſeroient plus agréables, mais dont il me ſeroit plus facile & plus dangereux d'abuſer. Sur tout aidez-moi à m'établir & à me fortifier dans la ſainte réſolution où je dois être d'embraſſer généralement & ſans réſerve tous les moyens, par où vous voulez que j'arrive à cet unique néceſſaire, qui eſt ma fin. Car s'il y a un ſeul de ces moyens, que j'excepte, quand je prendrois tous les autres, dès-là je ne voudrois plus ſincèrement ni efficacement ma fin: & la volonté que j'aurois d'atteindre à cette fin, ne ſeroit plus qu'une velléité & qu'une erreur. Point de reſtriction, ô mon Dieu, point de limitation ni de bornes, quand il s'agit d'une fin auſſi eſſentielle que celle-là. Examen de mon cœur ſur ces trois diſpoſitions. Suis-je dans cette indifférence parfaite, pour tout ce qui n'eſt pas Dieu? Suis-je déterminé à choiſir, quoiqu'il m'en coute, les moyens les plus ſûrs & les plus propres, pour me conduire à Dieu? Veux-je les employer tous, & le veux-je bien?

SECONDE MÉDITATION.

De la fin du Chrétien.

Matth. Si quis vult venire post me, abneget
c. 16. semetipsum.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même.

PREMIER POINT. POURQUOI suis-je Chrétien, pour servir & honorer Dieu. Non plus selon les simples vuës de ma raison, puisque ma raison étant aussi foible, aussi bornée, & aussi obscurcie qu'elle l'est par le péché, elle ne me donneroit pas d'assez hautes idées de Dieu. Non plus selon les maximes générales de la réligion : car Dieu demande de moi comme Chrétien, quelque chose de plus parfait, que ce que la réligion en général prescrit à tout homme qui connoîtroit Dieu, & n'auroit que la foi d'un Dieu. Mais je suis Chrétien, pour servir Dieu & pour le glorifier selon les règles particulières, & selon l'esprit de la loi de Jesus-Christ. Dieu ne veut plus que je vive selon d'autres règles que celles-là ; & tout ce qui n'est pas selon ces règles, n'est plus selon le cœur de Dieu.

En effet, Jesus-Christ n'est venu au

monde, que pour me faire connoître Dieu, & que pour m'apprendre à honorer Dieu, comme Dieu mérite d'être honoré. C'eſt pour cela qu'il diſoit : *Mon Pere, j'ai fait connoître aux hommes votre Nom.* Joan. c. 17. Moïſe avoit appris aux Juifs à honorer Dieu par des ſacrifices & des victimes, mais ces ſacrifices où l'on immoloit que des animaux, n'étoient que l'ombre & la figure du vrai culte que Dieu attendoit de moi. Ces ſacrifices étoient infiniment au deſſous de ce que Dieu méritoit. Jeſus-Chriſt eſt donc venu pour m'enſeigner à honorer Dieu en eſprit, c'eſt-à-dire, par le ſacrifice de moi-même, & par le renoncement à moi-même.

Divine leçon, que cet Homme Dieu, comme légiſlateur & comme maître, m'a faite dans ſa propre perſonne. *Entrant dans le monde, il dit à Dieu : Vous n'avez plus voulu, Seigneur, d'oblation étrangère, mais vous m'avez formé un corps. Les holocauſtes de l'ancienne Loi ont ceſſé de vous agréer ; c'eſt pourquoi j'ai dit, me voici, je viens, je m'offre, je me livre à vous.* Hebr. c. 10. En un mot, il s'eſt immolé lui-même, il s'eſt anéanti lui-même, & cela pour honorer Dieu, mais en même-tems, pour avoir droit de me dire : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce & qu'il meure à ſoi-même.* Matth. c. 16.

Voilà, dis-je, pourquoi je ſuis Chrétien, & c'eſt uniquement par là que je me mets en état de rendre à Dieu le véritable

ble hommage que je lui dois. Il faut donc conclure, que ſi je ne renonce à moi-même, je ne ſuis Chrétien que de nom : que ſi je ne renonce à moi-même, je ne porte le nom de Chrétien que pour ma confuſion ; que quoique je faſſe d'ailleurs, ſi je ne renonce à moi-même, je ne connois pas Dieu, je n'aime pas Dieu, je ſuis incapable de glorifier Dieu, de la manière que je le dois connoître, que je le dois aimer, & que je le dois glorifier. C'eſt dans ce renoncement à moi-même, & dans ce ſacrifice de moi-même, que conſiſte pour moi la Religion. Les Juifs pouvoient l'ignorer : mais après la révélation expreſſe qu'il a plû à Dieu d'en faire au monde par Jeſus-Chriſt, mon ignorance ſur ce point, feroit mon crime. Ce renoncement eſt difficile ; mais il eſt néceſſaire. Se quitter ſoi-même, ſe dépouiller de ſoi-même, c'eſt une parole bien dure, ſelon les ſens, & ſelon les inclinations naturelles ; mais c'eſt une parole de ſalut, une parole de vie & de la vie éternelle.

SECOND POINT. En qualité de Chrétien, je dois être conforme à Jeſus-Chriſt. Car c'eſt dans cette vuë, dit ſaint Paul, que Dieu a choiſi ſes élus : les ayant tous prédeſtinés ſur le modéle de ſon Fils. Y a-t-il entre Jeſus-Chriſt & moi de la conformité ; j'ai droit d'eſpérer en Dieu, de faire fond ſur ſes miſéricordes.

Mais s'il n'y a dans moi aucun trait de reſſemblance avec Jeſus-Chriſt, quand j'aurois d'ailleurs toutes les perfections des Anges, Dieu ne me reconnoît point, ni ne me compte point au nombre des ſiens. Quoiqu'il en ſoit, voilà ma fin, & à quoi dois-je travailler comme Chrétien, à me faire une copie vivante de Jeſus-Chriſt; à enviſager Jeſus-Chriſt comme l'excellent original, ſur lequel je dois me former, à me dire ſans ceſſe en le contemplant, ce que Dieu dit à Moïſe : *Voyez & faites ſelon le divin exemplaire que vous avez devant les yeux.* *Exod. c. 25.*

En qualité de Chrétien, je dois être revêtu de Jeſus-Chriſt. C'eſt l'expreſſion dont s'eſt ſervi l'Apôtre : *Vous tous qui avez été baptiſés en Jeſus-Chriſt, vous êtes revêtus de Jeſus-Chriſt.* *Galat. c. 3.* Quel honneur pour moi, en me dépoüillant du vieil homme, de m'être revêtu du nouveau ! Mais quelle honte auſſi pour moi, ſi je n'en ſuis revêtu qu'extérieurement; & ſi, faiſant profeſſion d'être Chrétien, je n'en ai pas intérieurement l'eſprit. Quelle contradiction, ſi portant le caractère & la marque du Sacrement de Jeſus-Chriſt, je n'en ai pas la ſainteté, & ſi dans la pratique je ſépare l'un de l'autre ! Quelle monſtrueuſe hypocriſie, ſi je ne ſuis Chrétien qu'en apparence, & ſi devant Dieu, j'ai un eſprit & un cœur tout payen.

En qualité de Chrétien, je dois être incorporé à Jeſus-Chriſt comme un de ſes

membres : je dois lui être uni comme à mon chef. C'eſt encore la doctrine du ſaint Apôtre : *Ne ſçavez-vous pas que vos corps ſont les membres de Jeſus-Chriſt ?* Or, entre le chef & les membres, il doit y avoir de la proportion, & s'il n'y en a point entre Jeſus Chriſt & moi, je n'ai plus avec lui cette liaiſon, qui fait ſelon Dieu, tout mon bonheur & toute ma gloire. Ou ſi je ſuis comme Chrétien un des membres de Jeſus-Chriſt, je ne ſuis, comme indigne Chrétien, qu'un de ces membres gâtés, qui ne ſervent qu'à deshonorer ſon corps myſtique.

1. Cor. c. 6.

Enfin, je dois, en qualité de Chrétien, vivre de la vie même de Jeſus-Chriſt : de ſorte que *la vie de Jeſus-Chriſt doit paroître* dans toute ma conduite ; & même, ainſi que me l'enſeigne le Maître des Nations, *dans ma chair mortelle.* Je ſuis Chrétien, pour pouvoir dire comme ce grand Saint : *Je vis, ou plutôt ce n'eſt plus moi qui vis, c'eſt Jeſus-Chriſt qui vit en moi*, & par conſéquent, qui penſe en moi, qui parle en moi, qui agit en moi. Puis-je, en la préſence de Dieu, ſans me tromper, ſans me flater, me rendre à moi-même ce témoignage ? Voilà toutefois à quoi Dieu m'appelle.

2. Cor. c. 4.

Galat. c. 2.

TROISIÉME POINT. Ce n'eſt point aſſez pour être parfaitement Chrétien, que je ſois dans une ſainte indifférence à l'égard de tout ce qui n'eſt pas

Dieu : il faut que je m'attache expreſſément & déterminément aux moyens que Jeſus-Chriſt m'a lui-même marqués, comme les plus efficaces, les plus infaillibles, & ſuppoſé le choix qu'il en a fait, les plus indiſpenſables, & même les ſeuls ſuffiſans pour acquerir la perfection où le caractère de Chrétien m'engage, & où eſt renfermée ma fin. Or, ſuivant ce principe, je dois donc, ſans balancer, préférer la pauvreté ; j'entends la pauvreté de cœur, aux biens de ce monde : c'eſt-à-dire, que je dois m'eſtimer plus heureux d'être détaché des biens de ce monde, que de les poſſeder ; plus heureux de les mépriſer que d'en joüir ; parce que le détachement & le mépris des biens de ce monde, eſt le premier moyen que Jeſus-Chriſt m'a propoſé, pour honorer Dieu.

Suivant ce principe, je dois préférer la vie auſtère & pénitente, à la vie douce & commode, parce que c'eſt ainſi que Jeſus-Chriſt l'a jugé lui-même, & qu'il l'a pratiqué. *Au lieu du bonheur, même temporel, & de la joye qui lui étoit dûë, il a pris la croix pour ſon partage.* Car il venoit, comme Sauveur, établir une réligion d'hommes pécheurs, à qui la pénitence étoit néceſſaire pour appaiſer la juſtice de Dieu. Il venoit, comme réformateur du monde, en corriger les déſordres, & il ſçavoit que la vie douce & commode étoit la ſource empoiſonnée de toute la corruption du monde, & qu'au contraire la vie *Hebr. c. 12.*

auſtère & pénitente en étoit le reméde ſouverain.

Suivant ce principe, je dois être perſuadé de ces maximes ſi communes dans l'Evangile, & ſi familières aux Apôtres : qu'il ne ſuffit pas que je porte ma croix, mais qu'il faut que ce ſoit moi-même qui m'en charge, & qui me l'impoſe. Qu'il ne ſuffit pas que je m'y ſoumette, mais qu'il faut que je l'aime, qu'il faut que je m'en glorifie. Que ſans cela je ne puis honorer Dieu, comme Jeſus-Chriſt m'a fait connoître que Dieu veut être honoré. Que ſi je ne crucifie ma chair, je ne puis appartenir à Jeſus-Chriſt, ni par conſéquent à Dieu. Que pour être enfin revêtu de Jeſus-Chriſt, il faut que je ſois revêtu de la mortification de Jeſus-Chriſt.

Suivant ce principe, bien loin de fuïr l'abjection & l'humiliation, je dois l'accepter, la ſouhaiter, la demander plus que toutes les grandeurs & tous les honneurs du monde ; puiſque c'eſt le grand moyen que Jeſus-Chriſt a mis en œuvre, pour rendre à Dieu la gloire qui lui avoit été ravie. L'orgueïl avoit ſoulevé l'homme contre Dieu, & il n'y avoit que l'humilité qui pût réparer l'injure faite à Dieu. Moyen excellent, mais moyen indiſpenſablement requis pour trouver grace auprès de Dieu.

CONCLUSION. Voilà, Seigneur, ce que le monde ne connoiſſoit pas ; voilà ce

ce que les ſages du monde ne connoiſſent point encore : mais graces immortelles vous ſoient renduës, de m'avoir révélé de ſi ſublimes & de ſi importantes vérités ! Par-là vous m'avez enſeigné la vraye ſageſſe en me détrompant des erreurs groſſières, dont le monde eſt rempli ſur ce qui regarde ſes faux biens. Par-là vous m'avez guéri des paſſions, dont il eſt, en vûë de ces biens, malheureuſement poſſedé, & cruellement déchiré. Par-là vous m'avez fait gouter le ſolide repos, & vous m'avez fait éprouver la vérité de votre promeſſe : *Aprenez de moi que je ſuis humble de cœur, & vous trouverez le repos de vos ames.* Matth. c. 11. Mais par-là vous m'avez ſur tout appris à honorer votre Père, & à lui offrir le culte le plus digne de lui, le plus conforme à ſes inclinations, & le plus capable de me ſanctifier moi-même. Soyez mille fois béni, aimable & adorable Maître, de m'avoir ainſi fait entendre ce que c'eſt que d'être Chrétien ? de m'avoir inſtruit de la fin pour laquelle je le ſuis ; de m'avoir preſcrit les moyens, qui doivent me mener à cette fin, & de m'avoir rendu tout cela, non ſeulement intelligible, mais ſenſible dans votre ſacrée perſonne. Car j'avois beſoin, & de votre autorité, & de votre exemple, pour bien comprendre tout cela ; il me falloit un auſſi grand modéle que vous, pour m'animer, pour me ſoutenir, & dans la recherche de cette fin ſi contraire à

mon amour propre, & dans la pratique de ces moyens ſi directement oppoſés à tous les ſentimens de la nature.

Cependant, ai-je été juſques-à-préſent bien convaincu de la néceſſité de l'un & de l'autre, je veux dire, de la néceſſité d'aſpirer à cette fin, & d'en prendre les moyens ? Tout Chrétien que je ſuis, ai-je vécu dans ce renoncement à moi-même, qui eſt l'abregé & la fin de la loi de Jeſus-Chriſt ? En m'examinant ſur ces trois moyens, ſans leſquels Jeſus-Chriſt m'a déclaré qu'il n'y a point de ſalut pour moi, que trouverai-je ? Suis-je pauvre de cœur ? Suis-je humble de cœur ? Suis-je mortifié & circoncis de cœur ? Et ſi je ne le ſuis pas, que ſuis-je donc dans l'idée de Dieu, & qu'eſt-ce que ma vie, ſinon un phantôme de chriſtianiſme, que Dieu reprouve ? Je ne puis encore une fois alléguer là-deſſus mon ignorance pour excuſe. Je ne puis plus demander à Dieu qu'il me donne une connoiſſance certaine de ma fin : Jeſus-Chriſt s'en eſt plus que ſuffiſamment expliqué. Voilà à quoi ſe réduit tout ſon Évangile. O mon Dieu ! que vous repondrai-je un jour, quand vous m'oppoſerez cet Évangile ? Que puis-je vous répondre dès aujourd'hui, quand cet Évangile & ma conduite s'accordent ſi peu ? Cet Évangile ne changera jamais : c'eſt donc à moi de changer ma conduite & de reformer ma vie.

TROISIÉME MÉDITATION.

De la fin du Religieux.

De mundo non eſtis. *Joan. c. 15.*

Vous n'êtes plus du monde.

PREMIER POINT. DIEU m'a appellé à l'état religieux, afin que j'y vive ſéparé du monde, détaché du monde, crucifié pour le monde, & abſolument mort au monde. Quatre degrés, par rapport auſquels je dois me juger moi-même, & me confondre d'avoir juſques-à-préſent ſi mal répondu à ma vocation.

Ma fin, dans l'état réligieux, eſt d'y vivre ſéparé du monde, non-ſeulement d'habitation & de demeure, mais d'eſprit & de ſentimens. Il ne me ſuffit pas, pour être religieux, d'en porter l'habit, ni même d'en avoir fait le vœu : il faut que j'en aye l'eſprit. Or il arrive tous les jours que l'eſprit du monde s'introduit juſques dans la religion ; comme par un effet tout contraire, l'eſprit de la religion ſe communique quelquefois aux conditions les plus engagées dans le monde. Combien d'ames toutes mondaines dans les Communautés Religieuſes ; Ne ſuis-je point de ce nombre ?

Ma fin dans l'état réligieux, eſt d'y vivre détaché du monde. Car je ſerois le plus malheureux des hommes, ſi j'étois ſéparé du monde, ſans en être détaché : puiſque dès-là je n'aurois plus, ni les conſolations du monde, ni celles de Dieu. Être ſéparé du monde, & n'en être pas détaché, ce ſeroit pour moi non-ſeulement le plus grand de tous les malheurs, mais le plus grand de tous les déſordres ; & je pourrois me reprocher alors plus juſtement que ſaint Bernard, que je ſuis la chimère de mon ſiécle. C'eſt-à-dire, que je ne ſuis ni ſéculier, ni religieux : ni ſéculier, puiſque je me ſuis rétiré du monde ; ni religieux, puiſque je tiens encore du monde, & que je ne l'ai pas tout-à-fait abandonné.

Ma fin, dans l'état religieux, eſt d'y être, comme ſaint Paul, crucifié pour le monde. Tellement que ſi malgré ma profeſſion de religieux, j'aime encore le monde, & ſi le monde m'aime encore ; que ſi je me plais encore avec le monde, & ſi le monde ſe plaît encore avec moi ; que ſi le monde, tout Religieux que je ſuis, ne laiſſe pas de s'accommoder de mes maximes, & ſi je m'accommode également des maximes du monde, je ne ſuis plus Religieux que de nom. Pour l'être en effet & en vérité, il faut que je ſois dans le monde comme dans un état de ſouffrance, il faut que le monde ſoit ma croix, comme je ſerai infailliblement la croix

du monde, par la contrarieté de ſentimens & de principes qui ſe trouvera entre lui & moi, dès que je me comporterai en Religieux.

Ma fin, dans l'état religieux, eſt de mourir abſolument au monde, & à moi-même : car en vain me flatterois-je d'être mort à tout ce qui s'appelle monde, ſi je n'étois mort à moi-même. Le monde, auquel je dois ſur tout mourir, eſt en moi. Le monde qui eſt hors de moi, n'a rien pour moi de dangereux, en comparaiſon de celui que je porte au milieu de moi. Le monde que j'ai à combattre, ce ſont ces trois concupiſcences dont parle ſaint Jean, d'autant plus à craindre pour moi, qu'elles ſont dans moi-même & une partie de moi-même. Être mort à moi-même dans la réligion, c'eſt n'y avoir plus de volonté, plus d'humeur, plus de vûës, ni de prétentions humaines. Si tout cela eſt encore en moi, & ſi j'ai encore pour certains intérêts que l'on ſe fait dans la profeſſion religieuſe, des vivacités, des empreſſemens, de la ſenſibilité ; je ne ſuis ni mort ſelon Jeſus-Chriſt, ni enſeveli avec Jeſus-Chriſt. Ainſi ma religion eſt vaine, & n'eut-il pas preſque autant valu reſter dans le monde.

SECOND POINT. Cette ſéparation & ce détachement du monde, ce crucifiement & cette mort ſpirituelle, ſont d'une ſainteté bien relevée ; mais pour-

quoi ſuis-je entré dans l'état religieux ? Pour y travailler tout autrement que je n'aurois pû faire dans le monde, non-ſeulement à mon ſalut, mais à ma perfection. Suppoſé mon engagement à la réligion, ma perfection & mon ſalut ſont déſormais deux choſes inſéparables. Je dois donc être perſuadé, qu'au lieu que le Sauveur du monde diſoit à ce jeune homme de l'Évangile : *Si vous voulez être parfait, quittez tout ce que vous avez, & ſuivez moi.* Il me dit maintenant & ſans condition : parce que vous avez tout quitté, & que vous vous êtes engagé à me ſuivre, ſouvenez-vous que vous devez être parfait. Cette perfection que Jeſus-Chriſt a propoſé aux Chrétiens du ſiécle comme un conſeil, eſt donc pour moi un commandement, que je me ſuis impoſé. Il m'étoit libre d'être réligieux, ou de ne l'être pas : mais du moment que je le ſuis, il ne m'eſt plus libre de renoncer à l'obligation que j'ai d'être parfait, ou du moins de vouloir ſincérement & efficacement le devenir. Voilà toutefois le devoir eſſentiel à quoi je manque, quand je ſuis aſſez lâche pour abandonner dans la profeſſion religieuſe le ſoin de ma perfection. Péché grief, puiſque je deviens prévaricateur de mon état, juſqu'à ſortir de mon état. Car mon état, comme religieux, eſt de tendre continuellement à la perfection. Dès-là donc que je la néglige, & que je n'y aſpire plus ; dès-là que je

Matth. c. 19.

aſpire

ne me ſoucie plus d'y parvenir, & que je n'en ai plus le zéle : outre le déſordre de ma conduite envers Dieu ; outre le danger que Dieu ne retire de moi ſes graces, je ſors de la voye où j'étois appellé. Or, ſortir de la voye que Dieu m'avoit marqué, c'eſt dans l'ordre du ſalut, l'égarement le plus funeſte, & dont les ſuites ſont les plus à craindre.

Mais en m'éloignant ainſi de la fin pour laquelle je ſuis Réligieux ; quel ſujet n'ai-je pas de rougir & de trembler, quand je vois au milieu du monde des ſéculiers plus touchés que moi du déſir de leur perfection, plus occupés que moi du ſoin de leur perfection : & par-là même beaucoup plus parfaits dans leur condition, que moi dans la mienne ? Sans parler des vertus politiques & civiles qui ſont le mérite des partiſans du monde, & qui devroient être déja pour moi autant de leçons : combien y a-t-il de Chrétiens dans le monde, plus mortifiés, plus humbles, plus charitables, qu'une infinité de Religieux ? Quel témoignage contre moi & quelle conviction, quand Dieu dans ſon jugement me mettra ces exemples devant les yeux ! Toute comparaiſon à part, n'eſt-il pas bien honteux & bien indigne, qu'après tant d'années que je ſuis Réligieux, & que je me trouve obligé par mon état à marcher dans la voye de la perfection, j'y aye fait ſi peu de progrès ; que je n'aye peut-être pas encore com-

mencé, ni même ſérieuſement penſé à m'y avancer ; que je ſois peut-être aujourd'hui plus imparfait, que lorſque j'étois dans le monde ; que bien-loin de croître en vertu dans la maiſon de Dieu, j'y aye peut-être toujours été en dégénerant & en me relâchant ! Eſt-ce là ce que Dieu demandoit de moi ? Eſt-ce là ce que je lui avois promis ?

TROISIÉME POINT. C'eſt par une grace toute ſpéciale, qu'il a plû à Dieu de m'appeller à la perfection religieuſe : c'eſt par une diſtinction & un choix, dont je ne puis aſſez reconnoître, ni aſſez eſtimer les avantages. Il eſt vrai que Dieu, en vertu de ce choix, exige de moi plus qu'il n'exige du commun des Chrétiens : mais en cela même quelles ont été les vuës de ſa Providence & de ſa miſéricorde envers moi ? Il a voulu que je lui fuſſe dévoüé d'une façon plus particuliére & plus intime. Il a voulu me mettre au rang de ſes favoris, qui l'approchent de plus près, & avec qui il a de plus fréquentes & de plus abondantes communications. Il a voulu non-ſeulement me conſerver dans une innocence plus parfaite, mais m'élever aux plus ſublimes vertus, afin de me tenir plus étroitement uni à lui, & de me donner lieu d'acquerir plus de mérites devant lui. Il a voulu faire éclater en moi toutes les richeſſes de ſa grace, & me diſpoſer à recevoir un jour

les dons les plus excellens de ſa gloire. Il a voulu me propoſer au monde comme un modéle, & que mes entretiens, que mes actions, que toute ma vie honorât ſon ſervice, édifiât le prochain, & fût pour les chrétiens du ſiécle une leçon viſible & préſente, qui les inſtruisît & qui les touchât. Car tout cela eſt attaché à cette perfection, qui fait la ſainteté & le caractère propre de mon état.

Or n'eſt-ce pas en quoi je dois admirer la bonté de Dieu, qui m'a choiſi de la ſorte; qui par une prédilection toute gratuite, m'a deſtiné à de ſi grandes choſes, & m'a prévenu de telles faveurs; qui pour me ſoutenir dans une vocation ſi ſainte, & pour m'aider à la remplir, m'a fourni tant de moyens: je puis donc dire, auſſi-bien que Moïſe, & même avec plus de ſujet que lui, qu'il n'en a pas ainſi uſé à l'égard de toute nation: c'eſt-à-dire, qu'entre les Chrétiens mêmes, qu'entre les enfans de la même Égliſe, & parmi ſon peuple, il m'a préferé à des millions d'autres qu'il a laiſſé & qu'il laiſſe encore au milieu des dangers du monde & de toute ſa corruption. Qu'avois-je fait plus qu'eux avant que Dieu me retirât de ce ſiécle perverti, où je me trouvois expoſé comme eux, & par où m'étois-je rendu plus digne d'un de ſes bienfaits les plus ſignalés?

Après cela que dois-je penſer de moi-même, ſi dans un état où je dois être

ſingulièrement dévoüé à Dieu, je m'occupe de toute autre choſe que de Dieu ? Si dans un état où je dois communiquer plus ſouvent & plus intimément avec Dieu, je me dégoute de tous les exercices qui peuvent me porter à Dieu, & ſi je vis dans une diſſipation continuelle qui me fait perdre preſque tout ſentiment de Dieu ? Si, bien loin de me préſerver, ſelon mon état des taches les plus légéres, & de pratiquer toute la ſainteté du Chriſtianiſme dans le dégré le plus éminent, je fais en mille rencontres de mortelles bleſſures à mon ame ; où je me jette au moins là-deſſus en des embarras de conſcience très-dangereux, & ſi je n'ai pas même le fond & l'eſſentiel de la piété Chrétienne ! Si, bien loin de m'enrichir pour le Ciel, je démeure dans une vie lâche & inutile, où je ne profite de rien, parce que je m'acquitte de tout négligemment & ſans eſprit intérieur ? Si, bien loin de faire honneur au ſervice de Dieu & à ma profeſſion, je les deshonore, & au lieu d'édifier le monde, je le ſcandaliſe ? Il n'y a que trop de Réligieux à qui ces reproches conviennent : y en a-t-il à qui ils conviennent plus qu'à moi ? Quoi qu'il en ſoit, c'eſt à moi de me les appliquer utilement, & d'en tirer de juſtes conſéquences pour mon inſtruction & ma ſanctification.

CONCLUSION. Ah ! Seigneur, je n'avois point encore conçû ce que c'eſt

que d'être Réligieux. Je n'en avois qu'une foible idée, & voilà pourquoi je me ſuis ſi peu mis en peine de parvenir à la fin d'un état ſi ſaint. La vie Réligieuſe ne m'avoit paru qu'une vie obſcure & abjecte ſelon le monde ; qu'une vie de contrainte & de gêne ſelon les ſens ; mais je n'en comprenois pas l'excellence & la perfection. C'eſt aujourd'hui, mon Dieu, que vous me la faites connoître. C'eſt aujourd'hui que je commence à ſentir mon bonheur & à le gouter, parce que c'eſt aujourd'hui que je conçois une toute autre eſtime de ma vocation.

Mais du reſte, Seigneur, ce n'eſt point aſſez que je connoiſſe la perfection de mon état. Il faut, qu'autant que je la connois, qu'autant je l'eſtime, je la déſire & que je la déſire, comme elle doit être déſirée. Or il n'y a que vous qui puiſſiez par votre grace former en moi ce déſir, accompagné de toutes les qualités néceſſaires pour être conforme à mes obligations. Car vous le ſçavez, Seigneur, ce qui m'a perdu, c'eſt que je n'ai jamais eu pour la perfection Réligieuſe, qu'un déſir vague, qu'un déſir oiſif & languiſſant, qu'un déſir borné & limité, qu'un déſir paſſager & volage, qu'un de ces déſirs qui tuent l'ame, & qui ne la ſanctifient pas ; qu'un de ces déſirs de pure complaiſance, dont l'enfer eſt plein. Au lieu que pour arriver à une fin ſi importante & ſi ſublime, il me falloit un déſir fervent, un déſir efficace

& pratique, un déſir univerſel & ſans méſure, un déſir conſtant & ferme, un déſir ſuivi & ſoutenu d'une ſainte perſévérance. Qu'ai-je donc à faire pour exciter déſormais, & pour entretenir dans mon cœur un tel déſir? C'eſt de me ſouvenir ſans ceſſe de la fin pour laquelle je ſuis Réligieux. C'eſt, à l'exemple de ſaint Bernard, de me demander ſans ceſſe à moi-même :
S. Ber. *Pourquoi ai-je quitté le monde? Pourquoi ſuis-je venu en Réligion?* Car voilà mon Dieu ce que j'ai cent fois oublié, & dans des occaſions eſſentielles, où il étoit pour moi de la dernière conſéquence d'y penſer; voilà à quoi je n'ai fait aucune attention.

Mais, Seigneur, c'eſt ce que je me propoſe dans la ſuite d'avoir toujours préſent à l'eſprit, & de quoi je veux me faire une règle pour tout le reſte de ma vie. Quand l'amour propre me portera à rechercher mes commodités & mes aiſes au préjudice de la vie réguliere que j'ai embraſſé, je rentrerai en moi-même, & je me dirai : eſt-ce pour cela que je me ſuis fait Réligieux? Quand il me prendra, ou quelque dépit ſecret d'une humiliation, ou quelque chagrin de voir les autres au-deſſus de moi, ou quelqu'envie d'occuper certaines places, & d'être employé à certaines fonctions, ou quelque dégout de mes obſervances & de mes exercices ordinaires, j'en reviendrai toujours à la même réfléxion : qu'ai-je eu en vuë, lorſque

j'ai renoncé au monde, & qu'ai-je prétendu en me consacrant à Dieu ? Cette pensée m'animera, me fortifiera ; & pour me la rendre salutaire, vous y ajouterez, Seigneur, l'onction de votre divin Esprit & de votre grace.

CONSIDERATION

Sur la perfection de nos actions ordinaires.

PREMIER POINT. NOTRE perfection, ſelon Dieu, ne conſiſte point à faire beaucoup de choſes : ce fut l'erreur de Marthe que Jeſus-Chriſt condamne. Ce n'eſt point non plus à faire de grandes choſes : il y a des Saints très-grands devant Dieu, qui n'ont rien fait de grand pour Dieu; des Saints dont la vie a été obſcure & cachée, dont les actions n'ont rien eu de brillant & d'éclatant, dont le monde n'a point parlé. Ils étoient grands par leur ſainteté : mais toute leur ſainteté étoit renfermée en de petites choſes ; & Dieu dans la fidélité avec laquelle ils pratiquoient ces petites choſes, leur faiſoit trouver des tréſors infinis de graces. Ils étoient grands par leur humilité ; & leur humilité les portoit toujours à choiſir les derniers emplois, laiſſant aux autres les fonctions où il y avoit plus à paroître, & ne ſe jugeant pas capables d'y être appliqués. Enfin, notre perfection ne demande point que nous faſſions des choſes extraordinaires, & ſingulières. Dès-là qu'el-

les ſont ſingulières & extraordinaires, elles ſont rares, & les occaſions n'en ſont pas fréquentes : cependant notre perfection doit être en ce qui nous eſt plus habituel, en ce qui nous occupe plus ſouvent, en ce que nous avons continuellement dans les mains, en ce qui remplit les journées & les années de notre vie.

D'où il s'enſuit, que c'eſt de nos actions les plus ordinaires, que dépend la perfection où Dieu nous appelle. Car ce ſont là les actions propres de notre profeſſion & de notre état ; & par conſéquent ce ſont celles que Dieu veut ſpécialement de nous, puiſqu'il ne nous a attiré par ſa grace dans cet état & cette profeſſion, que pour y vivre & pour y agir ſelon l'ordre qui y eſt établi. Or il eſt certain d'ailleurs que ce qui fait notre ſanctification, c'eſt la volonté de Dieu ; que c'eſt cette volonté de Dieu qui donne le prix à tout ce que nous faiſons ; que ſans cette volonté de Dieu, nos plus grandes actions ne ſont rien, & qu'avec cette volonté de Dieu nos moindres actions ont un mérite très-relevé. Je dois donc conclure que je ne ſerai parfait devant Dieu, que par l'accompliſſement de mes devoirs les plus communs. Qu'a fait Jeſus-Chriſt pendant trente ans ? Rien de remarquable dans l'eſtime du monde, & rien même que de vil aux yeux des hommes : mais parce qu'il faiſoit la volonté de ſon Pere ; parce qu'*en toutes choſes*, ainſi qu'il le diſoit lui-même, *il agiſſoit ſelon le gré de ſon Pere*, *Joan. c. 8.*

ces actions viles aux yeux des hommes étoient l'objet des complaisances de Dieu.

Quel fond de consolation pour nous ! il n'est point nécessaire de chercher bien loin notre perfection ; elle est auprès de nous & dans nous. Je trouverai la mienne dans mes obligations & dans mes exercices de chaque jour. Une perfection hors de ces exercices, & qui n'iroit pas à m'acquitter de ces obligations, seroit pour moi une perfection mal entenduë & mal réglée, que Dieu ne reconnoîtroit point, que le monde même reprouveroit, qui pourroit m'inspirer de l'orgueïl, & qui m'exposeroit à mille défauts. Au lieu que cette perfection d'une vie commune est approuvée de Dieu & des hommes. Elle édifie, elle met la vertu en crédit, elle maintient la règle, elle n'enfle point, ni n'est point sujette à la vanité. On la croit aisée, & elle l'est dans la spéculation : mais pour en soutenir long-tems & constamment la pratique, qu'il y a de difficultés à vaincre, qu'il y a violences à se faire, & par-là même aussi que de recompenses à obtenir.

SECOND POINT. Notre perfection n'en demeure pas là ; mais à ces actions ordinaires sur quoi elle est fondée, elle doit ajouter certaines circonstances & certaines conditions nécessairement réquises. C'est-à-dire, qu'il ne suffit pas de faire ce qui est de notre état, de notre vocation, de notre emploi ; mais qu'il le faut bien faire ;

faire ; tellement qu'on puiſſe dire de nous, par proportion, ce qu'on diſoit du Fils de Dieu : *Il a bien fait toutes choſes.* *Marc.* *c. 7.*

Or bien faire toutes ſes actions, c'eſt les faire avec exactitude, avec ferveur, avec perſévérance. 1. Avec exactitude : de ſorte qu'on n'en omette aucune volontairement & par ſa faute, & qu'on ne retranche pas même à une ſeule la moindre partie de ce qui lui eſt aſſigné. Cette exactitude regarde encore l'heure, le lieu, la manière ; car ne les pas faire au tems marqué, dans le lieu qui convient, de la manière qui eſt preſcrite, ce ſont autant d'imperfections qui en diminuent la valeur, puiſque ce ſont autant de tranſgreſſions de la volonté de Dieu, qui eſt ordonnée en tout & qui s'étend à tout, ſans oublier les plus petites particularités. 2. Avec ferveur : ce n'eſt pas à dire avec gout, avec plaiſir, avec une ardeur ſenſible. Quoique la ferveur ſoit communément accompagnée de ce gout, de ce plaiſir, de cette ardeur, elle n'en eſt pas toutefois inſéparable. On peut être très-fervent, & avoir un dégout naturel pour ce que l'on fait : y ſentir de la repugnance ; & n'y trouver que de la ſéchereſſe & de la froideur. C'eſt même alors que la ferveur eſt beaucoup plus ſolide & plus méritoire, quand elle nous fait agir réſolument & délibérément malgré ces répugnances & ces dégouts, malgré ces froideurs & ces ſéchereſſes. 3. Avec perſévérance : c'eſt par-deſſus tout cette perſévérance qui coute, & c'eſt

ce qui faiſoit dire à ſaint Bernard, parlant de la vie religieuſe, qu'à n'en regarder que chaque exercice en particulier & en lui-même, elle n'eſt pas à beaucoup près ſi rigoureuſe que le martyre : mais qu'à les raſſembler tous & à conſidérer leur durée, il n'y a point, ſelon la nature, de martyre plus inſoutenable. Auſſi voit-on aſſez de Réligieux dans les communautés, & même de Chrétiens dans le monde, fidéles à leurs pratiques & à leurs obligations en certains tems & à certains jours, où ils ſont plus touchés de Dieu ; mais d'en trouver qui marchent toujours d'un pas égal, qui n'ayent pas leurs viciſſitudes & leurs changemens, qui faſſent avec la même attention & la même aſſiduité le lendemain ce qu'ils ont fait le jour précédent, & qui ſur cela ne ſe relâchent ni ne ſe démentent jamais juſques au dernier moment de leur vie, c'eſt une eſpèce de miracle.

Voilà donc les trois règles que je dois prendre pour me diriger dans la voye de ma perfection, & dans la ſanctification de mes actions, exactitude, ferveur, perſévérance. Mais en même-tems ne ſont-ce pas pour moi trois grands ſujets de m'humilier & de déplorer toutes mes infidélités ? Il ne faudroit pour me ſanctifier, que mes obſervances & ma régle : mais de combien d'omiſſions y ſuis-je coupable, de combien de lâchetés, d'inconſtances, de variations ! Dois-je m'étonner qu'avec tant de moyens de m'avancer, j'aye fait ſi peu de progrès,

ou plutôt ne dois-je pas trembler du peu de progrès que j'ai fait avec des ſecours ſi abondans & ſi préſens de me perfectionner ?

TROISIÉME POINT. Ce n'eſt pas tout encore, mais il y a un dernier degré de perfection, que nous devons donner à nos actions, & qui en eſt comme l'ame & comme la vie : c'eſt de les faire par un eſprit intérieur, & par un principe de réligion. Car tout le reſte n'eſt que le corps de la ſainteté, mais ce qui les vivifie, ce qui les anime & qui les conſacre, c'eſt le motif qui nous conduit, & l'intention que nous nous propoſons. Faire ſes actions par humeur, par caprice, par inclinations, par coutume, par reſpect humain, par oſtentation, par intérêt, ce n'eſt pas les faire pour Dieu ni en vuë de Dieu ; & dès que Dieu n'y a point de part, quel compte nous en peut-il tenir, & comment peut-il les agréer? *Tout le mérite de la fille du Roi lui vient*, avec la grace de Dieu, *du dedans & du fond de ſon cœur*. Quand donc je ferois les actions les plus héroïques, ſi Dieu n'en eſt pas la fin, & ſi je ne les fais pas pour lui plaire ; comme il n'en tire aucune gloire, il les regarde d'un œil au moins indifférent, & je n'en puis retirer moi-même aucun fruit. *Pſal.* 44.

Vérité terrible, ſi je la médite bien. Car ſi je repaſſe ſur toutes mes actions, & que je les examine aux pieds de cette balance,

combien en trouverai-je ſur quoi j'aye quelque ſujet de compter : il eſt vrai, j'agis à l'extérieur comme les autres : je vais à la prière, au travail, à mes occupations ; j'aſſiſte à tout, & je ſatisfaits en apparence à tout : mais du reſte, ſans vuë de Dieu, ſans retour vers Dieu ; ſouvent avec une légéreté d'eſprit, & une diſſipation qui m'ôte toute bonne penſée & tout bon ſentiment ; ſouvent par une certaine habitude que j'ai contractée avec le tems, & que je ſuis en aveugle ; tout au plus par une certaine bienſéance & une raiſon purement naturelle ; quelquefois même par néceſſité & par contrainte ; d'autrefois, & peut-être en bien des rencontres par une vaine complaiſance & une envie ſecrette de me diſtinguer. Or tout cela qu'eſt-ce devant Dieu, & n'eſt-ce pas de tout cela néanmoins que ma vie eſt compoſée ? C'eſt-à-dire, que j'agis comme ſi je n'agiſſois pas ; & que tout ce que je fais, ne ſert pas plus à ma perfection, que ſi je ne faiſois rien.

D'autant plus malheureux & plus condamnable, qu'il n'y a pas une ſi petite action que je ne puſſe rapporter à Dieu, & qui rapportée à Dieu n'eût ſon mérite auprès de Dieu. Car ce que Dieu conſidère dans nos actions, ce n'eſt pas tant la ſubſtance que l'eſprit ; & en cela nous devons reconnoître la ſageſſe & la douceur de ſa Providence. Il ne nous a pas donné à tous les mêmes talens, & il ne nous a pas tous mis en état de vacquer aux mêmes emplois;

mais parce qu'il nous appelle tous à la perfection, il a voulu que de toutes nos actions il n'y en eut point de ſi obſcure ni de ſi ſervile, qui ne pût être relevée par la droiture & la pureté de notre intention, & qui de la ſorte ne contribuât à nous élever nous-mêmes. De-là je dois bien gémir de me voir ſi pauvre & ſi dénué des dons ſpirituels, après qu'il m'a été ſi facile de m'enrichir, & de croître ſans ceſſe de vertus en vertus. Chaque action de ma vie me pouvoit profiter : mais que ſçais-je s'il y en a une ſeule que Dieu ait trouvé digne de lui, & qui m'ait été de quelque utilité pour l'avancement de mon ame ? Quelle perte que je dois regretter, mais qui m'engage encore plus à redoubler mes ſoins, & à reveiller tout mon zéle pour la réparer !

SECOND JOUR.

PRÉMIÈRE MÉDITATION.

Du péché Mortel.

Jerem. Scito & vide, quia malum eſt reliquiſſe te Dominum Deum tuum.

Sçachez & voyez, que c'eſt un mal d'avoir abandonné le Seigneur vo tre Dieu.

PREMIER POINT. IL eſt pour moi d'une abſoluë néceſſité, de bien connoître ce que c'eſt que le péché mortel. Or ce n'eſt pas ſeulement le plus grand de tous les maux : mais à proprement parler, c'eſt le ſeul & unique mal, c'eſt le ſouverain mal ; & ce qui achéve d'y mettre le comble c'eſt le ſouverain mal de Dieu. C'eſt l'unique mal ; car tous les autres maux, hors le péché, ne ſont point abſolument des maux. Maladies, pauvreté, diſgraces, tout cela dans les vuës de Dieu, & ſi j'en faisl'uſage que Dieu prétend, ſont plutôt des biens. Le

péché ſeul eſt un mal que Dieu n'a point fait, ni ne peut faire, parce que c'eſt un mal eſſentiel, un pur mal. C'eſt le ſouverain mal, comme Dieu eſt le ſouverain bien : & par cette raiſon il doit être ſouverainement déteſté, comme Dieu mérite d'être ſouverainement aimé. Voilà la méſure de la haine que je dois concevoir du péché mortel : le haïr autant que j'aime Dieu. S'il y avoit quelque choſe dans le monde, que j'aimaſſe autant que j'aime Dieu, dès-là je n'aimerois plus Dieu, comme Dieu ; & ſi je craignois quelque autre mal autant ou plus que le péché mortel, dès-là je ne le haïrois pas, ni ne le fuirois pas, autant que je ſuis obligé de le haïr & de le fuir.

Mais ce qu'il m'importe par-deſſus tout de comprendre, c'eſt que le péché mortel eſt le ſouverain mal de Dieu ; parce que c'eſt un mépris formel de Dieu, une préférence actuelle & véritable de la créature à Dieu. Préférence qui conſiſte en ce que le pécheur ſe trouvant dans la néceſſité, ou de renoncer à ſon plaiſir, ou de perdre la grace de Dieu, aime mieux perdre la grace de Dieu, que de renoncer à ce plaiſir criminel où ſa paſſion le porte. Il ne laiſſe pas de ſçavoir en ſpéculation, que Dieu eſt infiniment au-deſſus de tout être créé : mais c'eſt cela même qui le rend encore plus coupable, puiſqu'il ne le ſçait que pour outrager Dieu avec plus d'indignité, en lui préférant néanmoins dans la pratique une vile créature.

Après cela, je ne dois point m'étonner de

quatre vérités auſſi conſtantes ſelon la foi qu'elles ſont effrayantes. 1. Que Dieu pour un ſeul péché d'orgueïl, ait précipité du haut du Ciel dans le fond de l'abîme, ſes plus nobles créatures, qui ſont les Anges, qu'il en ait fait des réprouvés & des démons; que ſans leur donner le tems de ſe repentir il les ait livré pour jamais à toutes les rigueurs de ſa juſtice. Quel exemple! & de cet exemple, quelle conſéquence en dois-je tirer? S'il n'a pas épargné ſes Anges, puis-je me promettre qu'il m'épargnera? 2. Que pour une ſeule déſobéïſſance Dieu ait chaſſé le premier homme du Paradis terreſtre; qu'il lui ait ôté tous les priviléges de l'état d'innocence; qu'il l'ait condamné à la mort, lui & toute ſa poſtérité; qu'en punition de ce ſeul péché nous naiſſions tous enfans de colère, & que ſans autre péché que celui-là, nous ſoyons, comme enfans de colère, ſujets à toutes les calamités de cette vie, & même excſus du Royaume de Dieu. Quel châtiment, quelle vengeance! Toutefois les jugemens de Dieu ſont équitables, & l'équité même. 3. Que pour expier cette déſobéïſſance, il ait fallu que le Fils éternel de Dieu s'incarnât, s'humiliât, s'anéantit; parce qu'il n'y avoit que les humiliations d'un Dieu, qui puſſent reparer la gloire de Dieu, & compenſer l'injure qui lui avoit été faite par le péché. 4. Que pour un péché qui ſe commet dans un moment, Dieu ait préparé une éternité de peines, & qu'entre ces peines éternelles & le péché, il y ait

une

une juſte proportion. Voilà ce que la foi m'enſeigne. S'il y a eu juſques dans le Chriſtianiſme des incrédules qui n'ont pas voulu reconnoître ces vérités, c'eſt qu'ils n'ont point aſſez connu la malice du péché mortel, ni aſſez compris que ce péché eſt le ſouverain mal de Dieu. L'ai-je compris moi-même, autant que je le devois? Si cela étoit, aurois-je été juſqu'à préſent ſi ſenſible aux autres maux, & peut-être ſi indifférent à l'égard de celui-ci?

SECOND POINT. Il ne m'eſt pas moins néceſſaire de ſçavoir & de bien conſidérer, que le péché mortel eſt le ſouverain mal de l'homme, parce qu'il prive l'homme de l'amitié de Dieu; parce qu'il fait un divorce entier entre l'homme & Dieu; parce qu'il rompt tous les liens qui attachoient l'homme à Dieu, parce qu'en ſéparant l'homme de Dieu, il lui ôte la vie la plus précieuſe, qui eſt la vie de la grace; & qu'il lui cauſe la plus funeſte mort, qui eſt la mort de l'ame. Car c'eſt pour cela qu'il eſt appellé mortel. Cette grace que le juſte poſſédoit, étoit en lui le principe de la vie ſurnaturelle: du moment donc qu'il la perd cette grace, il eſt mort devant Dieu, & ſelon Dieu.

De là je ne dois point encore être ſurpris de deux autres vérités, qui ne ſont pas moins inconteſtables ni moins terribles: 1. Que le péché mortel dépoüille

l'ame de tous les mérites qu'elle pouvoit avoir acquis, lorſqu'elle étoit dans l'état de la grace. Quand j'aurois amaſſé des tréſors immenſes de mérites pour le Ciel, quand je ſerois auſſi ſaint que les Apôtres, ſi je viens à commettre un péché mortel, tout m'eſt enlevé. Ces mérites pourront revivre, lorſque je rentrerai en grace avec Dieu. Juſques-là ils ſont perdus pour moi; & ſi je meurs dans cet état, Dieu ne m'en tiendra jamais compte : Pourquoi? c'eſt que je ſuis alors ſon ennemi, & que de la part d'un ennemi il n'agrée rien & n'accepte rien. 2. Que les actions les plus vertueuſes & les plus ſaintes en elles-mêmes, faites dans l'état du péché mortel, ne ſont d'aucun prix devant Dieu, ni d'aucune valeur pour l'éternité bienheureuſe. Quand je paſſerois toutes les journées en prières, quand je ferois toutes les pénitences des plus auſtères Anachorettes, quand je pratiquerois toutes les œuvres de la pieté & de la charité chrétienne, tout cela ce ſont des œuvres mortes, parce que je ſuis moi-même dans un état de mort; ce ſont des œuvres ſtériles, dont je ne dois attendre nulle récompenſe. Quelque miſéricorde que Dieu puiſſe enſuite me faire, jamais ces œuvres mortes ne ſeront du nombre de celles qu'il couronnera dans la gloire. Sont-ce néanmoins des œuvres tout-à-fait inutiles? Non, car elles me ſont au contraire très-utiles pour ſortir de l'état du péché;

très-utiles pour me disposer à retourner à Dieu ; très-utiles pour disposer Dieu à m'accorder la grace de ma conversion. Mais du reste, tant que le péché mortel n'est pas effacé, il est toujours vrai, que je ne mérite rien en les pratiquant, & qu'elles ne me donnent aucun droit à l'héritage céleste. Quelle pauvreté, quelle misère !

N'est-ce pas là que j'en ai été réduit à certain tems de ma vie, & peut-être pendant un tems considérable ? N'est-ce pas là peut-être que j'en suis encore actuellement réduit ? Je n'en sçais rien : car *qui sçait s'il est digne d'amour ou de haine* ? Affreuse incertitude ! C'est un abîme où l'esprit se perd, & qu'on ne peut regarder avec les yeux de la foi, sans être saisi d'horreur. Du moins puis-je prendre dans la suite de justes mesures, pour me rassurer là-dessus, autant qu'il est possible, & pour m'établir, par une vie pénitente & agissante, dans une solide & sainte confiance. *Eccles. c. 9.*

TROISIÉME POINT. Quelques avantages que j'aye dans l'état religieux, je n'y trouve point après tout de préservatif infaillible contre le péché mortel. Et comment y en trouverois-je ? Le premier Ange & ceux qui l'ont suivi, n'en ont point trouvé dans le Ciel. Le premier homme, malgré l'innocence où il avoit été créé, s'est perdu dans le Paradis ter-

reſtre. Judas eſt devenu un Apoſtat dans la compagnie de Jeſus-Chriſt. La maiſon où je ſuis, eſt-elle plus ſainte que le ſacré collége des Apôtres, que le Paradis terreſtre, que le Ciel ? N'a-t-on pas vû arriver dans les Communautés les plus régulières des chutes très-ſcandaleuſes ? Ne le voit-on pas encore ? Dieu le permet & il a ſes raiſons pour le permettre. *Que celui qui croit ſe tenir ferme, prenne garde de tomber.*

1. Cor. c. 10.

Il y a même des péchés mortels, où l'on peut être dans la religion plus expoſé que dans le monde. Tels ſont, par exemple, les péchés qui bleſſent la charité; parce que dans la religion les occaſions de ces péchés ſont d'autant plus fréquentes, que les objets ſont plus préſens. On y eſt plus à couvert de l'avarice & d'une certaine ambition; mais on y eſt ſouvent plus ſujets aux murmures & aux diviſions. Or qu'importe, par quels péchés on ſe damne, ſi l'on eſt en effet aſſez malheureux pour ſe damner.

Ce qu'il y a de plus à obſerver, c'eſt que le péché mortel, dans la profeſſion religieuſe, eſt beaucoup plus grief que dans le monde, parce qu'il ſuppoſe alors un état plus ſaint. Ce qui n'eſt que ſimple péché pour un Chrétien du ſiécle, eſt en bien des matières, ſacrilège pour un réligieux. Dois-je conclure de-là, qu'il eût mieux valu demeurer dans le monde, que de m'engager dans la religion ! Je

conclurrois donc auſſi qu'il vaudroit mieux n'être pas Chrétien, parce que les péchés d'un Chrétien ſont plus puniſſables, que ceux d'un Payen. A Dieu ne plaiſe, que je raiſonne de la ſorte ! Si la religion a ſes dangers, le monde en a bien d'autres & de plus grands. Mais ce que je conclus, c'eſt de ne point préſumer de mon état ; c'eſt de me défier, non point de mon état, mais de moi-même dans mon état, c'eſt, malgré toute la ſainteté de mon état, d'opérer, ſelon l'avis de l'Apôtre, mon ſalut avec crainte & avec tremblement.

CONCLUSION. Achevez, mon Dieu, par votre grace, ce que vous avez commencé par votre miſéricorde. Vous m'avez appellé à vous ; vous m'avez retiré du monde pour me garantir du péché : ne permettez pas qu'il me pourſuive juſques dans votre Sanctuaire ; & qu'entre vos bras je ſuccombe à ſes attaques. Quelle malédiction ſur moi, ſi *dans la terre des Saints je commettois l'iniquité* ; & ſi, parmi tant d'ames juſtes, je devenois un anathême ! *Iſaï. c. 26.*

Ah ! Seigneur, vous voyez le fond de mon ame, & je ne le vois pas comme vous. N'y a-t-il point dans mon cœur quelque poiſon ſecret, qui l'infecte & qui le corrompt ? N'y a-t-il point quelque péché, qui m'éloigne de vous & qui

vous éloigne de moi ? Daignez me le découvrir, ô mon Dieu ; il n'y a rien, pour le détruire, à quoi je ne ſois réſolu. Quand même j'aurois eu juſqu'à préſent le bonheur de me défendre de ce fatal ennemi, & de me préſerver de ſes mortelles atteintes, j'ai toujours tout à craindre de ma foibleſſe : mais, Seigneur, ma vigilance avec votre ſecours y ſuppléera. Elle me fera ſans ceſſe recourir à vous. Elle me tiendra dans une attention continuelle ſur moi-même. Elle me rendra circonſpect dans toute ma conduite, & clair-voyant ſur les moindres dangers : afin de me mettre ainſi plus en aſſûrance contre la tranſgreſſion de vos divins Commandemens.

SECONDE MÉDITATION.

Du péché Véniel.

Nolite contriſtare Spiritum Sanctum. *Epheſ. c. 4.*

Ne contriſtez point le Saint-Eſprit.

PRÉMIER POINT. ON ne compte communément pour rien le péché véniel : mais ſi j'en avois bien conçu la nature, j'en jugerois tout autrement, & je prendrois tout un autre ſoin de l'éviter.

Quelque véniel que je le ſuppoſe, c'eſt une offenſe de Dieu. Cela me ſuffit, ou me dois ſuffire. En y tombant, je déplais à Dieu. Non pas que je rompe abſolument avec Dieu ; mais je fais ce que je ſçais devoir cauſer entre Dieu & moi du refroidiſſement. Je n'éteins pas dans moi le Saint-Eſprit, mais je le contriſte. Or dès que c'eſt une offenſe de Dieu, je dois donc le craindre plus que tous les maux temporels, qui ne s'adreſſent qu'à moi-même. Car le plus petit mal qui regarde Dieu, eſt infiniment au-deſſus de tout mal qui ne regarde que la créature.

Quelque véniel que je le ſuppoſe, il n'y a point de raiſon imaginable pour la-

quelle il me puiſſe jamais être permis : Car s'il pouvoit m'être permis, dès-là il ceſſeroit d'être péché. Quand il s'agiroit de convertir & de ſauver tout le monde, Dieu ne voudroit pas que je diſe un menſonge, quoique léger, & juſques dans cette circonſtance il s'en tiendroit offenſé. Quand il s'agiroit de procurer à Dieu toute la gloire qui lui peut être procurée, Dieu ne veut point de cette gloire à une telle condition. Il veut que j'abandonne même le ſoin de ſa gloire, plutôt que de commettre le moindre péché.

Quelque véniel que je le ſuppoſe, il eſt de la foi, que jamais il n'entrera avec moi, ni moi avec lui, dans le Royaume des Cieux : car *rien de ſoüillé ne ſera reçu ni n'aura place dans le Royaume céleſte.* En vain je ſerois d'ailleurs comblé de mérites : avec tous mes mérites & avec toute la ſainteté que je pourrois avoir acquis, ſi mon ame ſortant de cette vie porte encore la tache d'un péche véniel, que je n'aye pas effacé par la pénitence, cela ſeul doit être un obſtacle à ma béatitude & à la poſſeſſion de Dieu. Il faut que mon ame, quoique juſte, quoique ſainte, quoique prédeſtinée & digne de Dieu, demeure ſéparée de Dieu, juſqu'à ce que ce péché ſoit expié. Il faut qu'elle paſſe par le feu du Purgatoire, & qu'elle y ſoit purifiée, avant que d'être admiſe dans le ſein de Dieu. Et dès ce monde même,

Apoc. c. 11.

avec quelle ſévérité Dieu n'a-t-il pas puni le péché véniel ? Il fit périr preſque tout un peuple pour une ſimple vanité de David ; il fit tomber mort au pied de l'Arche un Lévite pour l'avoir ſeulement touché. Il eſt donc étrange que je commette ſi facilement un péché, qui m'expoſe à de ſi rigoureux châtimens. Mais ce qu'il y a mille fois encore de plus condamnable & de plus indigne, c'eſt qu'étant redevable de tout à Dieu, & qu'ayant tout reçu de Dieu, au lieu de la reconnoiſſance & de l'amour que je lui dois, je me laiſſe ſi aiſément aller à un péché, dont il ſe tient bleſſé, & qui eſt en effet une injure pour lui.

SECOND POINT. Du moins ſi ces fautes vénielles que je commets, n'étoient pas ſi fréquentes, ni ſi nombreuſes. Mais leur multitude eſt infinie, & c'eſt ce qui affligeoit David, & ce qui le jettoit dans une déſolation extrême, quand il diſoit à Dieu : *Je ſuis, Seigneur, tout environné de maux, & mes iniquités m'accablent; juſqu'à ne pouvoir plus m'en tenir compte à moi-même, ni en faire le dénombrement. Elles ſe ſont multipliées plus que les cheveux de ma tête, & la vuë que j'en ai, me fait tomber en défaillance.* Voilà comment parloit ce ſaint Roi. Or, dans une vie lâche & imparfaite comme la mienne, ſi j'entreprenois de ſupputer tous les péchés qui m'échappent, & ſi Dieu m'éclairoit là-

deſſus, où iroit cette multiplication ? Je ne les vois pas : mais n'eſt-ce pas aſſez que Dieu les voye ? N'eſt-ce pas aſſez que je ſçache qu'ils ſont ſans nombre, pour en être pénétré de douleur, & comme inconſolable ?

Combien de péchés d'ignorance, cauſés par l'oubli de mes devoirs, par ma négligence à m'en inſtruire, par mon indocilité à ſouffrir qu'on m'en avertiſſe, par ma préſomption à ne vouloir croire que moi-même ? Combien de péchés d'imprudence & d'inadvertance, cauſés par la diſſipation de mon eſprit, par la légéreté de mon humeur, par la liberté de ma langue, par la témérité de mes jugemens, par la malignité de mes ſoupçons ? Combien de péchés de fragilité & de foibleſſe, cauſés par l'habitude que je me ſuis fait de ne me contraindre en rien, de ne m'aſſujettir à aucune règle, de ſuivre en tout les mouvemens de la nature, de ne faire aucune violence à mes inclinations & à mon tempérament.

Combien même de péchés commis par malice, avec réfléxion & de deſſein formé contre tous les remords de ma conſcience, en toute occaſion & pour le plus foible ſujet, ſous ombre que ce ne ſont que des péchés véniels, & que Dieu n'y a pas attaché une peine éternelle ! En quoi je montre bien mon indifférence pour Dieu ; & que je ne ſuis ſenſible qu'à mes propres intérêts. N'eſt-ce pas-là ma vie la plus

ordinaire ? Il eſt vrai qu'il n'eſt pas moralement poſſible en ce monde de ſe préſerver de tous les péchés véniels, & de n'en commettre aucun. Fatale néceſſité, qui faiſoit gémir les Saints, qui leur faiſoit déſirer la mort, qui faiſoit dire à Saint Paul : *Malheureux que je ſuis, qui me délivrera de ce corps dont le poids m'appeſantit ?* Rom. c. 7. Mais il n'y a pas un ſeul de ces péchés en particulier que ne je puiſſe prévenir, & dont il ne ſoit en mon pouvoir de me garantir. Combien donc, ſi je vouloîs & je prenois plus garde à moi, en pourrois-je diminuer le nombre ? Hélas ! bien-loin de le diminuer, je l'augmente tous les jours.

TROISIÉME POINT. Quelles ſont les ſuites du péché véniel ? plus déplorables que je ne me le ſuis peut-être jamais perſuadé. Il conduit au péché mortel, comme la maladie conduit à la mort. Par conſéquent, ſi j'ai quelque zèle pour mon ame, je dois en uſer à l'égard du péché véniel, comme j'en uſe à l'égard d'une maladie, dont je ſuis menacé, ou dont je ſuis ſubitement attaqué. Que ne fais-je point pour l'arrêter dans ſon principe ? Que ne fais-je point pour la guérir ? Que ne fais-je point pour n'y pas retomber ? Elle peut aboutir à la mort : il ne m'en faut pas davantage pour y apporter les remédes les plus promts, les plus efficaces, & même les plus violens. Pourquoi ne raiſonnerai-je pas de la même ſorte, quand

il s'agit d'un péché, qui de toutes les maladies de l'ame eſt la plus dangereuſe, & qui me diſpoſe à cette ſeconde mort mille fois plus à craindre que la mort du corps ?

Et en effet, quiconque néglige le péché véniel, & beaucoup plus, quiconque le mépriſe, tombera infailliblement dans le mortel. Oracle du Saint-Eſprit, qui ne ſe vérifie que trop par l'expérience. C'eſt par le mépris du péché véniel, qu'on perd inſenſiblement l'horreur du mortel. Au commencement le ſeul nom de péché mortel faiſoit frémir : peu à peu l'on s'y accoutume, & l'on s'y familiariſe. D'autant plus que du péché véniel au mortel, il y a ſouvent peu de diſtance, & que l'intervalle entre l'un & l'autre eſt preſque imperceptible : car il n'y va pour l'ordinaire que du plus ou du moins : Or entre ce plus & ce moins, il n'y a qu'un point qui décide de la vie & de la mort. Quel riſque ne court-on pas alors, & n'eſt-on pas ſur le bord du précipice ?

De cette proximité même entre le péché véniel & le mortel, il arrive très-naturellement que l'on confond l'un avec l'autre. Combien de fois m'y ſuis-je trompé, & combien de fois ai-je eſtimé leger ce qui ne l'étoit pas ? Combien de fois m'aveuglant moi-même, & jugeant des choſes ſelon les déſirs de mon cœur : ai-je pris pour injuſtice vénielle, ce qui peut-être étoit devant Dieu une iniquité griéve & mortelle ; le diſcernement étoit

difficile, & c'eſt pour cela qu'à l'égard même du péché véniel, je devois avoir une conſcience timorée. Je n'étois pas aſſez éclairé pour en faire un jugement exact ; & voilà pourquoi je devois m'en défier & me précautionner.

Mais quand je ſerois aſſûré de mes lumières, puis-je ignorer que je ſuis foible, & la foibleſſe même ? Or le péché véniel & le mortel ſe touchant de ſi près, quelle préſomption de me flater, qu'étant foible au point que je ſçai l'être, je m'en tiendrai préciſément au véniel ; que je ne paſſerai pas outre, & que je ſerai aſſez maître de mon cœur pour lui preſcrire telles bornes qu'il me plaira, ſur-tout en certains péchés, où l'impreſſion de la nature eſt ſi forte & ſi puiſſante ? Il me faudroit pour me ſoutenir en de pareilles conjonctures, des graces de Dieu toutes particulières : mais ne m'a-t-on pas cent fois averti, qu'une punition de Dieu très-commune, eſt de nous refuſer en conſéquence d'un péché véniel, des graces ſpéciales qu'il nous avoit préparé, & avec leſquelles nous ſerions heureuſement arrivés au terme du ſalut ; au lieu que par la ſouſtraction de ces graces, nous en venons à des égaremens & à des déſordres pour leſquels il nous reprouve. C'eſt ainſi que le péché véniel peut être, & eſt pour bien des ames, la ſource de leur damnation.

CONCLUSION. Le reméde, ô mon Dieu, eſt de m'attacher non-ſeulement à

votre loi, mais à toute la perfection de votre loi. Plus je m'efforcerai de m'élever, moins je ſerai en danger de décheoir ; & plus j'aſpirerai à ce qu'il y a de plus ſaint dans l'obſervation de mes devoirs, moins je ſerai en diſpoſition de les violer dans des points eſſentiels. Ce n'eſt pas, Seigneur, que malgré la réſolution que je fais en votre préſence & par votre grace, j'oſe me répondre de me maintenir devant vous dans une innocence entière. Tant que je vivrai ſur la terre, il ne m'échappera que trop de fautes ; & tant que je ſerai revêtu d'un corps mortel, je ne reſſentirai que trop les triſtes effets de la condition humaine. Mais au moins en me propoſant d'aller toujours au de-là de mes obligations, me mettrai-je plus en état de n'y pas manquer dans des matières importantes ; & en travaillant à me ſanctifier, ſerai-je plus hors de l'occaſion & du péril de me pervertir.

Donnez-moi, mon Dieu, donnez-moi cette conſcience tendre & délicate, qui s'éfraye de l'ombre même du péché. Formez en moi, ou m'aidez à y former cette conſcience étroite & ſévère, qui ne ſe permet rien, & ne ſe pardonne rien. C'eſt cette infléxible rigueur pour moi-même qui ſera ma ſûreté. Il m'en coûtera ; il faudra me retrancher bien des choſes, où le penchant me porteroit, & m'interdire bien des ſatisfactions qui ſemblent même aſſez innocentes. Il faudra en bien des rencontres ſoumettre mon eſprit, étouffer les ſen-

timens de mon cœur, peſer mes paroles, captiver mes yeux, mortifier mes ſens : mais, Seigneur, puis-je acheter trop cher le double avantage, & de vous moins offenſer, & de mieux garder mon ame ? Le bonheur de vous plaire, la paix de ma conſcience, l'un & l'autre me dédommagera de tout, mon Dieu, & me tiendra lieu de tout.

TROISIÉME MÉDITATION.

Du péché de Scandale, ou du mauvais Exemple.

Matth. c. 8. Neceſſe eſt ut veniant ſcandala.

C'eſt un mal inévitable qu'il arrive des ſcandales.

PREMIER POINT. CE que nous appellons ſcandale, n'eſt que le mauvais exemple ; ou du moins, tout mauvais exemple eſt un véritable ſcandale. Or il ne faut point ſe flater dans l'état Religieux : on y voit de mauvais exemples, comme on y en voit de bons : & il n'y a point de Communautés ſi régulières, où il ne ſe trouve des ames imparfaites qui ſcandaliſent les autres, comme il n'y en a guères de ſi déréglées, où Dieu ne conſerve de ſaintes ames ; qui travaillent à maintenir l'ordre, & qui empêchent que le ſcandale, par une malheureuſe preſcription, ne prenne le deſſus & ne prévale.

Auſſi le Sauveur du monde nous a fait entendre, qu'il étoit néceſſaire qu'il arrivât des ſcandales ; c'eſt-à-dire, qu'il n'étoit pas moralement poſſible, que les hommes étant

ſi

ſi différens les uns des autres, ſoit dans leurs ſentimens, ſoit dans leurs mœurs, il n'y en eût en toute aſſemblée, qui par le relâchement & le déſordre de leur conduite, devinſſent pour ceux avec qui ils ont à converſer & à agir, des ſujets & des occaſions de chute. Et cela même eſt encore plus vrai à l'égard des maiſons religieuſes, parce qu'on y a beaucoup plus de raport enſemble ; & que tout ce qui s'y paſſe, frappe de plus près & beaucoup plus fréquemment la vuë. S'il y a donc juſques dans le réligion des écüeils à craindre ; on peut dire qu'un des plus dangereux & des plus ordinaires, ce ſont ces ſcandales domeſtiques & ces exemples, qu'on a ſans ceſſe ſous les yeux & devant ſoi. Il eſt très-difficile de s'en deffendre ; pour y réſiſter, il faut une vertu bien pure & bien à l'épreuve.

Ai-je eû ſur ce point juſques à préſent toute l'attention & toute la circonſpection que je devois avoir ? Ai-je pris garde à ne rien dire & à ne rien faire, qui pût être nuiſible aux perſonnes qui m'entendoient, ou qui étoient témoins de mes actions ? Combien dans les rencontres ai-je débité de maximes, ai-je donné de conſeils, ai-je inſpiré de ſentimens, ai-je approuvé de procédés contraires à l'eſprit religieux & au devoir ? Combien ai-je montré d'indocilité, ai-je témoigné de mépris, ai-je fait de murmures ou de railleries malignes, ſur des choſes qui n'alloient qu'au bien & qu'à

entretenir la règle ? C'étoient autant de ſcandales que j'ai dû me reprocher ; & combien y en a-t-il d'autres dont je ne me ſuis jamais fait de ſcrupule, & dont je n'ai jamais penſé à m'accuſer ? J'ai déclaré mes péchés : mais combien y en avoit-il où la circonſtance du ſcandale & du mauvais exemple étoit jointe, ſans que j'en aye rien dit ? Peut-être ne la connoiſſois-je pas, ou n'y faiſois-je pas réflexion : mais mon ignorance ou mon oubli étoient-ils excuſables ? C'eſt ſur quoi je dois m'écrier avec le Prophête : *Lavez-moi, mon Dieu, purifiez-moi de mes péchés ſecrets & cachés. Pardonnez-moi, non-ſeulement ceux que j'ai commis, mais ceux que j'ai fait commettre.*

Pſal. 18.

SECOND POINT. *Malheur à celui qui donne le ſcandale.* Cette malédiction eſt ſortie de la bouche même de Jeſus-Chriſt : c'eſt un anathême divin. Et il faut bien que le ſcandale ſoit un grand mal, puiſqu'*il vaudroit mieux pour un homme, qu'il fût précipité au fond de la mer, que de ſcandaliſer le plus petit de ſes frères.* Maxime générale, & propoſition univerſelle, dont perſonne n'eſt excepté. Car il n'y a perſonne qui ne doive l'exemple au prochain. *Que votre lumière luiſe aux yeux de tout le monde, afin que ceux qui verront vos bonnes œuvres, en rendent gloire à Dieu.*

Matth. c. 18.

Ibid.

Matth. c. 5.

Ainſi, malheur à moi en particulier, ſi je ſuis l'auteur de quelque ſcandale dans la

communauté où je vis ! Car je la prive autant qu'il eſt en moi, d'un des plus ſolides avantages de la profeſſion réligieuſe, qui eſt l'édification mutuelle, & l'émulation du bon exemple. Je fais plus encore, puiſqu'au lieu de contribuer à la régularité & à l'obſervance, j'y deviens un obſtacle ; & que ſouvent je ſuis cauſe par mon exemple, que des abus s'introduiſent, que d'utiles & d'anciennes pratiques s'aboliſſent peu à peu, que la diſcipline ſe relâche, & que des règles qui étoient auparavant en vigueur, ne s'obſervent plus, ou ne s'obſervent que fort imparfaitement. N'eſt-ce pas de-là qu'eſt venuë la ruine ſpirituelle, & la décadence de tant de ſociétés très-ſaintes dans leur premiére inſtitution ?

Que ſi le mal ne s'étend pas toujours ſi loin, du moins il n'y a que trop d'eſprits faciles, & déja mal diſpoſés, que mon exemple ne manque pas d'entraîner : Or, malheur à moi, encore une fois, parce que je ſerai reſponſable à Dieu de tout cela, & qu'il m'en demandera compte. Quel tréſor de colère, & quel poids dont je dois craindre d'être accablé ! Malheur à moi, qui par mon expérience & par mon âge devrois être un modèle pour ceux qui ſont moins avancés : à moi qui par le rang que je tiens, par l'autorité, le crédit, les talens que j'ai reçu de Dieu, par la créance que les autres ont en moi, devrois leur ſervir de guide & les conduire, & qui ne ſert qu'à les égarer ! Il ne faut qu'un religieux de ce caractère, pour perdre toute une maiſon,

Mais par-deſſus tout, malheur à moi ; ſi c'eſt par moi que commencent à s'établir certains uſages, certains privilèges & certaines diſpenſes, où la raiſon de la commodité, de la ſenſualité, de l'amour propre, a beaucoup plus de part que celle d'une vraie néceſſité. Autrefois toutes ces choſes étoient inconnuës, & peut-être ſans moi n'y eût-on jamais penſé. C'eſt à moi de voir ce que j'aurai à dire, quand Dieu m'en repréſentera toutes les ſuites, & qu'il me chargera de tous les dommages que la réligion en aura ſouffert. Les prétextes dont je m'appuye, peuvent tromper les Supérieurs qui me gouvernent, & me tromper moi-même ; mais on ne trompe point Dieu.

TROISIÉME POINT. Comme il y a un ſcandale donné, il y a un ſcandale reçû ; & malheur auſſi à celui qui le reçoit & qui le prend. Car il le faut rejetter, & ce n'eſt point une excuſe légitime auprès de Dieu, que le mauvais exemple qu'on a eu, & qu'on a ſuivi. Ce fut l'exemple du prémier Ange qui engagea les autres dans ſon apoſtaſie, & ils n'en ont pas moins été réprouvés. Il eſt vrai qu'un mauvais exemple eſt une tentation, mais une des plus fortes tentations : mais ce n'eſt point une tentation au-deſſus de nos forces ; & puiſque nous la pouvons vaincre, c'eſt un péché que d'y ſuccomber.

Il ne ſuffit donc pas pour moi, que je m'étudie à ne donner aucun ſcandale, mais

il y a des règles que Dieu me preſcrit contre les ſcandales qu'on me donne, & contre les mauvais exemples, que j'aperçois autour de moi. 1. Je ne dois point m'en troubler : je puis bien m'en affliger & en gémir; mais mon zèle n'en doit point être réfroidi, ni ma piété ébranlée. Car il n'y a rien là que Jeſus-Chriſt ne nous ait prédit, ni rien par conſéquent qui me doive ſurprendre. 2. Je dois même en profiter, regardant ces ſcandales & ces mauvais exemples dont j'ai à me garantir, comme des épreuves de ma fidélité, & des occaſions de témoigner à Dieu mon attachement inviolable. C'eſt dans l'occaſion qu'on ſe fait bien connoître, & qu'on aprend à ſe bien connoître ſoi-même. 3. Je dois m'en éloigner, c'eſt-à-dire, que je dois, autant que je le puis, m'éloigner des perſonnes, dont je prévois que la ſocieté me ſeroit dommageable. Et il n'y a point à conſidérer ſi ce ſont des perſonnes d'eſprit & de mérite, ni ſi ce ſont de mes amis : il faudroit même alors, ſelon l'Evangile, renoncer à mon pere & à ma mere. Cela ne m'exempte pas de les honorer, de les aimer en Dieu, de leur rendre ſervice, & de les aider dans le beſoin; mais du reſte point de liaiſon ni de communication particulière. 4. Je dois m'y oppoſer prudemment, mais fortement; avec modeſtie, mais avec ardeur, avec charité, mais avec un ſaint mépris de tous les reſpects humains : tenant ferme pour la règle, & ne m'en départant jamais, quand même, ce que Dieu ne

permettta pas, il n'y auroit que moi à la garder. 5. Enfin, je dois en tirer ſujet de m'humilier devant Dieu : reconnoiſſant que de moi-même je ne ſuis que foibleſſe & qu'imperfection, & que ſans la grace divine je ſerois pire que tous les autres.

CONCLUSION. Quelle misère, mon Dieu, & faut-il donc qu'après avoir quitté le monde pour nous préſerver de ſes piéges, nous en trouvions juſques dans votre maiſon ! Ce n'eſt qu'à nous-mêmes que nous devons nous en prendre. La religion eſt ſainte, mais nous ne répondons pas toujours à ſa ſainteté. Faites par avance, Seigneur, ou plutôt aidez-nous à faire dès maintenant ce que feront vos Anges à votre Jugement dernier, lorſque vous les enverrez pour enlever de votre Royaume tous les ſcandales. Votre Royaume ſur la terre, ce ſont particulièrement les communautés religieuſes. N'y aurois-je été admis, & n'aurois-je place parmi votre peuple choiſi, que pour le détourner de votre ſervice par mes exemples & pour ralentir ſa ferveur : Ne ſerois-je entré dans un état ſi parfait, que pour m'y rendre plus coupable, & par moi-même, & par ceux que vous y avez appellé avec moi ? Ah ! mon Dieu, j'ai bien aſſez de mes propres péchés ſans ajouter les péchés d'autrui.

Mais que ſeroit-ce encore, Seigneur, ſi dans le ſaint azile où vous m'avez retiré, je

venois d'ailleurs à me perdre par la contagion de certains exemples que j'y puis avoir? Que ſeroit-ce, ſi par une lâche condeſcendance, je me laiſſois emporter & ſéduire à ces exemples; ſi je les imitois & m'y conformois, au lieu de ne me conformer qu'à vos ordres & à vos adorables volontés? Ma règle, ô mon Dieu, ma règle ſeule & telle que vous me l'avez impoſée: ma règle, dans toute ſa pureté, dans toute ſa force & toute ſa ſévérité, voilà la route où je marcherai, voilà le conſeil que j'écouterai, voilà l'oracle que je conſulterai, & par qui je me conduirai. Quiconque me portera là, volontiers je m'unirai à lui & je le ſuivrai, parce qu'il me portera à vous. Mais quiconque auſſi me détacheroit de là, me détacheroit de vous, Seigneur: & ſans balancer un moment, je me ſéparerai de lui, parce que je ne veux jamais, pour qui que ce ſoit, ni en quoi que ce ſoit, me ſéparer de mon Dieu.

CONSIDERATION

Sur l'Oraiſon Mentale.

CE qu'il y a particulièrement à conſidérer ſur l'Oraiſon Mentale ou ſur la pratique de la Méditation, ſe réduit à trois points, qui ſont, ſes avantages infinis & ſon importance, les défauts les plus communs qui en arrêtent le fruit, & les vains prétextes qui détournent de ce ſaint exercice & qui le font négliger.

PREMIER POINT. Avantages & importance de l'Oraiſon mentale. Le juſte vit de la foi, & nous ne nous ſanctifions, qu'autant que nous ſommes remplis & touchés des maximes de l'Évangile, & des grandes vérités du Chriſtianiſme. Principe ſi univerſellement reconnu, que les gens du monde conviennent eux-mêmes qu'ils agiroient tout autrement qu'ils ne font, & qu'ils ne s'abandonneroient pas à tant de déſordres s'ils avoient plus de foi, ou s'ils étoient plus pénétrés de ce que la foi leur enſeigne. Examinons la choſe à fond, & reconnoiſſons-la telle qu'elle eſt, nous trouverons que ce manque de foi, d'une foi vive & animée; n'eſt

n'eſt pas ſeulement la ſource des déréglemens qu'on voit dans le monde, mais des relâchemens qui ſe gliſſent dans la vie religieuſe. Ce n'eſt pas qu'on ne croye : mais on n'a pas une certaine conviction, une certaine vuë qui frappe & qui rend les objets preſque auſſi ſenſibles que s'ils étoient préſens.

Or voilà ce qui s'acquiert par l'oraiſon. A force de ſe retracer dans l'eſprit les vérités de la foi ; de méditer les perfections & les grandeurs de Dieu, ſes miſéricordes & ſes vengeances, ſes récompenſes & ſes châtimens ; de conſidérer par ordre & dans une méthode ſuivie tous les myſtères de Jeſus-Chriſt, ſa Doctrine, ſa Loi, ſa Morale, ſes exemples ; de tirer de là d'utiles leçons & des règles de conduite : toutes ces idées s'impriment profondément dans l'ame. On les porte par tout, & l'on en a par tout la mémoire prompte & recente. On apprend ce qu'on doit à Dieu, ce qu'on doit au prochain, ce qu'on ſe doit à ſoi-même. On prend des penſées ſupérieures à celles dont on s'étoit laiſſé prévenir, & l'on découvre ſes erreurs, ſes illuſions, ſes faux jugemens. Ce que l'oraiſon ſur cela n'a fait un jour qu'ébaucher, elle le perfectionne dans un autre & l'achéve. La grace ſoutient tout ; & répand ſes lumiéres avec d'autant plus d'abondance, que l'oraiſon eſt plus fréquente & plus conſtante : de ſorte que les vérités auparavant les plus obſcures, &

qu'on avoit plus de peine à concevoir, ſe préſentent en certains momens avec une telle clarté, qu'il ſemble qu'on en ait la connoiſſance la plus parfaite, & une eſpéce d'évidence.

Ce n'eſt pas aſſez : car la liaiſon étant auſſi intime qu'elle l'eſt entre l'eſprit & le cœur, ces vérités, ou plutôt l'impreſſion de ces vérités paſſe de l'un à l'autre. Le cœur s'enflâme, & comme diſoit de lui-même le Roi Prophête : *le feu s'allume dans la méditation.* On s'éléve à Dieu, on s'affectionne à ſes devoirs, on ſe reproche ſes infidélités, on prend des méſures pour l'avenir, & l'on ſort de l'oraiſon tout renouvellé & tout changé. C'eſt par où les Saints ſont parvenus à une ſi haute perfection, & c'eſt-là le chemin qu'ils ont tracé à tous les diſciples qu'ils formoient & qui aſpiroient à la ſainteté. Auſſi tous les Inſtituteurs des Ordres religieux, y ont-ils ſpécialement recommandé & expreſſément établi la pratique de l'oraiſon. Ils avoient au reſte des vuës différentes, & ils étoient diverſement inſpirés, pour compoſer cette admirable varieté de réglemens & d'obſervances qui fait un des plus beaux ornemens de l'Égliſe : mais ſur le point de l'oraiſon & de ſa néceſſité, ils ſe ſont tous accordés, & n'ont tous eu qu'un même eſprit.

Pſalm. 38.

Et l'on peut dire en effet, qu'il eſt comme impoſſible qu'une ame ſe déran-

ge, lorſqu'elle eſt aſſiduë à l'oraiſon : ou ſi quelquefois Dieu permet qu'elle s'oublie, l'oraiſon eſt pour elle une reſſource immanquable. Mais d'où vient le déſordre de pluſieurs perſonnes, même religieuſes, & par où commencent-elles à ſe dérégler, juſqu'à tomber dans des égaremens pitoyables & ſcandaleux ? C'eſt en quittant l'oraiſon. Par-là elles s'éloignent de Dieu, & perdent tout ſentiment de pieté. Par-là elles ſe réduiſent dans une ſéchereſſe, dans une froideur & une indifférence mortelle. Par-là elles ſe privent des plus ſolides conſolations, qui ſont les conſolations intérieures ; & ſe dégoûtent ainſi de leur état. Par-là elles demeurent livrées à toutes leurs paſſions, & à toutes les attaques de l'ennemi, & l'on n'a vû que par trop d'épreuves où tout cela aboutit, & quelle en eſt la fin malheureuſe.

SECOND POINT. Défauts plus communs qui arrêtent le fruit de l'Oraiſon. Prémièrement on y va ſans préparation, contre la parole du Saint-Eſprit : *Préparez votre ame avant la prière, & ne ſoyez pas comme un homme qui tente Dieu.* C'eſt demander à Dieu qu'il change la conduite ordinaire de ſa providence, & par conſéquent qu'il faſſe un miracle en votre faveur, que d'attendre de lui qu'il ſe communique à nous dans la méditation, lorſque nous ne prenons aucun ſoin *Eccleſ. c. 18.*

de nous y diſpoſer. Or il y a une préparation éloignée, & une préparation prochaine. La préparation éloignée, eſt, dans l'uſage de la vie, un recueillement habituel, & l'eſprit de retraite, autant qu'il peut s'accorder avec notre condition & la ſituation préſente où nous ſommes. La préparation prochaine, c'eſt ce qui ſe fait quelque tems avant l'oraiſon, ou au tems qu'on la commence : par exemple, prévoir la matiére dont on doit s'occuper, l'arranger & la diviſer, ſe mettre en la préſence de Dieu, invoquer le Saint-Eſprit, ſe rappeller à ſoi-même & ſe dégager de toutes les penſées qui pourroient nous diſtraire. Il y en a qui récitent pour cela quelques courtes prières, & chacun peut ſuivre là-deſſus ce que ſa dévotion particulière lui inſpire ; mais en général, il n'y a guère de fond à faire ſur l'oraiſon, ſi nous n'y apportons de notre part les diſpoſitions convenables.

Secondement, on y va ſans nulle vuë, & nul deſſein d'en profiter. Pourvu qu'on ait rempli l'heure marquée, qu'on ſe ſoit aſſemblé avec la communauté, & qu'on y ait été préſent, beaucoup plus de corps que d'eſprit ; qu'on ait même fait quelques réfléxions aſſez légéres, & produit quelques actes qui ne tendent à rien, on eſt content. Mais *la ſageſſe*, cette ſageſſe céleſte qui nous ſanctifie, *ne ſe découvre qu'à ceux qui la déſirent & qui la cherchent.*

Eccleſ. c. 4.

Troiſiémement, on ſe met à l'oraiſon ſans ſe propoſer aucun ſujet, & l'on ſe laiſſe conduire, dit-on, à l'Eſprit de Dieu. Mais cet Eſprit toujours reglé & meſuré dans ſes divines opérations, n'agit point au hazard. S'il y a des ames qu'il tranſporte tout-à-coup, c'eſt une grace ſur laquelle on ne doit pas compter. Cette grace même, ces ames ne l'ont communément obtenuë, qu'après s'être long-tems exercées dans les ſujets les plus ordinaires. Qu'arrive-t-il donc? c'eſt que l'imagination n'ayant rien qui la fixe, elle s'égare ſans ceſſe; & que l'eſprit embraſſant tout, il ſe trouve à la fin tout auſſi vuide qu'il l'étoit d'abord.

En quatriéme lieu, ſi l'on choiſit quelque ſujet, on donne dans un autre écueil, qui eſt de vouloir porter trop haut ſon premier vol, & de ne s'attacher dès les commencemens qu'à certains ſujets plus ſublimes & plus relevés. Il y a là ſouvent beaucoup d'orgueil & de préſomption, du moins il y a bien de l'illuſion. On ſe repaît de belles ſpéculations, mais dont on voit peu d'effet dans la pratique. Quand il plaît à Dieu de nous ravir, comme ſaint Paul, au troiſiéme ciel, ſuivons le mouvement de ſa grace: mais de nous-mêmes marchons pas à pas, & prenons les routes les plus battuës: ce ſont les plus ſûres. La bonne oraiſon eſt celle qui nous rend plus réguliers, plus humbles,

plus charitables, plus patients, plus mortifiés.

En cinquiéme lieu, dans les ſujets même les plus propres & les plus ſolides, on s'arrête trop aux raiſonnemens, & l'on ne s'entretient point aſſez dans les affections & les ſentimens. Il eſt néceſſaire avant toutes choſes de convaincre l'eſprit; mais il eſt encore plus important d'exciter enſuite le cœur & de l'émouvoir. Car c'eſt dans le cœur que ſe forment les réſolutions, & c'eſt par les réſolutions qu'on paſſe à l'action.

En ſixiéme lieu, à l'égard même de ces réſolutions, il y a une erreur d'autant plus dangereuſe qu'elle eſt plus ſubtile & plus ſpecieuſe. C'eſt de s'en tenir à des propoſitions univerſelles & indéterminées, au lieu de deſcendre au détail de notre vie, & à certains points eſſentiels, qui nous regardent perſonnellement, & qui demandent actuellement notre attention. Ce détail eſt d'une extrême utilité; & ſi l'on y entroit, on ne manqueroit pas ſitôt de matière dans l'oraiſon, & l'on auroit chaque fois un grand champ à parcourir.

En ſeptiéme & dernier lieu, le défaut capital que nous avons à corriger dans l'exercice de l'oraiſon & le principal obſtacle au fruit que nous en pouvons retirer, c'eſt un fonds de pareſſe naturelle & de négligence à quoi l'on ſe livre, & qu'on ne s'efforce point de vaincre. Pour faire orai-

ſon, il faut s'appliquer, & toute application coûte : or c'eſt juſtement ce qu'on ne veut point. On voudroit qu'il n'en coûtât ni violence, ni combat, ni travail, pour ſe recüeillir, pour s'animer, pour ſe réveiller de l'aſſoupiſſement & de la langueur où l'on eſt. Jacob n'obtint la bénédiction de l'Ange qu'après avoir lutté contre lui pendant une nuit entière ; & en vain eſpérons-nous que Dieu béniſſe notre oraiſon, tandis que nous y demeurons dans une nonchalance & une oiſiveté volontaire.

TROISIÉME POINT. Faux prétextes qui détournent de l'exercice de l'oraiſon. Les uns alléguent pour excuſes qu'ils ont trop d'affaires, & qu'ils n'ont pas le tems de s'addonner à l'oraiſon ; les autres qu'ils y ſont trop diſtraits, & qu'ils ne peuvent retenir la vivacité de leurs eſprits ; d'autres, qu'ils s'y trouvent en de continuelles aridités, & qu'ils tariſſent dans un inſtant ; pluſieurs qu'ils s'y ennuyent, & que cet ennui les en dégoûte ; enfin quelques-uns, que l'oraiſon eſt trop difficile pour eux, & qu'ils ne s'en jugent pas capables. Voilà ce que diſent la plûpart des gens du monde ; & ce qu'on entend même dire à des perſonnes religieuſes. Mais ſi l'on étoit de bonne foi avec ſoi-même, & qu'on ne cherchât point à ſe tromper, on reconnoîtroit bientôt la vanité de ces prétextes, dont on s'autoriſe pour ſe diſpenſer de l'oraiſon.

Et d'abord bien-loin que la multitude des affaires ſoit là deſſus une diſpenſe légitime, c'eſt au contraire ce qui nous compoſe une obligation plus étroite de rentrer de tems en tems en nous-mêmes, & de nous ſervir de l'oraiſon comme d'un préſervatif contre nos fréquentes occupations, & contre la diſſipation qu'elles peuvent cauſer. Plus les Saints étoient chargés de ſoins, & même de ſoins tout ſpirituels, plus ils penſoient devoir s'attacher à l'oraiſon. Ils ſçavoient en trouver le tems : qui nous empêche de le trouver auſſi-bien qu'eux ? De plus, il n'eſt point d'eſprit ſi vif & ſi diſtrait, qui ne puiſſe faire quelque réfléxion. On en fait tant d'inutiles & de nuiſibles, pourquoi n'en feroit-on pas de ſérieuſes & de ſalutaires ? Il eſt vrai que les uns ont ſur cela plus de peine que les autres ; mais il n'y auroit qu'à la vouloir prendre cette peine & qu'à ſçavoir un peu ſe ſurmonter & ſe contraindre. D'ailleurs, malgré toutes les diſtractions, l'oraiſon nous ſera toujours utile, dès que ce ne ſera pas des diſtractions volontaires, & que nous ferons effort pour les rejetter. Nous aurons devant Dieu le mérite de les avoir combattu, & il nous reſtera toujours quelque teinture des ſaintes vérités que nous aurons tâché de méditer.

Il en eſt de même des ſéchereſſes & des aridités. Ne manquons à rien de tout ce qui dépend de nous, & confions-nous en

Dieu. C'eſt de cette ſorte qu'il éprouve notre fidélité & notre conſtance. Si nous nous rebutons, nous perdons tout : mais ſi nous perſéverons dans la prière, il a ſes momens pour nous écouter, & pour nous dédommager. Quoiqu'il en ſoit, humilions-nous en la préſence du Seigneur, & imitons ce ſaint Solitaire, dont toute l'oraiſon conſiſtoit à redire ſans ceſſe ces courtes paroles : *Vous qui m'avez créé, ayez pitié de moi.* Ce ne ſera point là un tems perdu. Ajoûtez, que c'eſt une œuvre de mortification fort agréable à Dieu, que d'accepter en eſprit de pénitence, & de ſoutenir l'ennui & le dégoût que donne quelquefois l'oraiſon. Jeſus-Chriſt la veille de ſa paſſion pria ſans goût, & même dans une déſolation entière : uniſſons-nous à lui ; & quand notre oraiſon ne nous ſeroit bonne alors qu'à pratiquer la patience & toutes les vertus que la patience renferme, cela ſeul ne ſeroit pas un petit gain pour nous, & nous devrions l'eſtimer un profit très-conſidérable.

Enfin, il ne faut point nous former une idée ſi parfaite de l'oraiſon, que nous déſeſpérions d'y atteindre. Elle eſt à la portée de tout le monde, & la ſcience humaine n'y eſt pas d'un grand ſecours. Car il ne s'agit point de diſcourir beaucoup, mais avec une ſeule penſée & une penſée très-commune, l'ame la plus ſimple peut ſe porter à Dieu de la manière la plus af-

fectueuſe & la plus ardente. Or c'eſt cette union intérieure de l'ame avec Dieu, qui fait toute l'excellence & tout le prix de l'oraiſon. Il n'eſt queſtion que d'une bonne volonté. Aportons-la au pied de l'oratoire, & tout nous deviendra praticable & profitable.

TROISIÉME JOUR.

PRÉMIÈRE MÉDITATION.

De la tiédeur dans le ſervice de Dieu.

Quia tepidus es, incipiam te emovere. *Apoc. c. 3.*

Parce que vous êtes tiéde, je vais commencer à vous rejetter.

PREMIER POINT. EN peu de paroles ſaint Bernard décrit admirablement l'état de tiédeur. *Il n'y a guéres de communautés religieuſes, où l'on ne trouve des ames lâches & languiſſantes, qui portent le joug de la religion, mais qui le portent de mauvaiſe grace. Qui tâchent, autant qu'elles peuvent, ou de le ſécouer, ou d'en diminuer la charge. Qui ont ſans ceſſe beſoin d'aiguillon pour les piquer, & de correction pour les redreſſer. Qui s'abandonnent à la vaine joye, qui ſe laiſſent abattre à la triſteſſe: dont la componction dure peu, dont la converſation eſt toute mondaine. Qui n'ont que des penſées charnelles & animales:* c'eſt-à-dire, qui ne penſent qu'à elles-mê-

mes, & à leurs commodités, qu'à ce qui peut leur plaire & les contenter. *Qui obéissent ſans vertu, qui prient ſans attention, qui parlent ſans circonſpection, qui liſent ſans en tirer aucun fruit pour leur édification.* On voyoit dès le tems de ſaint Bernard des religieux de ce caractère : mais auſſi dès-lors comment les regardoit-on ? comme des religieux de nom, ſans l'être d'effet. Voilà le portrait qu'en faiſoit ce grand Saint : n'eſt-ce pas le mien ? Du moins eſt-ce à moi d'en bien conſidérer tous les traits, & d'examiner ſi je ne dois pas m'y reconnoître.

Or le déſordre & le danger de cette tiédeur ſpirituelle conſiſte en ce que les tièdes ne ſont pas même touchés de leur état. Ils ne s'eſtiment pas grands pécheurs : 1. parce qu'au lieu de penſer au mal qu'ils font, & au bien qu'ils devroient faire & qu'ils ne font pas : ils ne penſent communément qu'au mal qu'ils ne font pas, & au peu de bien qu'ils font : 2. parce qu'au lieu de ſe comparer avec ceux qui dans la religion ſont plus fervens, plus réguliers qu'eux, ils ne ſe comparent qu'avec d'autres qui le paroiſſent moins ; 3. parce que dans cette comparaiſon qui les flate & qui les trompe, ils ſe diſent avec la même confiance que le Phariſien, qu'ils n'ont pas tels & tels défauts de celui-ci & de celui-là. D'où il arrive qu'en ſervant Dieu très-lâchement, ils ſe rendent encore des témoignages avantageux d'eux-mêmes, comme s'ils accompliſſoient toute juſtice.

État bien funeſte, puiſque, ſelon la parole du Saint-Eſprit, un état encore plus mauvais, qui eſt celui du péché, lui ſeroit néanmoins préférable. Et en effet, il eut mieux valu pour certaines ames, qu'elles fuſſent tombées dans un péché groſſier & grief, que dans cette vie tiéde & relâchée. Car elles n'auroient pas long-tems ſoutenu les remords de ce péché. Ce péché en les humiliant, & en les effrayant par ſon énormité, les eut bien-tôt forcé à ſe convertir; au lieu qu'elles ne ſe font aucun reproche, ni aucun ſcrupule de leur tiédeur. C'eſt de-là que tous les Maîtres de la vie chrétienne & religieuſe ont conclu, qu'il étoit plus difficile de ſortir de l'état de tiédeur, que de l'état du vice & du libertinage. Et entre les autres, Caſſien témoigne qu'il avoit vû un grand nombre de mondains devenir par leur converſion, des hommes fervens & ſpirituels; mais qu'il n'avoit jamais vû le même changement dans des Religieux tiédes. Cette expérience ne doit-elle pas me faire trembler.

État encore d'autant plus à craindre, qu'il nous rend le joug du Seigneur plus peſant. Tandis que l'ame fervente le porte avec une ſainte allégreſſe, parce que l'onction de la grace lui adoucit tout, l'ame tiéde en ſent au contraire tout le poids, & n'y éprouve que de la peine. Châtiment viſible de Dieu, qui dès ce monde punit la tiédeur par la tiédeur même. Mais il ne s'en tient pas là, & ſelon qu'il s'en explique lui-même, la

tiédeur lui devient ſi inſupportable, qu'elle le provoque à une eſpéce de vomiſſement, dont la ſeule idée fait horreur. Il ne rejette pas encore abſolument une ame tiéde, mais il *commence à la rejetter*, en s'éloignant d'elle. Cette tiédeur eſt donc un commencement de reprobation; & que me faut-il davantage pour travailler à m'en retirer? Attendrai-je que je ſois tout-à-fait reprouvé de Dieu?

SECOND POINT. Après avoir conſideré le malheur & le déſordre de l'état de tiédeur, ſi j'en veux connoître les cauſes, je dois les chercher dans moi-même. Car cet état ne peut ſe former dans moi, ſans que j'en ſois librement & volontairement le principe. Je dois donc me l'imputer, & le comble de l'injuſtice ſeroit de vouloir l'attribuer à Dieu. Dieu permet bien quelquefois qu'une ame ſainte tombe dans des états de ſéchereſſe: mais ces états de ſéchereſſe, ſuivant les vuës de Dieu ne ſervent qu'à la purifier, qu'à la détacher des conſolations ſenſibles, qu'à la perfectionner dans ſon amour. Ainſi, il ne faut pas confondre ces ſéchereſſes avec la tiédeur. L'ame ſainte & fervente gémit de ces ſéchereſſes, mais l'ame tiéde & lâche ne gémit point dans ſa langueur. L'une eſt dans un état violent, dont elle eſt innocente; mais l'autre eſt dans un état qu'elle aime, & dont elle eſt coupable. Voici comment.

Une des cauſes de tiédeur, c'eſt la fa-

cilité à omettre les exercices ordinaires de pieté, l'oraiſon, la lecture, la communion, les examens de conſcience, les œuvres de pénitence & de mortification. La moindre affaire en détourne : le moindre empêchement eſt un prétexte pour s'en exempter, du moins pour les interrompre, pour les différer & les remettre à un autre tems, c'eſt-à-dire, pour ne les point faire du tout. Combien de fois cela m'eſt-il arrivé ? Combien de fois ai-je quitté Dieu pour le monde ? Combien de fois, pour de vains ſujets, & ſouvent ſans nul ſujet, ai-je abandonné mes pratiques ? Dois-je m'étonner après cela ſi je ſuis tiéde, & comment ne le ſerois-je pas ? Quand un homme du monde ſe plaint d'avoir peu de foi, le moyen que vous en ayez, lui dit-on : vous ne faites rien de tout ce qu'il faut pour la fortifier & pour l'animer. De même dois-je me dire : le moyen que je ne perde pas l'eſprit de dévotion & de ferveur, lorſque je ne m'aſſujettis à rien de tout ce qui le peut conſerver ?

On ne va pas néanmoins d'abord juſqu'à ſe diſpenſer de tous ſes exercices & de tous ſes devoirs, mais on ne s'en acquitte qu'avec négligence, & c'eſt une autre cauſe de la tiédeur. On vit, à ce qu'il paroît, comme les autres, & l'on ſe conforme à l'ordre d'une communauté, mais ſans recuëillement & ſans eſprit intérieur. On eſt dans une diſpoſition habituelle à ſe répandre au dehors & à ſe diſſiper. Or eſt-il poſſible que dans ce trouble & dans cette diverſité d'objets, dont

on ſe remplit, on ne laiſſe pas peu à peu s'éteindre le zéle de la perfection : & qu'à meſure que ce zéle s'amortit, on ne vienne pas à ſe rallentir & à décheoir? Je n'en puis que trop bien juger, & mon exemple ne m'en convainc que trop ſenſiblement.

Mais ce n'eſt pas là encore la prémière ſource du mal, & il tire ſon origine de plus haut. La cauſe eſſentielle de la tiédeur, quoique la plus éloignée, c'eſt le mépris des petites choſes. Voilà par où l'on commence à dégénerer. Au lieu de ſe ſouvenir qu'il n'y a rien de petit en ce qui concerne l'honneur de Dieu & le culte qui lui eſt dû ; que la perfection ne conſiſte pas tant dans les grandes choſes, que dans les petites, que c'eſt même une grande choſe que d'être fidéle dans les petites choſes, & que c'eſt enfin par les petites choſes que les grandes ſe maintiennent : au lieu d'enviſager tout cela, on ſe laſſe de ces menuës obſervances, on ne les croit bonnes que pour les commençans, on n'y prend plus garde, & de ce degré, l'on deſcend bientôt à un autre, juſqu'à ce qu'on en ſoit venu à un attiédiſſement parfait. Ah! ſi depuis ces jeunes années où je ſuis entré au ſervice de Dieu, j'avois toujours eu la même attention & la même vigilance ſur les moindres manquemens & les moindres infidélités, que j'aurois fait de progrès ! Hélas ! bien-loin d'avoir avancé, ce ſeroit beaucoup pour moi, ſi j'étois au moins tel préſentement, que je l'ai été dans ce prémier tems d'épreuve & de noviciat.

TROISIÉME POINT. La tiédeur n'eſt point après tout abſolument irrémédiable. Il eſt difficile d'en guérir, mais avec l'aſſiſtance divine, ce n'eſt point une guériſon au-delà de ſon pouvoir. On en voit peu d'exemples ; mais on en voit, & Dieu veut que je ſois du nombre. Voilà pourquoi il m'a inſpiré le déſir de cette retraite, & quels ſont les remédes dont je puis uſer ? Ils ſe rapportent tous à deux chefs : l'un de pure réfléxion, & l'autre de pratique.

Quant à la réfléxion : 1. C'eſt de conſidérer ſouvent la grandeur de Dieu que je ſers : ce qu'il m'eſt, & ce que je lui ſuis. Ce qu'il m'eſt ? mon ſouverain, mon Juge, mon Créateur ; comment mérite-t-il donc d'être ſervi ? Ce que je lui ſuis ? Son ſujet, ſon eſclave, ſa créature ; comment exige-t-il donc que je le ſerve ? C'étoit le motif par où ſaint Paul excitoit la ferveur des prémiers chrétiens : *Je vous conjure de marcher dans la voye de Dieu, d'une manière digne de Dieu.* Coloſ. c. 1. Règle excellente, & reméde infaillible contre la tiédeur : penſer, parler, prier, s'occuper, vivre toujours *d'une manière digne de Dieu.* 2. C'eſt de conſidérer comment on ſert les Grands du monde. Car la conduite du monde eſt pour moi une leçon continuelle ; & je dois rougir en me comparant avec tant de mondains, que l'intérêt ou l'ambition attache aux puiſſances du ſiécle. Je dois m'humilier & me confondre, d'avoir ſi peu de

zéle pour Dieu, tandis qu'ils témoignent tant d'ardeur pour des hommes & des maîtres mortels. 3. C'eſt de conſidérer dans chaque action religieuſe ſon importance & le bien ineſtimable qu'elle me peut procurer. Cette action que je fais ou que je vais faire, c'eſt l'œuvre de Dieu. Selon que je l'aurai fait plus ou moins ſaintement, j'en aurai une recompenſe plus ou moins abondante. Elle peut mériter une gloire éternelle. Ce ſont ces penſées & d'autres ſemblables, qui chaque jour & preſque chaque moment, embraſoient d'un feu nouveau ces ſaints Religieux du même ordre & de la même profeſſion que moi, & dont on m'a raconté les vertus, & que je dois me propoſer pour modéles.

Quant à la pratique, le reméde le plus efficace pour me réveiller de mon aſſoupiſſement & de ma tiédeur, c'eſt d'en détruire les cauſes, & de leur oppoſer des principes tout contraires : car les contraires ſe guériſſent par les contraires. Par exemple, c'eſt de reprendre tous les exercices dont l'omiſſion m'a été ſi préjudiciabe, & de m'y rendre déſormais plus exact & plus aſſidu. C'eſt d'y apporter tout le ſoin & toute l'application qui dépend de moi, & dont je ſuis capable. C'eſt de ne manquer à rien, pas même aux plus petits devoirs & aux plus petites règles; ſurmontant toutes les difficultés, m'élevant au-deſſus de toutes mes répugnances, conſentant, s'il le faut, à ſervir Dieu toute ma vie ſans conſolation & ſans onction; trop

heureux qu'il daigne bien encore à ce prix me recevoir.

CONCLUSION. Dans ce ſentiment, ô mon Dieu, & dans cette préparation de mon cœur, je reviens à vous avec confiance. Malgré toutes mes lâchetés & toutes mes tiédeurs, j'oſe encore me flater que vous n'avez point retiré de moi votre miſéricorde. Vous le pouviez, Seigneur, vous m'en aviez ménacé, & je le méritois : mais vos menaces juſqu'à préſent n'ont été que des avertiſſemens pour moi ; & puiſque vous m'appellez aujourd'hui tout de nouveau & plus fortement que jamais : je ne puis douter que vous ne vouliez me faire rentrer dans la voye de vos fidéles ſerviteurs, & me remettre dans la ſainte ferveur que j'ai perdu. Qu'il en ſoit, mon Dieu, comme vous le ſouhaitez, & comme vous l'ordonnez ; & qu'il en ſoit comme je le veux moi-même, & comme j'en forme devant vous le deſſein.

Ce n'eſt pas, Seigneur, pour la prémière fois que j'ai pris de pareilles réſolutions, ni pour la prémière fois que je vous ai fait de telles promeſſes. Celles-ci ne ſeront-elles point comme les autres ? A conſulter le paſſé, j'ai tout à craindre de ma foibleſſe dans l'avenir : elle eſt extrême. Mais quoi, Seigneur, languirai-je toujours ? N'eſt-il donc pas tems d'être à vous comme j'y dois être ? N'eſt-il pas tems d'agir en religieux, puiſque j'en porte l'habit, & que

ai contracté l'engagement ſolemnel ? Ne vous ai-je pas aſſez dérobé de mes années? Ne m'en ſuis-je pas aſſez dérobé à moi-même? Car c'eſt me les dérober à moi-même, que de les dérober à mon avancement & à la ſanctification de mon ame. Faudra-t-il que je traîne juſqu'à la fin de mes jours une vie imparfaite, ſans régularité, ſans fruit, ſans mérite ? Vous me faites encore entendre ſur cela votre voix, Seigneur, & les reproches de ma conſcience : mais ſi je n'en profitois pas, ſi je ne prenois pas une bonne fois mon parti, où en viendrois-je peut-être ? A tomber dans l'état de cette tiédeur complette & achevée qui ne reſſemble que trop à l'aveuglement & à l'endurciſſement où vous livrez certains pécheurs. Que dis-je, mon Dieu ! Vous ne le permettrez pas : vous m'aiderez à me rélever, vous me donnerez la main, & vous me ſeconderez dans mon retour. C'eſt par votre grace que je vais embraſſer une vie toute nouvelle, & par votre grace que je la ſoutiendrai.

SECONDE MÉDITATION.

De l'abus des graces.

Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.. *1. Cor. c. 6.*

Nous vous exhortons de ne pas recevoir en vain la grace de Dieu.

PRÉMIER POINT. IL eſt de la foi, que Dieu me demandera compte de toutes les graces que j'ai reçu, & que je reçois continuellement de lui. Car ces graces ſont des talens qu'il me confie, mais qu'il veut que je faſſe profiter. Ce ne ſont point des graces ſans retour ; mais des fonds d'obligation que je contracte avec Dieu, & cela s'entend de toutes ſortes de graces, de quelque nature qu'elles ſoient. Il eſt encore de la foi, que plus j'en reçois, plus j'aurai de comptes à rendre : car chaque grace, par l'uſage que je ſuis obligé d'en faire, doit fructifier en moi, & rapporter à Dieu un degré de gloire. *Vous m'avez donné cinq talens*, dit le bon ſerviteur à ſon Maître : *en voilà cinq autres que j'y ai ajouté & que j'ai gagné.* *Matth. c. 25.*

De-là il s'enſuit, que plus Dieu me favo-

riſe de ſes graces, plus je dois être humble & fervent dans ſon ſervice. Humble, parce que je les reçois, & que j'en dois répondre à Dieu : car peut-on ſe glorifier d'un bien qu'on ne tient pas de ſoi, & dont on eſt comptable ? Fervent, parce que c'eſt uniquement par-là, que je puis m'acquitter envers Dieu des dettes immenſes dont je ſuis chargé, en conſéquence des graces infinies qu'il m'a fait. Or il eſt évident, qu'en qualité de Religieux, j'ai reçu de Dieu plus de graces, & des graces plus abondantes, plus particulières, que les Chrétiens du ſiécle. Je ſerois le plus aveugle & le plus ingrat des hommes, ſi je n'en convenois pas. Il eſt donc vrai que je ſuis beaucoup plus redevable à Dieu que les Chrétiens du ſiécle, & qu'il attend beaucoup plus de moi.

Je tremble quelquefois pour ceux d'entre les gens du monde, à qui Dieu donne de grands biens de fortune, & qu'il éléve à de grands honneurs. Hélas ! je dois plutôt trembler pour moi-même, après tant de biens, non pas temporels, mais ſpirituels & d'un plus grand prix, que Dieu m'a mis dans les mains, & ſur quoi il me jugera. Pourquoi Jeſus-Chriſt pleura-t-il ſur Jéruſalem ? Ce ne fut point en vuë du ſupplice qu'il alloit endurer, mais en vuë de tant de graces dont cette nation infidelle avoit été pourvuë ; & dont elle avoit abuſé. Voilà ce qui le toucha de compaſſion, parce qu'il prévit de quelles calamités & de quels

malheurs l'abus de ces graces ſeroit ſuivi. Ne lui ai-je pas donné plus de ſujet encore de répandre ſur moi des larmes? Les réprouvés dans l'enfer pleureront éternellement les graces qu'ils auront perdu : ils ſouhaiteront éternellement de pouvoir réparer cette perte, & leur déſeſpoir ſera de penſer qu'elle eſt irréparable pour eux. Il faut que leur exemple m'inſtruiſe, & que leur déſeſpoir même ſerve à ranimer mon eſpérance. Tandis que par le bon emploi des graces préſentes, je puis réparer l'abus des graces paſſées, il faut que mon eſpérance, ſoûtenuë de ma pénitence, ſoit ma reſſource auprès de Dieu.

SECOND POINT. Il y a plus d'une ſorte de graces. Il y en a d'extérieures, & il y en a d'intérieures. Sans parler des dons naturels, les graces extérieures ce ſont les moyens de ſalut que Dieu nous fournit. Ces moyens ne m'ont jamais manqué, ou pour mieux dire, Dieu me les a prodigué en quelque maniére dans l'état religieux. A quoi m'ont-ils ſervi? A quoi m'ont ſervi tant d'oraiſons, tant de lectures, tant de confeſſions, tant de communions, tant d'inſtructions, d'exhortations, de remontrances, d'avertiſſemens charitables, tant de bons exemples. J'ai abuſé de tout cela, & Dieu me reprochera cet abus. J'en ai abuſé en me rendant tout cela inutile ; & me faiſant peut-être de tout cela une matiére de péché. Voilà ce que je ne puis aſſez déplorer.

en la préſence de Dieu, & dans l'amertume de mon ame.

Oüi Dieu me reprochera l'inutilité de tant de moyens les plus excellens & les plus propres à me ſanctifier. *Qu'on le coupe*, dit le Maître de l'Evangile, parlant du figuier infructueux, *& qu'on l'arrache : Pourquoi occupe-t-il la terre inutilement ?* Ce figuier, n'eſt-ce pas moi-même, & cette parabole ne me fait elle pas entendre de quoi je ſuis menacé, ſi je continuë à ne point profiter de tant de ſecours que la religion me donne, & malgré leſquels j'y demeure comme un arbre ſtérile ? J'y remplis en vain une place, qui ſeroit bien mieux occupée par une ame fidelle.

Luc. c. 23.

En effet, tous ces moyens de ſalut & de perfection ont ſanctifié des millions d'ames religieuſes ; & moi depuis tant d'année, que j'en puis uſer, ils ne m'ont rendu ni plus exact, ni plus vigilant, ni plus mortifié, ni plus détaché du monde & de moi-même. Ces moyens auroient converti des peuples entiers d'idolâtres, & ils n'ont pas corrigé dans moi un ſeul défaut, ni ne m'ont pas fait acquérir une vertu. *Malheur à vous, Corozain, parce que ſi Tyr & Sidon avoient vû les mêmes miracles que vous, il y a long-tems que ces villes criminelles ſe ſeroient reconnuës, & qu'elles auroient fait pénitence.* Cette malédiction me regarde, & l'aplication en eſt bien naturelle & bien juſte. Non-ſeulement Dieu me reprochera l'inutilité de ces moyens ſi ſalutaires, mais l'abus formel que j'en

Matth. c. 11.

fais,

faits, lorſque par ma faute ils me deviennent mêmes une matière de péché. Car ces moyens ſi fréquens & ſi préſens dans ma profeſſion, ne peuvent être des moyens indifférens Du moment qu'ils me ſont inutiles, j'en ſuis plus coupable & plus condamnable. Suivant cette méſure, quel tréſor de colére ai-je amaſſé contre moi, & ne dois-je pas craindre qu'il m'accable, ſi je ne prends ſoin de le diminuer? Hélas, bien loin de le diminuer, je ne fais que l'augmenter tous les jours.

TROISIÉME POINT. Outre les graces extérieures, il y en a d'intérieures; & ces graces intérieures, c'eſt tout ce que le Saint-Eſprit opère en moi, pour me faire connoître les voyes de Dieu, & pour me les faire aimer: tant de lumières dont il m'éclaire, tant de vuës qu'il me donne de mes devoirs, tant d'inſpirations ſecrettes, tant de bons deſirs, tant de remords de ma conſcience, tant de mouvemens par où il me preſſe de tenir une autre conduite & de mener une vie plus religieuſe. En réſiſtant à toutes ces graces, qu'ai-je fait? Selon le langage de l'Apôtre ſaint Paul, j'ai réſiſté au Saint-Eſprit même qui eſt l'eſprit de grace, je lui ai fait outrage, j'ai foulé aux pieds le Sang de Jeſus-Chriſt, j'ai anéanti par rapport à moi le mérite de ſa croix, dont la moindre grace a été le prix.

Abus que Dieu punit dès-à-préſent par

la ſouſtraction de ces mêmes graces. Je les néglige, & il me les ôte ; je les mépriſe, & il me les retire. N'eſt-il pas en cela, comme en tout le reſte, ſouverainement équitable ? Châtiment ſans miſéricorde, puiſque cette ſouſtraction de graces eſt un mal pur & ſans mêlange d'aucun bien. Châtiment que j'ai déja peut-être éprouvé, & que j'éprouve ; car n'eſt-ce pas de-là que je n'ai plus certains ſentimens de Dieu que j'avois autrefois, & que ma conſcience ne me fait plus certains reproches qu'elle me faiſoit ! Je ſuis dans un relâchement viſible, & cependant j'y vis tranquille & en paix. Cette paix eſt pire que tous les troubles.

Mais châtiment à quoi ſur tout nous expoſe l'abus de certaines graces d'élite, qui ſont dans l'ordre du ſalut & de la ſanctification de l'ame, comme une eſpéce de criſe, ſemblable à celle qui arrive dans l'ordre de la nature & dans les maladies du corps. Car il y a des jours d'une bénédiction particulière de la part de Dieu, tels que peuvent être pour moi ces jours de ſolitude & de retraite.

Abuſer de ces ſortes de graces, c'eſt la choſe la plus dangereuſe, & qui peut avoir les conſéquences les plus funeſtes. Saint Auguſtin & une infinité d'autres comme lui, étoient perdus, s'ils n'euſſent profités des momens, où par une providence ſingulière, Dieu avoit attaché la grace de leur converſion. Et combien de Religieux

ſont tombés dans les plus déplorables égaremens, pour n'avoir pas en certaines conjonctures répondu à Dieu, qui les appelloit, & qui les ſollicitoit de reprendre le ſoin de leur perfection qu'ils avoient abandonné !

CONCLUSION. Vous me parlez encore, Seigneur, & ce que j'entends au fond de mon cœur, ce que j'y reſſens, ne peut être l'effet que de votre grace. Heureux que vous ne m'ayiez pas délaiſſé après tant de réſiſtances, ni fermé le ſein de votre miſéricorde ! Mais pour cette fois ne me rendrai-je pas enfin, & m'obſtinerai-je aveuglément à ma perte, lorſque vous travaillez ſi charitablement & ſi conſtamment à mon ſalut ?

Soyez mille fois beni, mon Dieu, de tous les moyens que j'ai eus, par votre providence, dans mon état, pour m'y avancer & pour en acquerir toute la ſainteté. Je ne puis vous en glorifier aſſez, ni aſſez vous témoigner ma reconnoiſſance très-ſincère & très-affectueuſe. Mais ce qui fait à votre égard le ſujet de mes actions de graces & des loüanges éternelles que je vous dois ; c'eſt par rapport à moi le ſujet de ma douleur, & plaiſe à votre bonté infinie que ce ne ſoit pas dans l'éternité le ſujet de ma confuſion & de mon repentir.

Je croyois, Seigneur, n'avoir à craindre devant vous que mes péchés ; mais je vois

BIBLIOTH DE LA VILLE LYON

que vos graces ſont encore plus à craindre pour moi, que mes péchés mêmes, ou plutôt, que mes péchés ne ſont à craindre pour moi, qu'à cauſe de vos graces. Car ſi je n'avois reçû de vous nulles graces, mes péchés ne ſeroient plus péchés, & je ſerois à couvert de votre colere & de vos vengeances. Dois-je vous demander pour cela que vous me les enleviez, toutes ces graces, & que vous en interrompiez le cours ? Hé, Seigneur, où en ſerois-je alors, & que ſerois-je ſans vous ! Non, mon Dieu, ne m'en retranchez rien, & daignez au contraire les redoubler : c'eſt toute ma richeſſe & tout mon eſpoir. Mais voici ce que je dois conclure, & ce que je conclus en effet : de les faire toutes déſormais valoir, autant qu'il dépendra de ma fidélité & d'une pleine correſpondance ; de n'en plus arrêter les divines impreſſions, & de ne leur plus preſcrire de bornes dans les vuës ſaintes & les deſſeins qu'elles m'inſpireront ; d'agir tout le reſte de ma vie, & vous ſervir ſelon toute l'étenduë & toute l'efficace des moyens dont vous avez bien voulu me gratifier, & dont vous voulez bien ne me pas priver. Ainſi je le promets, ô mon Dieu, & dans la même réſolution que votre Prophéte, ainſi j'en fais entre vos mains le ſerment, & je le jure en votre préſence.

TROISIÉME MÉDITATION.

De la perte du tems.

Dùm tempus habemus, operemur bonum. *Galat. c. 6.*

Faiſons le bien, tandis que nous en avons le tems.

PREMIER POINT. IL n'eſt rien de plus précieux que le tems, puiſque c'eſt le prix de l'éternité. Selon que j'aurai bien ou mal uſé du tems que Dieu me donne dans la vie, je ſerai après la mort, ou recompenſé ou condamné : car *chacun recevra ſuivant ce qu'il aura fait dans le tems.* *1. Cor. c. 5.* Si bien que tout mon ſalut dépend du tems ; & comme Dieu en nous créant & nous mettant ſur la terre, nous impoſe à tous une obligation étroite de travailler à notre ſalut, il nous fait par-là même à tous un commandement abſolu de profiter du tems que nous avons, & de le paſſer utilement.

Ce n'eſt pas ſeulement pour nous, mais encore plus pour lui-même & pour ſa gloire que Dieu nous a donné le tems. Il veut que nous l'employions à le ſervir & à le glorifier, & que ce ſoit même là notre prémière vuë dans l'emploi que nous en faiſons. Ainſi ne le pas rendre à Dieu

par un ſaint uſage & le dérober à ſon ſervice, c'eſt tomber à l'égard de Dieu dans le même déſordre, qu'un ſerviteur, qui refuſeroit ſon tems à ſon Maître. Suis-je en effet moins coupable, quand je laiſſe vainement couler un tems que je dois à Dieu & que je dois à moi-même; & puis-je me tenir en aſſûrance, parce que dans tout le reſte ma vie paroît aſſez unie & qu'il ne m'échappe aucune faute groſſière? Sans autre mal, la ſeule perte du tems n'eſt-elle pas un grand mal.

D'autant plus grand, que le tems une fois perdu ne revient plus. Où ſont pour moi tant d'années déja paſſées? Chaque jour, chaque heure, chaque moment pouvoit avoir ſon mérite, & me rapporter au centuple: mais que m'en reſte-t-il, & quel fonds ai-je amaſſé? Où ſeront à la mort les années que Dieu voudra bien dans la ſuite m'accorder? Si ce ſont des années auſſi ſtériles que les autres, qu'aurai-je dans les mains, & qu'emporterai-je avec moi? Je les regretterai; mais tous mes regrets les rappelleront-ils? Je comprendrai toute la grandeur, & du gain que je pouvois faire, & de la perte que j'aurai faite; j'en gémirai: mais malgré mes gémiſſemens, il en faudra toujours revenir à ce point eſſentiel & à cette triſte réfléxion: que ces années auront été, & qu'elles ne ſeront plus; que ce gain étoit en mon pouvoir, & qu'il n'y ſera plus; que j'aurois pû me garantir de cette perte,

& que je ne le pourrai plus. O que ne ſuis-je aſſez heureux pour bien concevoir dès aujourd'hui, combien dans un ſujet auſſi important que celui-là, ces deux paroles ſont affreuſes & déſolantes, je pouvois & je ne puis plus; j'aurai recours à Dieu, je lui proteſterai mille fois, que s'il lui plaiſoit encore de me donner quelque tems, j'en voudrois ménager juſques à la moindre partie. Belles réſolutions! Mais Dieu les écoutera-t-il? Ah! qu'il vaudroit bien mieux les prendre dès maintenant, lorſqu'elles me peuvent être ſalutaires, & que j'ai le tems de les mettre en pratique.

SECOND POINT. On peut perdre le tems dans l'état réligieux, comme on le perd dans le monde, & communément mêmes les perſonnes religieuſes ſont plus expoſées à ce déſordre, qu'on ne l'eſt dans le monde; parce qu'elles ſont plus dégagées des affaires humaines & des ſoins temporels qui occupent les gens du monde.

Il y en a dont les obſervances & les fonctions ſont très-bornées, & ne rempliſſent pas beaucoup de tems. Dès qu'elles y ont donné quelques heures préſcrites par la règle, à quoi s'en vont preſque toutes leurs journées? Souvent à ne rien faire. Fréquens entretiens, converſations toutes prophanes, longues & inutiles viſites de la part du monde, curioſité de ſça-

voir tout ce qui ſe paſſe au dehors & de s'en informer; voilà preſque toute leur occupation. On fait tous les jours ſcrupule aux ſéculiers de leur oiſiveté : menent-ils une vie plus oiſive que celle-là ?

D'autres agiſſent davantage, & ſont plus dans l'exercice. Toujours empreſſées, elles ne ſe donnent point de relâche. Mais quel eſt le principe de toutes ces agitations, & de tous ces mouvemens ? Eſt-ce l'eſprit de leur vocation ? Eſt-ce la volonté de Dieu & l'ordre de leurs ſupérieurs: Bien loin de cela, ce ſeroit aſſez que l'obéïſſance exigeât d'elles tout ce qu'elles ſont, pour qu'il leur devint, ou qu'il leur parût inſoûtenable. Ce n'eſt donc que leur inquiétude & leur impétuoſité naturelle qui les conduit. D'où il arrive qu'elles s'ingerent en mille affaires, ſoit domeſtiques, ſoit étrangères, qui ne les regardent point. Elles voudroient être de tout, & vacquer à tout, hors à leurs devoirs. Eſt-ce là employer le tems, ou n'eſt-ce pas le diſſiper ?

Enfin pluſieurs ont ſuffiſamment de quoi s'occuper dans l'obſervation de la diſcipline religieuſe, & dans les emplois & le travail dont elles ſe trouvent chargées. Mais on peut dire encore que preſque tout leur tems & tous leurs momens ſont perdus, parce qu'elles ne s'acquittent de leurs obligations qu'avec une négligence extrême ou que dans des vuës toutes humaines. Le tems n'eſt utile qu'autant qu'il eſt employé ſelon le bon plaiſir de Dieu, &

qu'il ſert à notre profit ſpirituel : or ce qui ſe fait nonchalamment ou trop humainement, peut-il être agréable à Dieu; & dès qu'il ne peut plaire à Dieu, quel avantage devant Dieu en pouvons-nous retirer?

De tout ceci je dois apprendre : 1. Qu'après avoir ſatisfait à mes obſervances, & à tout ce qui eſt de mon miniſtère, s'il me reſte encore du tems, je n'en ſuis pas tellement le maître, qu'il me ſoit permis de le conſumer en de vains amuſemens. Il n'y a point de loi particulière qui me détermine l'emploi que j'en dois faire ; mais il y a toujours une loi générale qui m'ordonne d'en faire un bon emploi. 2. Qu'une vie très-laborieuſe me peut être très-infructueuſe, parce que les ſoins dont elle eſt remplie, ne ſont point tant de ma profeſſion, que de mon choix, & que c'eſt moi qui volontairement & aux dépens mêmes de la régularité, me les ſuis impoſés : 3. Que pour un ſaint uſage du tems, ce n'eſt point aſſez que toutes mes occupations ſoient ſaintes & religieuſes dans leur ſubſtance, ſi elles ne le ſont dans leurs circonſtances ; & qu'en gardant ma règle, je puis perdre mon tems, dès que je n'en prends que le corps & que j'en laiſſe l'eſprit. D'où il m'eſt aiſé de voir, mais avec la plus ſenſible douleur, combien de tems j'ai perdu juſques à cette heure, & ſi je puis mêmes faire fond ſur un ſeul jour.

TROISIÉME POINT. Quoique

dans un ſens le tems perdu ſoit irréparable, il ne l'eſt pas dans un autre : car il ne tient qu'à moi de le racheter, ſelon cette parole expreſſe de l'Apôtre : *Rachetez le tems.* Ces ouvriers de l'Evangile qui vinrent les derniers & vers le milieu du jour, reçurent la même récompenſe que les premiers qui avoient travaillé dès le matin : pourquoi ? parce que dans le peu de tems qu'ils eurent, ils firent plus de diligence, & qu'ils redoublerent d'autant plus de leur activité, qu'ils étoient venus plus tard. Voilà comment il eſt encore dans mon pouvoir de regagner par mon application & par ma ferveur, tout ce que mes diſſipations & mes lâchetés m'ont enlevé.

Epheſ. c. 6.

Il faut que je repare tant de mauvais jours, où je n'ai rien mérité auprès de Dieu, ni rien acquis pour le ciel. Ce ſont là proprement mes mauvais jours : car ce que je dois regarder comme de mauvais jours pour moi, ne ſont pas ceux où j'ai eû des croix à porter, ni des peines, des infirmités à endurer. Au contraire, ces jours pénibles & fâcheux, ſelon les ſens, ces jours d'épreuve, ſont pour les ames vrayement chrétiennes & religieuſes de bons jours. Mais tant de jours d'une vie lente & pareſſeuſe, d'une vie toute diſtraite, ſans recuëillement ſans réfléxion, ſans mortification ; voilà encore une fois les mauvais jours que j'ai à racheter.

Heureux que Dieu m'en donne le tems. C'eſt une grace des plus précieuſes ; mais

pour profiter de cette grace, il n'y a point à différer, tout retardement ſeroit à craindre, puiſque je ne ſçais ſi cette reſſource ne me manquera pas dans peu. Je ſçais bien qu'en uſant comme je le dois, du tems à venir, je puis ſuppléer au tems paſſé : mais je ne ſçais combien durera cet avenir, & rien n'eſt plus incertain. Je ſçais bien que Dieu m'accorde le préſent que j'ai ; mais je ne ſçais s'il m'accordera l'avenir que je n'ai pas. Il eſt donc de la ſageſſe de faire valoir, autant qu'il me ſera poſſible, ce préſent que j'ai, & de me hâter là-deſſus, parce qu'il n'y a que ce préſent ſur quoi je puiſſe compter. Quand même je me tiendrois aſſûré de cet avenir, que je n'ai pas, ſeroit-ce trop de le conſacrer tout à Dieu, & en aurois-je plus qu'il ne faut pour me dédommager de toutes mes pertes. *Marchons pendant que la lumière nous éclaire, la nuit vient, cette nuit éternelle où l'on n'eſt plus en état de travailler ni d'avancer.* *Joan. c. 12.* *Joan. c. 9.*

CONCLUSION. Dieu de miſéricorde, Seigneur, vous me voyez à vos pieds, proſterné & humilié, comme ce ſerviteur inſolvable, qui par ſa prière toucha le cœur de ſon maître & en fut favorablement écouté. Vous pouvez ordonner de mon ſort. C'eſt vous qui avez meſuré le nombre de mes jours, & il ne tient qu'à vous de les abréger tant qu'il vous plaira : mais *encore un peu de patience*, ô mon Dieu, *Matth. c. 18.*

& je vous rendrai tout. Encore quelque tems, & je n'oublierai rien pour vous ſatisfaire.

J'y ſuis aſſez intéreſſé pour moi-même, Seigneur; & ſi vous me refuſez le peu de délai que j'oſe vous demander; que deviendrai-je? En quelle pauvreté & en quelle misère paroîtrai-je devant vous? Les Saints deſiroient que le tems finit pour eux, & ne ſoupiroient qu'après l'éternité. Je ne m'en étonne pas: c'étoient des Saints. Leurs années étoient des années pleines: & après s'être enrichis ſur la terre, il ne leur reſtoit plus que d'aller dans votre Royaume goûter les fruits de leurs travaux. Mais moi, mon Dieu, je crains la fin du tems, & j'ai bien ſujet de la craindre. Je crains que la mort ne vienne trop tôt, & qu'elle ne me raviſſe des jours qui me ſont ſi néceſſaires & qui ſeuls peuvent compenſer en quelque ſorte tous les autres jours de ma vie. Votre providence, Seigneur, ne m'abandonnera pas, & c'eſt en elle que je me confie: mais dans cette confiance, je ne veux pas perdre déſormais un moment. Je n'attendrai point à commencer demain: dès ce jour & dès cet inſtant je commence. C'eſt bien tard, ô mon Dieu! mais après tout il eſt encore tems. Tous les tems ne ſont pas propres au ſervice du monde, mais dans tous les tems on peut vous aimer, Seigneur, vous ſervir & ſe ſanctifier.

CONSIDERATION

Sur l'Office Divin.

L'OFFICE divin eſt un des plus communs & des plus ſaints exercices de l'état religieux; & il y a là-deſſus quatre obligations principales, qui me regardent, & qui demandent une ſérieuſe réflexion.

PREMIER POINT. La prémière obligation par rapport à l'Office divin, eſt de le reciter. C'eſt un tribut de loüanges que je dois à Dieu, & que Dieu exige de moi en vertu de ma profeſſion, comme il l'exige des Prêtres en vertu de leur caractère, & des Bénéficiers, en vertu des titres ou des revenus qu'ils poſſedent. Manquer à l'Office divin, ou en omettre quelque partie notable, c'eſt donc une offenſe griéve, parce que c'eſt violer un précepte, qui ſelon tous les maîtres de la morale chrétienne, oblige ſous peine de péché, & même de péché mortel. Ainſi je dois conſiderer l'Office divin, comme une des plus eſſentielles fonctions de mon état; comme une des plus importantes & des plus ordinaires occupations

de ma vie ; comme ce qui doit être particulièrement mon office (car de-là vient, qu'il eſt appellé office) & par conſéquent comme un devoir que je dois préferer à toutes les affaires humaines. Malheur à moi, ſi c'étoit celui qui me touchât le moins, & dont je fuſſe moins en peine de me bien acquitter !

Sainte obligation, qui m'engage à faire ſur la terre, ce que les Bienheureux font dans le ciel, & ce que j'y ferai éternellement moi-même, ſi je parviens jamais à ce Royaume. Sainte obligation, qui me fait entrer dans l'eſprit de l'Egliſe : car l'Office divin eſt ſpécialement la prière de l'Egliſe; & quand je le recite, je prie au nom de toute l'Egliſe. C'eſt l'Egliſe qui me fait prier, & qui m'aprend à prier; & il eſt vrai, que cette ſeule prière, ſi je la faiſois comme il faut, me ſuffiroit pour me rendre parfait ſelon Dieu, pour m'entretenir habituellement dans la préſence de Dieu. Sainte obligation, qui me donne droit, quand j'y ſatisfais, de dire à Dieu comme le Prophéte Royal : *Je vous ai loüé, Seigneur, ſept fois le jour.* David tout chargé qu'il étoit du gouvernement d'un Empire, avoit pour loüer Dieu, ſes heures reglées, & il ſe faiſoit une loi de s'y aſſujettir : ſera-ce une ſujettion trop onereuſe pour moi, de reciter l'Office divin aux heures & aux tems preſcrits par l'Egliſe ; & ſi je n'ai ſur ce point nulle régularité, ſi je n'y garde nul ordre, & que je ne ſuive que mon caprice, ou que

Pſalm. 118.

je n'aye égard qu'à ma commodité, ſuis-je excuſable devant Dieu, & n'eſt-ce pas un juſte ſujet de ſcrupule? l'Egliſe a eu ſes vuës dans la diſtribution de ſon office, & dans le partage des heures & des tems qu'elle y aſſigne. Dois-je compter pour rien d'aller contre les vuës de l'Egliſe, & de ne vouloir pas me faire quelque violence pour m'y conformer.

SECOND POINT. Une ſeconde obligation à l'égard de l'Office divin, eſt de le bien reciter : c'eſt-à-dire, de le reciter reſpectueuſement, attentivement, dévotement. Trois circonſtances indiſpenſablement requiſes.

Reſpectueuſement : les plus hautes puiſſances du Ciel tremblent devant Dieu, en le loüant; de quelle frayeur & de quel tremblement ne dois-je pas être ſaiſi, moi qui ne ſuis que cendre & que pouſſière? Si donc il m'arrive de reciter ces ſaintes prières de l'Egliſe avec une précipitation, que je ne voudrois pas avoir en toute autre choſe; avec un air de négligence dont je me ſuis fait, ſans y penſer, une mauvaiſe habitude, dans des poſtures indécentes, & peu convenables à un devoir de religion : dès-là, bien-loin d'honorer Dieu, je lui perds le reſpect, & je l'offenſe.

Attentivement : car l'Egliſe en me commandant l'Office divin, me commande un culte raiſonnable. Or ce n'eſt plus un culte raiſonnable, quand ma raiſon n'y a plus de

part ; & quelle part ma raiſon y peut-elle avoir, lorſqu'elle n'y fait nulle attention ? Prier, c'eſt élever ſon eſprit à Dieu : je ceſſe donc de prier, dès que l'élevation de mon eſprit à Dieu vient à ceſſer; & par une ſuite naturelle, le même précepte, qui m'oblige à prononcer diſtinctement les loüanges de Dieu, m'oblige à m'y appliquer : D'où il faut enfin conclure, que d'être volontairement diſtrait pendant l'Office divin ; ou ce qui revient au même, que de ne faire nul effort pour me dégager des diſtractions qui m'y ſurviennent & que je remarque, c'eſt me rendre coupable du même péché, que ſi je l'avois tout-à-fait omis.

Dévotement dans cet hommage & ce ſacrifice que je préſente à Dieu, le cœur & l'eſprit doivent agir de concert. Autrement mon attention même ne ſeroit plus qu'une pure ſpéculation. C'eſt dans le cœur que conſiſte le mérite de la priere, & ſi mon cœur n'eſt touché, je deviens ſemblable à ces Juifs que Jeſus-Chriſt dans l'Evangile traitoit d'hypocrites, & dont il diſoit : *Ce peuple m'honore des lévres, mais leur cœur eſt éloigné de moi.* Qu'une de ces trois conditions me manque, qu'ai-je alors à craindre ? ce que déploroit ſaint Auguſtin, & ce qu'il ſe reprochoit à lui-même. Hélas ! s'écrioit-il, je deviens plus criminel, par cela même qui devroit me rendre plus ſaint ; & qui me juſtifiera devant Dieu, ſi mes prières mêmes ſervent à me condamner ?

Matth. c. 15.

TROI-

TROISIÉME POINT. La troiſiéme obligation qui concerne l'Office divin, eſt d'aſſiſter au chœur, où on le recite ſolemnellement. Puiſque le chœur eſt un des engagemens de l'état que j'ai embraſſé, & de la communauté dont je ſuis membre, tous les ſujets qui la compoſent y ſont également obligés, & je ne ſuis pas plus autoriſé que les autres à m'en diſpenſer. Par conſéquent, ſi je m'abſente du chœur, ſans raiſon & ſans néceſſité : ſi je m'en abſente ; ſans en avoir demandé & en avoir obtenu la permiſſion ; ſi je m'en abſente, ſans en faire aucune réparation : tout cela ce ſont autant de péchés dont je charge ma conſcience, & dont je répondrai à Dieu.

Rien de plus pernicieux que cette liberté de s'abſenter du chœur. S'en abſenter ſans néceſſité & ſans une néceſſité abſoluë, c'eſt la marque viſible d'une ame qui ſe refroidit, & qui perd ſa première ferveur. S'en abſenter de ſoi-même & ſans permiſſion, c'eſt la marque infaillible d'une ame qui ſe licencie: & qui ſecouë le joug de l'obéïſſance. S'en abſenter impunément & ſans être tenu à nulle réparation, c'eſt la marque évidente d'une communauté qui ſe dérégle, & qui dégénére de ſon ancienne diſcipline. En combien de maiſons religieuſes, ce qui étoit dans ſon origine, & ce qui paroît encore perfection & auſtérité, devient il l'occaſion d'un véritable relâchement ? Se lever, comme le Roi Prophéte, au milieu de

la nuit, pour loüer en commun le Seigneur; rien de plus ſaint pour le petit nombre de ceux & celles qui le pratiquent : mais rien en même-tems de plus propre à favoriſer la pareſſe du grand nombre, qui s'en exempte ſous des prétextes de foibleſſe & de beſoins plus imaginaires, que réels.

Par une règle toute contraire, aſſiſter exactement au chœur; ne s'en diſpenſer jamais que pour de ſolides raiſons, & qu'après les avoir ſoumiſes au jugement & à la déciſion des ſupérieurs; ne point écouter de frivoles excuſes que la nature ſuggere, & les rejetter comme des illuſions; ſe faire une pénitence & une mortification de ſon aſſiduité, & l'offrir dans cette vuë à Dieu, c'eſt la marque indubitable d'une ame fidelle à ſes devoirs, & qui aime ſa profeſſion. Et de même enfin, maintenir cette régularité dans toute ſa vigueur; ne point tolerer ſur cela les licences & les abus; en empêcher la preſcription par le ſoin qu'on a de les punir, c'eſt la marque ſenſible & certaine d'une communauté fervente, & qui conſerve l'eſprit de Dieu.

Cette aſſiſtance au chœur m'eſt plus avantageuſe, qu'elle ne me doit être pénible. Outre les graces particulières qui ſont attachées, ſelon la parole de Jeſus-Chriſt, qui nous dit expreſſément, que *là où pluſieurs ſont aſſemblés en ſon nom, il eſt au milieu d'eux*; en aſſiſtant au chœur, il me ſera beaucoup plus facile d'éviter toutes les

Matth. 18.

fautes, à quoi je ſuis ſujet, & qui me ſont ſi fréquentes, quand je recite en particulier mon office. L'émulation, l'exemple inſpirent plus de retenuë, & la préſence des autres, au lieu d'être une matière de diſtraction, contribuë infiniment à recuëillir l'ame, & à la remplir des ſentimens de piété les plus vifs & les plus ardens. Les premiers chrétiens alloient tous les jours au temple, & s'y réuniſſoient pour célébrer enſemble les grandeurs de Dieu, & pour lui rendre unanimement des actions de graces. Ce n'étoit pas en vain ; le Saint-Eſprit deſcendoit ſur ces troupes dévotes, c'étoit alors qu'il leur communiquoit ſes dons avec plus d'abondance.

QUATRIÉME POINT. Il y a une dernière obligation, qui eſt de chanter l'Office divin. Car l'aſſiſtance au chœur qui m'eſt ordonnée, n'eſt point une ſimple comparution, ni une vaine repréſentation de ma perſonne, j'y vais pour y faire mon devoir, & c'eſt un de mes devoirs que de ſoutenir le chant qui a été établi, & qui fait une partie du culte de Dieu. J'y vais pour partager avec les autres le travail, auſſi bien que le mérite de ce pieux exercice. J'y vais pour former avec eux, par l'union de nos voix, cet harmonieux concert, où l'Egliſe militante & l'Egliſe triomphante joignent mutuellement & ſi ſaintement leurs céleſtes accords en l'honneur de la majeſté divine.

Comme David ne ſéparoit point le chant

de la pſalmodie, je ne dois point non plus ſéparer l'un de l'autre, puiſque l'obligation
Pſalm. 20. eſt égale pour l'un & pour l'autre, *Seigneur*, diſoit à Dieu ce ſaint Roi, *nous ſolemniſeront vos merveilles, & en chantant, & en pſalmodiant.* Voilà à quoi m'engage la qualité de religieux ou de religieuſe du chœur. Si j'en ai le titre, c'eſt pour en faire les fonctions quelques fatiguantes qu'elles me paroiſſent & qu'elles puiſſent être en effet. Quand donc je m'épargne au chœur, & que je me ménage; quand par un excès de délicateſſe, & pour ne pas intéreſſer une ſanté dont j'ai trop de ſoin, je n'y chante que foiblement, ou je n'y chante point du tout; quand ma préſence n'y eſt d'aucun ſoulagement pour les autres & de nul ſecours, je n'obſerve pas ce que l'Egliſe & la religion veulent de moi. Je prétends avoir peu de ſanté, & ſi cela eſt, on ne me refuſe point dans le beſoin les diſpenſes néceſſaires; mais du reſte, quelque peu de ſanté que j'aie, à quoi puis-je mieux l'employer, qu'à chanter les louanges de mon Dieu? L'uſer de la ſorte, c'eſt accomplir à la lettre ce que ſaint Paul nous a ſi fortement recommandé, de faire de notre corps une hoſtie vivante, & de l'immoler au Seigneur.

QUATRIÉME JOUR.

PRÉMIÈRE MÉDITATION.

De la Mort.

Statutum eſt hominibus ſemel mori. *Hebr. c. 9.*

C'eſt un arrêt porté contre les hommes de mourir une fois.

PREMIER POINT. IL n'eſt rien de plus certain que la mort, ni rien de plus inévitable. C'eſt un châtiment auquel la juſtice de Dieu a condamné tous les hommes, & c'eſt une loi générale où je ſuis moi-même compris comme les autres. Il faut mourir, parole terrible ! mais après tout, ce qu'il y a de plus terrible dans la mort, ce n'eſt point préciſément la mort même, ce ſont ſes ſuites.

La mort en elle-même eſt une ſéparation entière de toutes les choſes du monde, des biens, des honneurs, des plaiſirs, des emplois, des charges, des parens, des amis,

des affaires, des négociations, des entretiens, de tout ce qui fait la vie temporelle de l'homme. C'eſt par rapport à la ſociété humaine une eſpéce d'anéantiſſement : un mort n'a plus de part à rien ſur la terre, n'entre plus en rien; on ne le voit plus, on ne l'entend plus, & bientôt on n'y penſe plus. Tout cela effraye, dès qu'on s'arrête à le conſidérer ſelon les ſens, la nature y répugne, & de là vient qu'elle y réſiſte de toutes ſes forces. Mais tout cela néanmoins pris en ſoi & indépendamment des ſuites de la mort, n'eſt point ſi affreux que la nature & les ſens ſe le repréſentent. Cette ſéparation, de quelque douleur qu'elle ſoit précédée ou accompagnée, ſe termine en un trés-petit eſpace de tems; & d'un moment à l'autre, tout ce qu'elle a pû cauſer de peines & de ſouffrances au mourant, s'évanoüit, ſans qu'il en reſſente déſormais la moindre impreſſion.

Mais ce qu'il y a de formidable dans les ſuites de la mort, c'eſt qu'elles ſont éternelles : ſi bien que le moment qui ſera pour moi la fin de cette vie préſente, ſera en même-tems pour moi le commencement d'une éternité, ou bienheureuſe, ou malheureuſe. *Du côté que l'arbre tombera, il y reſtera ;* & dans l'inſtant qu'on pourra dire de moi avec vérité, il eſt mort, on pourra ajoûter avec la même certitude ; voilà ſon ſort décidé devant Dieu ; le voilà pour jamais ou prédeſtiné ou reprouvé. Car on ne meurt qu'une fois, & aprés la mort il n'y a

Eccleſ c. 11.

plus de graces ni de bonnes œuvres. Par conſéquent l'état où l'on ſe trouve alors, eſt invariable : & ſi c'eſt un état de damnation, il eſt irréparable.

Ce qui doit encore redoubler ma frayeur, c'eſt que je ne ſçais quand ſe fera cette redoutable déciſion de ma deſtinée, ou pour un bonheur, ou pour un malheur éternel, parce que je ne ſçais quand je mourrai. Rien de plus évident ni de plus connu, que la néceſſité de la mort ; mais rien de plus inconnu ni de plus caché, que l'heure de la mort. Il n'y a point de jour qui ne puiſſe être mon dernier jour : il n'y a donc point de jour où je ne puiſſe recevoir mon arrêt, & être, ou ſauvé pour toujours, ou perdu ſans reſſource.

Solides penſées dont je devrois continuellement m'occuper, & que je ne ſçaurois m'imprimer trop vivement dans l'eſprit. Car elles ſont propres des religieux comme des gens du monde. Religieux & ſéculiers, nous mourrons tous, & nous ſommes tous également intéreſſés à nous aſſûrer une bonne mort. Or qu'ai-je fait juſques-à préſent pour m'y diſpoſer, & que fais-je encore maintenant ? Suis-je actuellement en état de mourir, & voudrois-je actuellement mourir dans l'état où je ſuis ? Je n'ai qu'à conſulter là-deſſus de bonne foi ma conſcience. Que me dicte-t-elle ? que me reproche-t-elle ? A quoi me fait-elle entendre qu'il faut mettre ordre avant la mort ? C'eſt à cela que je dois m'attacher ; & ſur

cela que je dois prendre inceſſamment toutes les meſures néceſſaires. Connoître l'importance infinie de bien mourir, ſçavoir que je puis à toute heure mourir, ne me ſentir pas dans la diſpoſition actuelle de mourir comme je voudrois mourir, n'eſt-ce pas aſſez pour me faire tout entreprendre & pour n'y apporter pas le plus court délai ?

SECOND POINT. La mort des pécheurs, ſelon la menace & l'expreſſion du Saint-Eſprit, n'eſt pas ſeulement mauvaiſe, mais très-mauvaiſe. Très-mauvaiſe par le trouble qui les agite, très-mauvaiſe par le déſeſpoir de la divine miſéricorde où ils tombent, très-mauvaiſe par les ſurpriſes de la mort & les coups ſubits qui les enlevent, très-mauvaiſe & ſouverainement mauvaiſe par l'impénitence où ils meurent. Or la mort d'un religieux, après une vie imparfaite & négligente, n'a-t-elle pas par proportion tous ces caractères ? Il eſt bien étrange & bien déplorable, qu'on puiſſe faire une telle comparaiſon : mais ſi j'examine la choſe à fond, & que je rappelle ce que j'ai ſçû, ce que j'ai entendu, & ce que peut être j'ai quelquefois vû, je trouverai que cette comparaiſon n'eſt ni chimérique ni outrée.

Quel ſujet de trouble pour une perſonne religieuſe à la mort, de n'avoir preſque rien fait de tout ce qui étoit de ſa règle & de ſon devoir ? d'avoir vécu dans la maiſon de Dieu, & de n'en être pas plus avancée dans les

les voyes où Dieu vouloit la conduire d'avoir quitté le monde, & d'être néanmoins à la fin de ſes jours auſſi vuide de l'eſprit de Dieu, auſſi remplie des idées & de l'eſprit du monde, que ſi elle avoit paſſé toute ſa vie dans le monde? Elle eſt donc comme *inveſtie & aſſiégée des douleurs de la mort.* Car les douleurs de la mort viennent de l'attache qu'on a à la vie, au monde, à ſoi-même, & voilà ſon état. Elle aime la vie, elle aime le monde, elle s'aime encore plus elle-même. Qu'il en doit coûter pour rompre tous ces liens, & qu'il y a de rudes combats à ſoûtenir! *O mort, eſt-ce ainſi que tu nous ſépare?* *Pſ. 17.* *1. Reg. c. 15.*

Aura-t-elle recours à Dieu? mais c'eſt au contraire la vuë de Dieu, qui augmente ſes inquiétudes & qui la déſole. Elle ſçait avec quelle lâcheté elle l'a ſervi: mille péchés qu'elle traitoit de ſcrupules dans une vie tiéde & diſſipée, mille doutes qu'elle ne vouloit point éclaircir ou qu'elle décidoit à ſon gré, lui reviennent à l'eſprit. Si ce n'eſt pas en détail que tout cela ſe préſente, c'eſt en général, & dans une confuſion, qui l'effraye d'autant plus, qu'elle en peut moins démêler l'embarras. Tout lui devient ſuſpect: ſes confeſſions paſſées, ſes communions: les ſentimens de ſon cœur qu'elle a ſuivi; les liaiſons qu'elle a entretenu; les faux principes qu'elle s'eſt fait ſur des points capitaux & eſſentiels, les libertés qu'elle s'eſt don-

nées, au mépris de la régle, & ſouvent au ſcandale de la communauté, les diſpenſes qu'elle a demandé, & les voyes dont elle a uſé pour les obtenir. Autrefois rien de tout cela ne lui faiſoit peine : mais cette conſcience autrefois ſi large, eſt maintenant une conſcience étroite, ou plutôt une conſcience droite qui ne ſert qu'à la tourmenter. On tâche à lui inſpirer de la confiance en Dieu & en ſa miſéricorde ; mais malgré tout ce qu'on lui peut dire, il lui reſte toujours une obſcurité dans l'ame, une incertitude, un ſouvenir de ſes obligations, & un reproche de ſes perpétuelles tranſgreſſions, une crainte des jugemens de Dieu, capable de la conſterner. Si elle ne va pas juſqu'au déſeſpoir des pécheurs du ſiécle, le rayon d'eſpérance qu'elle conſerve eſt bien foible, & n'a guère de force pour la relever.

Encore plus à plaindre quand elle eſt frappée d'une mort ſubite : car on n'eſt pas plus à couvert dans la religion que dans le monde, de ces morts imprévuës & précipitées ; & comme Dieu a des châtimens ſecrets qu'il exerce dans le monde, il en a qu'il exerce dans la religion. Toute une maiſon, témoin d'un pareil accident, en eſt touchée. On juge charitablement de la perſonne, on prie, on eſpère pour elle ; mais du reſte on ne peut ſe diſſimuler à ſoi-même la vie peu régulière & peu édifiante qu'elle menoit. On eſt obligé d'en convenir, & l'on ne peut s'em-

pêcher de dire, ou du moins de penſer, qu'il eût été bien à ſouhaiter qu'elle eût eu du tems pour rentrer en elle-même & pour ſe préparer. Du tems ! Hé, n'en a-t elle pas eu, & que doit être autre choſe toute la vie religieuſe qu'une préparation habituelle à la mort ? Ce n'eſt donc point le tems qui lui a manqué ; mais elle n'a pas ſçû en profiter, lorſqu'elle l'avoit & comme on l'en avertiſſoit. Le tems de Dieu eſt venu. Elle ne l'attendoit pas ; mais il avançoit toujours ; & elle s'y eſt enfin trouvée dans le moment qu'elle y ſongeoit le moins.

Combien de religieux & de religieuſes ſont ainſi morts dans une eſpéce d'impénitence, qui ne reſſemble que trop à l'impénitence des pécheurs ? C'eſt-à-dire, qu'ils ſont morts dans leur relâchement, dans leur tiédeur, dans leurs habitudes, dans des diſpoſitions d'eſprit & de cœur très-dangereuſes. Combien même de religieux & de religieuſes, ayant à la mort tout le loiſir de rentrer en eux-mêmes, & de ſe munir des Sacremens de l'Egliſe, ont fait voir en les recevant pour la dernière fois, la même indifférence & la même froideur qu'ils avoient eu pendant la vie ? C'eſt une maxime générale, qui ſe vérifie dans l'état religieux, auſſi-bien que dans tous les autres états, qu'on meurt comme on a vécu. Comment eſt-ce que je vis ? Comment eſt-ce que je veux vivre dans la ſuite ? Voilà comment je mourrai.

TROISIÉME POINT. Autant que la mort des pécheurs eſt mauvaiſe, autant l'Ecriture nous apprend que la mort des juſtes eſt précieuſe devant Dieu. Précieuſe, parce qu'ils meurent dans un ſaint détachement & ſans regret ; précieuſe, parce qu'ils meurent dans une confiance pleine de conſolation & de douceur ; précieuſe, parce qu'ils meurent dans une union intime avec Dieu & dans l'exercice des plus excellentes vertus ; précieuſe, parce qu'ils meurent dans la grace de Dieu & avec le don ineſtimable de la perſévérance. Et entre ces juſtes les ames vraiment religieuſes ne tiennent pas le dernier rang. Quelle eſt donc la mort d'un religieux fervent & fidèle ? C'eſt-là qu'il commence à goûter les fruits de ſon travail, & à en recevoir la récompenſe.

Il meurt en paix & ſans douleur, parce qu'il meurt dans un parfait détachement de toutes les choſes humaines. Il a le cœur libre & dégagé de tout ce qui pourroit l'arrêter ſur la terre ; & au lieu de rien regretter en ce monde, il remercie Dieu, comme David, de ce qu'il achéve de rompre ſes liens. Il n'y a plus, Seigneur, que le lien de ce corps mortel, & vous m'en allez délivrer : j'y conſens. Non-ſeulement il y conſent, mais il le déſire : *Qu'y a-t-il, mon Dieu, que je puiſſe ſouhaiter hors vous*, & que m'importe tout le reſte, pourvû que je vous poſſéde ? il enviſage

Pſal. 72.

la mort comme la fin de ſes peines & le commencement de ſon ſouverain bonheur. Elle paroît aux impies une deſtruction totale de l'homme ; mais il la regarde comme un paſſage du lieu de ſon banniſſement à ſa bienheureuſe patrie, & de cette ſorte *il n'en reſſent point le tourment.* *Sap. 6.*

Il meurt dans une humble & vive confiance. Et que craindroit-il, lorſque ſans préſumer de ſoi-même, & rendant gloire de tout à Dieu, il ſe voit enrichi de tréſors & de mérites qu'il a amaſſé dans la réligion ? Tous ces mérites diſperſés dans le cours d'une longue vie, ſe réüniſſent devant ſes yeux, & le comblent d'une joye intérieure qui lui adoucit les rigueurs de la mort. Toutes ſes penſées ſe tournent vers le ciel où il aſpire, & dont la poſſeſſion lui eſt déja preſque aſſûrée. Dieu lui donne de cette félicité éternelle un avant-goût qui le ravit & le tranſporte : tellement qu'il peut s'écrier avec le premier martyr de l'Egliſe, ſaint Etienne : *Je vois les cieux ouverts, & Jeſus qui m'attend à la droite de Dieu.*

Il meurt dans la plus étroite union avec Dieu, & dans l'exercice de toutes les vertus qu'il a ſi long tems & ſi ſouvent pratiqué. Il s'y eſt formé de bonne heure, & il recuëille alors tout le fruit de la ſainte habitude qu'il s'en eſt fait. Quoique mourant & réduit par la violence de la maladie dans la dernière foibleſſe, il n'a point de peine à s'élever à Dieu, à s'immo-

ler à Dieu & à lui faire le ſacrifice de ſa vie. Accoutumé qu'il eſt à tous ces actes & à divers autres, il y entre d'abord & ſans effort ; & pour peu qu'on lui parle, ou qu'on le faſſe ſouvenir de Dieu, ſon cœur prend feu tout à coup & s'enflâme.

Enfin par une grace au-deſſus de toutes les graces, il meurt dans la perſévérance finale, qui eſt la conſommation de ſa perſévérance & de ſa conſtance dans l'accompliſſement des devoirs de la vie religieuſe. Car la perſévérance finale ſuppoſe une perſévérance commencée, & c'eſt par celle-là qu'on parvient à l'autre. Ainſi il meurt ami de Dieu, entre les bras de Dieu, dans le ſein de Dieu, où ſon ame va ſe repoſer. Il paſſe de l'état de ſainteté à l'état d'impeccabilité ; c'eſt-à-dire, d'un état, où tout juſte & tout attaché qu'il étoit à Dieu, il pouvoit encore le perdre & l'offenſer, à un état où il ne pourra plus que l'aimer & le glorifier.

CONCLUSION. Y a-t-il, Seigneur, à délibérer pour moi, & une mort ſi heureuſe ne doit-elle pas être l'objet de tous les vœux de mon cœur ? Mais telle eſt, mon Dieu, notre miſére, & la mienne en particulier : nous voulons une ſainte mort, & nous vous la demandons ; mais pour cela vous demandez de nous une vie ſainte, & c'eſt ce que nous ne voulons pas. Hélas ! Seigneur, c'eſt ce que je n'ai en

effet jamais bien voulu. Cependant, il faut vouloir l'un & l'autre tout enſemble : car ſelon votre providence ordinaire, vous ne donnez point l'un ſans l'autre ; & ſe promettre de mourir comme vos plus zélés ſerviteurs, ſans vous avoir ſervi comme eux, c'eſt la plus fauſſe & la plus trompeuſe illuſion.

A quoi donc me ſuis-je expoſé depuis tant d'années, & à quoi m'expoſe encore préſentement ma langueur & ma nonchalance dans votre ſervice ? Faites-le moi comprendre, ô mon Dieu ! faites-moi reſſentir pendant la vie toutes les frayeurs de la mort, afin que je ne les reſſente pas à la mort même.

Je me trompe, Seigneur. On ne craint que trop la mort ; mais on ne la craint pas comme on la doit craindre. Or apprenez-moi à la bien craindre. On craint la mort, parce qu'on aime la vie : c'eſt la craindre en homme, & non en chrétien, ni en religieux. De cette crainte toute naturelle il arrive, ou qu'on ne penſe point à la mort, ou qu'on en perd, autant qu'il eſt poſſible, la vuë ; afin de n'en être point affligé : ou qu'on ne penſe à la mort, que pour s'en préſerver le plus qu'on peut, que pour l'éloigner & pour y apporter des précautions qui flatent notre amour propre, & qui fomentent notre pareſſe. Une telle crainte, bien-loin de nous être utile, nous devient nuiſible ; puiſqu'elle ne va qu'à nous inſpirer le relâchement &

à nous y entretenir. Ce n'eſt point ainſi, mon Dieu, que vos Saints ont craint la mort; & ce n'eſt point là non plus la crainte que j'en dois avoir. Il m'importe peu de vivre; mais il m'importe infiniment de bien vivre, de vivre religieuſement & ſaintement pour mourir de même. Ce que je dois donc craindre, ce ſont les terribles conſéquences de la mort, afin de les prévenir. Ce que je dois craindre, c'eſt le danger affreux d'une mort qui me ſurprendroit, & que je n'aurois pas prévû. Heureuſe l'ame que cette crainte tient dans une attention & une vigilance continuelle! Plaiſe à votre miſéricorde, ô mon Dieu, que j'en retire ce fruit de grace & de ſanctification.

SECONDE MÉDITATION.

Du Jugement de Dieu.

Statutum eſt hominibus ſemel mori : poſt hoc autem judicium. *Hebr. c. 9.*

C'eſt un arrêt porté contre les hommes de mourir une fois : après quoi vient le jugement.

PREMIER POINT. APrès la mort ſuit le jugement de Dieu : c'eſt-à-dire, que dès le moment même où mon ame ſe ſéparera de mon corps, elle paroîtra devant le tribunal de Dieu, & lui ſera préſentée comme à ſon juge. Il eſt vrai qu'il y aura à la fin des ſiécles un jugement général, où nous ſerons tous raſſemblés, pour y recevoir une dernière ſentence & un arrêt plus ſolemnel : mais avant que ce grand jour arrive, & que tous les tems pour cela ſoient conſommés, la foi m'enſeigne, & c'eſt une vérité fondamentale, qu'il y a dès l'heure de la mort, un premier jugement, que chacun des hommes doit ſubir en particulier, & qui ſe paſſe ſecrettement entre Dieu & l'ame.

Il ne faut point que cette ame faſſe un long trajet, ni qu'elle ſe tranſporte bien loin, pour comparoître en la préſence de

Dieu. Quelque part que l'homme meure ; Dieu ſe trouve là, pour y exercer ſa ſouveraine juſtice : car il eſt partout, & il agit par tout également & avec la même puiſſance. Ainſi en quelque lieu que ce puiſſe être, je n'aurai pas plutôt rendu mon dernier ſoupir & ceſſé de vivre, que je ſerai comme inveſti de la majeſté de Dieu. Je ne l'appercevrai, & ne le verrai point : mais ſans ſe montrer à mes yeux, il ſe fera ſentir à moi, & m'imprimera une vive idée de ſa grandeur. Tellement que la parole de Job s'accomplira à mon égard: *Job. c. 31.* *J'ai craint le Dieu Tout-puiſſant ; & dans le juſte effroi qu'il m'inſpiroit, je me le repreſentois comme une mer d'une étenduë infinie, dont les flots groſſis de tous côtés, & ſemblables à de hautes montagnes, venoient fondre ſur ma tête & m'accabler.* Voilà comment Dieu m'enveloppera, pour ainſi dire, & comment il ſe rendra maître de moi, ſans qu'il ait beſoin de nul autre que de lui-même pour me ſaiſir & pour m'arrêter.

Que ferai-je, quelle ſera ma reſſource? En vain penſerois-je à m'échapper, & voudrois-je m'enfuir de devant la face du Seigneur : il me tiendra en ſes mains, & dès qu'une fois on tombe dans les mains du Dieu vivant, on n'en peut plus ſortir. En vain compterois-je ſur les hommes & ſur leurs ſecours : à qui pourrois-je me faire entendre, étant ſeul avec Dieu ; & quand je ſerois en état d'appeller toutes les créa-

tures à mon aide, que ſerviroient tous leurs efforts contre leur Créateur & le mien ? Peut-être des perſonnes charitables, des amis viendront-ils auprès de mon corps, me rendre certains devoirs ; & témoigner leurs regrets. Toute une Communauté où j'ai vécu, tout un Ordre m'accordera ſes ſuffrages & offrira des vœux en ma faveur : mais ces prières, ces vœux mettront-ils mon ame en aſſûrance ; ſi Dieu ne les écoute ; & les écoutera-t-il ; ſi tout cela n'eſt ſoutenu par les mérites & la ſainteté de ma vie ? Je me trouverai donc dans ce terrible moment, abandonné à Dieu & à moi-même : à Dieu, de qui dépendra ma deſtinée pour l'éternité toute entière, & qui ſera ſur le point d'en décider : à moi-même, qui dépourvû de tout le reſte, & dans le dépoüillement le plus univerſel, n'emporterai avec moi que mes œuvres, & n'aurai point d'autre ſoutien ni d'autre fonds. Où en ſerai-je ſi ce fonds me manque, & par où pourrai-je y ſuppléer ?

O que j'apprendrai bien alors à faire d'une vie ſainte & religieuſe l'eſtime qui lui eſt duë ? Que je comprendrai le bonheur de ma vocation, ſi je l'ai fidélement ſuivi, & ſi j'en ai rempli tous les devoirs ? Que me donneront de confiance une exacte régularité, une obéïſſance aveugle, une pauvreté dénuée de tout, la ſoumiſſion de mon eſprit, la mortification de mes ſens, la retraite du monde,

l'aſſiduité à la prière, le ſoin des plus petites choſes, & toutes les obſervances de mon état ponctuellement & conſtamment gardées ! Que je me ſçaurai bon gré de m'être fait là-deſſus d'utiles violences ; d'avoir combattu mes répugnances naturelles, & de les avoir ſurmonté, de n'avoir eu égard, ni à certains exemples que j'avois devant les yeux & qui pouvoient me ſéduire, ni à certaines conſidérations & à de vains reſpects, qui m'auroient porté au relâchement & détourné de mes exercices, ni à tous les prétextes que ma délicateſſe n'eût été que trop ingénieuſe à me ſuggerer, pour peu que j'y euſſe prêté l'oreille : C'eſt cette vuë & ce ſouvenir du paſſé, qui ſera toute ma force, & qui m'affermira contre la frayeur d'un jugement, où je n'aurai que moi pour prendre en main ma cauſe & pour me défendre.

Mais au contraire, ſi de tout le paſſé, il ne me reſte rien ſur quoi je puiſſe m'appuyer & m'aſſurer ; ſi me voyant au pouvoir d'un Dieu qui va me juger ſelon le bon ou le mauvais emploi de mes années, je n'y découvre que tiédeurs, que négligences, qu'infraction perpétuelle de mes règles, qu'un vuide affreux & une inutilité toute infructueuſe, pour ne pas dire toute criminelle, en quel accablement tomberai-je & en quelle déſolation ! J'en frémirai d'horreur. *Ils viendront*, dit le Sage, parlant des pécheurs, & com-

Sap. *c.* 4.

bien de mauvais religieux ſeront de ce nombre : *ils viendront tout tremblants & tout interdits.* De retourner ſur leur pas & de rentrer dans la vie pour en faire un meilleur uſage, c'eſt ce qu'ils ne pourront obtenir. D'avancer vers Dieu, & d'approcher de ſon tribunal, pour y rendre compte d'une vie perduë, c'eſt ce qui les conſternera. Ah! que n'y penſoient-ils & que n'y prenoient-ils garde, lorſqu'ils en avoient les moyens. Je les ai préſentement, & bientôt peut-être ne les aurai-je plus. N'en négligeons aucun : il n'y a point de tems à perdre ; & le malheur dont je veux me garantir eſt aſſez grand, pour ne rien omettre de toute la vigilance & de toute la précaution que j'y puis apporter.

SECOND POINT. Dans les jugemens que rendent les hommes, le procès doit être inſtruit, & le juge ne prononce qu'après avoir éclairci les faits, & les avoir examiné avec toute l'attention néceſſaire pour n'y être pas trompé. On interroge le criminel, on lui confronte les témoins, on écoute ſes réponſes, & il n'eſt point condamné, que la preuve ne ſoit entière & la conviction juridique. Dieu gardera envers moi la même forme de juſtice, & c'eſt pour cela que j'aurai à ſubir de ſa part l'examen le plus général ; mais en même tems le plus prompt & le plus convaincant.

Examen le plus général. Dans toute la ſuite de la plus longue vie, & depuis le premier uſage de ma raiſon, je n'aurai pas formé une penſée, pas conçû un deſir, pas dit une parole, pas fait une action ni omis un devoir, où cet examen ne s'étende, & ſur quoi je n'aye à me juſtifier. Et comme tout cela ſe trouve ordinairement accompagné de circonſtances, qui aggravent le péché ou qui le diminuent, il n'y aura par rapport à chaque article, ni vuë ni intention, ni ſentiment; en un mot pas un point ſi léger, qui n'entre en compte, & qui ne ſoit mis dans la balance pour y être peſé. En qualité d'homme éclairé de la lumière naturelle, en qualité de chrétien ſoumis à la loi de l'Évangile, en qualité de religieux appellé à la perfection, j'avois des obligations différentes, & c'eſt de toutes ces obligations qu'il me faudra répondre. Mes œuvres les plus pieuſes en apparence, ne ſeront pas à couvert de cette recherche. La moindre imperfection qui s'y ſera gliſſée, l'œil de Dieu la découvrira; & s'il ne laiſſe rien échapper de tout ce qui en aura fait le mérite, il ne laiſſera rien non plus paſſer de tout ce qui en aura pû avilir le prix & altérer la ſainteté.

Examen le plus prompt. Une telle diſcuſſion me coûteroit maintenant des ſoins infinis; & encore avec tous mes ſoins & toutes mes réfléxions, n'y pourrois-je ſuffire, parce que je ne puis avoir une connoiſ-

ſance aſſez claire, ni aſſez préſente de toute ma vie. S'il étoit même ſeulement queſtion de me retracer une idée bien juſte de tout ce que j'ai fait, dit & penſé, dans l'eſpace d'une journée, je n'y réüſſirois pas; tant il y a eu de choſes, ou que je n'ai pas d'abord remarqué, ou qui ſe ſont évanoüies de mon eſprit. Mais il n'en eſt pas ainſi de Dieu, ni d'une ame dégagée des ſens, & capable après la mort de connoître & de voir par elle-même. Car Dieu, depuis le prémier inſtant de mon être, ne m'ayant jamais perdu de vuë, & d'ailleurs n'étant ſujet à aucun oubli, il n'aura point beſoin de tems pour rappeller & pour me remettre devant les yeux, toute ma conduite, & tout ce qu'il y aura eu dans moi de plus intérieur. D'un ſeul trait de ſa lumière divine, il rapprochera les objets les plus éloignés, & ſans nulle confuſion, il les réünira tous dans un même point, & me les préſentera, chacun auſſi diſtinctement, que s'il étoit ſéparé des autres, & que je n'euſſe en particulier que celui-là à conſidérer. Je les verrai donc tous dans le même moment, & malgré leur innombrable varieté, mon ame, d'un coup d'œil, les démêlera tous, parce qu'elle ne dépendra plus des organes qui l'arrêtoient, & qu'elle agira ſelon toute l'étenduë de ſes puiſſances & de toute leur activité.

De là enfin examen le plus convainçant. Il ne conſiſtera ni en raiſonnemens ni en

conjectures, mais dans une vuë ſimple & nette. De ſorte qu'il n'y aura point à conteſter avec Dieu, ni à diſſimuler. Combien de péchés à quoi je ne penſe plus, & dont je ne me ſouviens plus, ſe produiront tout de nouveau & ſe montreront à moi? Combien en apercevrai-je d'autres qui m'étoient abſolument inconnus, & dont je ne me croyois pas capable? De combien d'illuſions, d'excuſes & de prétenduës juſtifications découvrirai-je la fauſſeté? Combien de difficultés & de queſtions que j'avois toujours réſolu en ma faveur, ſeront décidées à ma condamnation? Combien de vertus qui brillent devant les hommes, perdront tout leur éclat & ne paroîtront qu'intérêt, que vanité, qu'habitude, qu'inclination naturelle, que bienſéance, peut-être même que déguiſemens & hypocriſie?

Quel ſpectacle ſera-ce là pour moi, & qu'aurai-je à dire? Quoi que je vouluſſe alléguer, ma conſcience s'éléveroit en témoignage & me démentiroit. Car elle concourra avec Dieu pour me convaincre, & malgré moi elle m'arrachera ce triſte aveu, & cette courte, mais cruelle confeſſion, *j'ai péché*. Que ne le dis-je dès-à-préſent! Je le dirois avec fruit. Que ne vais-je le reconnoître aux pieds de Dieu dans le ſentiment d'un humble repentir, afin de n'être pas obligé de le reconnoître au pied de ſon tribunal dans un mortel déſeſpoir? Que ne ſuis-je plus attentif

2 Reg. c. 12

attentif aux reproches de ma conſcience, & ſelon l'avertiſſement de Jeſus-Chriſt, que n'ai-je ſoin de l'appaiſer, & *de m'accorder promptement avec elle, tandis que je marche encore dans le chemin, afin qu'elle ne me livre pas au juge*? Dès que je l'aurai ſatisfait, elle ſe rendra mon avocate auprès de Dieu : elle lui repréſentera ma pénitence, mon retour ſincère, mes bonnes réſolutions & les effets ſalutaires dont elles auront été ſuivies. Elle effacera des livres de la juſtice éternelle tout ce qui étoit écrit contre moi, & elle m'en obtiendra l'entière abolition. *Matth. c. 5.*

TROISIÉME POINT. Selon l'examen que Dieu aura fait de moi & de toutes mes œuvres, il formera mon arrêt de réprobation, ou de ſalut. Quoique ce ne ſoit pas une ſentence auſſi publique qu'elle le doit être dans le jugement univerſel, elle n'en ſera, ni moins authentique, ni moins irrévocable. Car ce que Dieu aura prononcé, ou pour mon malheur éternel, ou pour mon éternelle béatitude, il ne le changera jamais : puiſque je ne ſerai plus alors dans la voye, où l'on peut perdre & obtenir ſa grace ; mais dans le terme, où l'on ne peut ni pécher, ni mériter. Il m'eſt donc d'une extrême importance, que cet arrêt de Dieu me ſoit favorable : ſans cela que deviendrois-je, & en quelle miſére ſerois-je réduit ?

Penſée effrayante ! Comment ai-je pû ſi

ſouvent l'oublier, & que dois-je avoir plus fortement gravé dans la mémoire ? Pour en mieux ſentir l'impreſſion, je n'ai qu'à m'imaginer que je ſuis actuellement devant le Thrône de la juſtice de Dieu, & qu'après m'avoir interrogé, il ſe déclare enfin, & lance ſur moi ce redoutable anathême : *Retirez-vous de moi, maudit.* Quel coup de foudre : Que je me retire de mon Dieu ! Que je ſois éternellement privé de mon Dieu ! Que mon Dieu me frappe de ſa malédiction, & de toute ſa malédiction, ſans qu'il me ſoit déſormais poſſible de l'appaiſer, ni qu'il me reſte aucune eſpérance de le retrouver jamais & de le poſſéder ! Eſt-ce pour cela qu'il m'avoit ſéparé du monde, qu'il m'avoit appellé à l'état religieux, qu'il m'avoit recueïlli dans ſa maiſon, & qu'il m'y avoit fourni tant de moyens de ſanctification ? Il vouloit m'attacher à lui plus étroitement que le commun des chrétiens, & le voilà qui me rejette de ſa préſence & qui fait un divorce entier avec moi : il vouloit me mettre au rang de ſes élus, & des ames ſpécialement choiſies & prédeſtinées, & le voilà qui m'enlève toutes les graces dont il m'avoit enrichi, & qui me dégrade juſqu'au plus bas rang des ames reprouvées ? Il vouloit me faire monter aux premières places de ſon Royaume, & le voilà qui me précipite au fond de l'abîme ! Je n'ai, dis-je, qu'à prévenir ainſi le tems, & me ſuppoſant par avance dans cette fatale extrémité, je n'ai

Matth. c. 25.

qu'à ſuivre tous les ſentimens qu'exciteront dans mon cœur de ſi triſtes & de ſi déſolantes idées. Heureux que ce ne ſoit encore qu'une ſuppoſition ; & cent fois plus heureux, ſi par une conduite toute nouvelle, je vis de telle ſorte, que cette figure ne devienne jamais pour moi un effet ni une vérité.

C'eſt par ce renouvellement & ce changement de vie que je puis mériter un jugement de ſalut & de bénédiction. Car il y en a un pour les ames juſtes, & ſur-tout pour les ames vraiment religieuſes. Au lieu de ce funeſte arrêt dont j'étois menacé ; ſi ma vie juſques à la mort eût toujours été également imparfaite & irrégulière, qu'il me ſera doux d'entendre de la bouche de mon ſouverain Juge cette aimable invitation & ces conſolantes paroles : *Courage bon ſerviteur, vous m'avez été fidéle en peu de choſe, & pour ce peu de choſe je vous deſtine un grand héritage. Entrez dans la joye de votre Seigneur.* Comblé de cette joye toute pure & toute divine, dont je commencerai à goûter les douceurs inéfables, je reconnoîtrai bien que c'étoit peu de choſe que Dieu demandoit de moi en ce monde, & que tout ce que j'y aurai, ou entrepris, ou ſouffert, ou quitté pour lui, n'étoit rien en comparaiſon de la récompenſe qu'il m'avoit préparé, & de la gloire où il s'étoit propoſé de m'élever. Si je pouvois encore alors être touché de quelque regret, ce ne ſeroit pas d'avoir porté

Matth. c. 25.

trop loin mon zèle, ni de ne m'être point assez ménagé dans les saintes pratiques qu'il m'inspiroit pour mon avancement & ma perfection ; ce seroit plutôt de l'avoir trop mesuré, & de ne lui avoir pas donné plus de liberté & plus d'étenduë. En puis-je trop faire lorsqu'il s'agit d'un maître qui dans son jugement ne sera pas moins libéral & magnifique à couronner ma fidélité, que sévére & inexorable à punir mes négligences & mes lâchetés.

CONCLUSION. Grand Dieu, qui d'un regard ébranlez les colonnes du firmament, & faites trembler la terre : Dieu de sainteté & la sainteté même, devant qui les cieux ne sont pas purs, & qui avez trouvé de la corruption jusques dans vos Anges : hélas ! Seigneur, comment pourra soutenir votre présence une créature aussi foible que je suis, & comment une ame chargée de tant de dettes, osera-t-elle entrer en jugement avec vous ? *Malheur à la vie même la plus chrétienne & la plus religieuse dans l'estime des hommes, si vous l'examinez à la rigueur, & si vous la jugez sans miséricorde.* Car vos vuës sont bien au-dessus des nôtres, & qui peut se flater d'être à vos yeux exempt de tache & digne d'amour !

S. Aug.

Cependant, mon Dieu, vos divines Ecritures m'enseignent, que cette miséricorde qui m'est si nécessaire, & sur laquelle je dois principalement établir ma confiance,

n'aura plus de part dans le jugement que je recevrai de vous à l'heure de ma mort ; & que votre juſtice y préſidera ſeule. Quelle grace ai-je donc à vous demander, & quelle prière ai-je préſentement à vous faire ? Ah ! Seigneur, c'eſt que vous n'attendiez pas, pour me juger, que ce dernier jour ſoit venu, mais que vous me jugiez dès cette vie, parce que vos jugemens en cette vie ſont des jugemens paternels & ſalutaires. Oüi, mon Dieu, jugez toutes mes infidélités & toutes mes offenſes ; il eſt juſte que j'en porte la peine ; mais ne me réſervez pas à ce tems, où *vous ne me reprendriez que dans votre colere, & ne me jugeriez que dans votre fureur.* *Pſ. 6.*

Vous faites plus encore, ô Dieu ſouverainement bon & plein d'indulgence ! Vous voulez bien ne me pas juger vous-même, pourvû que je ſois mon propre juge : & vous conſentez à me remettre tous vos intérêts, pourvû que j'en prenne ſoin contre moi-même, & que je vous faſſe toute la juſtice qui dépend de moi. Y auroit-il un aveuglement plus déplorable & moins excuſable que le mien, ſi je refuſois une condition auſſi avantageuſe que celle là ? De grand cœur, ô mon Dieu, je l'accepte, & je m'y ſoumets. Je me citerai moi-même au tribunal de ma conſcience ; je ſerai moi-même mon accuſateur & mon témoin : je ferai de toute ma vie la revuë la plus rigoureuſe & la plus ſévère ; j'y proportionnerai ma pénitence, & dans un vrai

deſir de vous ſatisfaire : je la rendrai auſſi complette qu'elle me ſemblera devoir l'être, & que ma foibleſſe la pourra ſupporter. Je n'en demeurerai pas-là, Seigneur : je règlerai l'avenir, je le ſanctifierai ; je ne m'y permettrai, & ne m'y pardonnerai rien, afin que rien ne m'arrête quand vous m'appellerez à vous, & que je puiſſe ſans retardement & ſans obſtacle prendre poſſeſſion de l'éternelle béatitude que vous m'avez promis.

QUATRIÉME MÉDITATION.

De l'Enfer.

Diſcedite à me, maledicti, in ignem æternum. *Matth. c. 25.*

Retirez-vous de moi, maudits, & allez au feu éternel.

PRÉMIER POINT. Il y a trois choſes à conſidérer dans l'enfer, qui paroiſſent bien étonnantes, & qui ſont pour nous autant de ſujets d'horreur. La première eſt, que Dieu pendant toute l'éternité, n'y fera jamais nulle grace, lui néanmoins qui eſt la ſouveraine miſéricorde.

Ce Dieu dont la nature n'eſt que bonté, ce Dieu qui depuis la création du monde, fait luire également ſon ſoleil ſur les méchans & ſur les juſtes : ce Dieu qui pour ſes ennemis même, & pour des pécheurs eſt deſcendu de ſa gloire, s'eſt revêtu de notre humanité, & a voulu mourir ſur une croix ; après tant de bienfaits, & des témoignages ſi ſenſibles de ſon amour, ne jettera jamais un regard favorable ſur aucun des réprouvés, & jamais ne fera diſtiler ſur eux une ſeule goute de ſon ſang qu'il a répandu toutefois pour eux-mêmes avec tant d'abondance dans

ſa paſſion. Tellement que la miſéricorde divine, dont les communications ſont infinies envers tout le reſte des créatures, même les plus viles, demeurera éternellement ſans action à l'égard des damnés. Ils pouſſeront des cris lamentables, ils ſe déſoleront, ils verſeront, ſelon l'expreſſion de l'Evangile, des torrens de larmes : mais ce Dieu vengeur, n'arrêtera pas une fois pour cela ſon bras, & ne ſuſpendra pas un moment ſes coups, & tant qu'il ſera Dieu, (or il le ſera toujours, comme il l'a toujours été) il verra ſouffrir des ames qu'il a formé à ſon image, des ames qu'il a marqué du ſceau de ſa divinité, des ames qui porteront le caractère de ſes Sacremens, ſans être émû pour elles du moindre ſentiment de compaſſion. Le pourrois-je croire, s'il ne nous l'avoit pas lui-même revelé ? Mais c'eſt un article de la foi que je profeſſe. Il faut donc qu'une ame réprouvée ſoit bien affreuſe aux yeux de Dieu, puiſque la haine qu'il en conçoit, eſt capable de l'endurcir de la ſorte, & de fermer à cette ame maudite toutes les ſources de la grace.

Mais encore, qu'eſt-ce qui peut ainſi la défigurer aux yeux de Dieu, & en faire un objet ſi abominable ? le péché qui vit dans elle, & qui n'y mourra jamais. Avec cette tache déſormais inéfaçable, elle ſera toujours pour Dieu, qui eſt infiniment ſaint, une victime de colère & de

de damnation. Le réprouvé pouvoit pendant la vie l'effacer, cette tache ſi odieuſe : il pouvoit renoncer à ſon péché, & par-là obtenir grace. Il étoit par ſon péché dans un état de réprobation ſeulement commencée, & non conſommée. La mort eſt venuë, & à ce terme fatal, le même péché que la pénitence eût pû réparer, eſt devenu irrémiſſible, parce qu'il eſt devenu irréparable. Cette damnation anticipée, mais ſeulement commencée, eſt devenuë une damnation complette, & a reçû ſa dernière conſommation. Cette miſéricorde, auparavant ſi prévenante, & ſi facile à s'épancher & à pardonner, s'eſt reſſerrée & retirée ſans retour. Comme elle trouvera toujours le péché préſent & vivant, ce ſera toujours ſelon l'ordre des décrets divins un obſtacle invincible qui la retiendra, & qu'elle ne pourra plus ſurmonter. De ſorte qu'il n'y aura dans tous les ſiécles que la juſtice qui agira, que la juſtice qui frappera, que la juſtice qui vengera ſes droits, & qui ſe ſatisfera. O que je ſuis aveugle, ſi je n'apprends pas de-là, 1°. à redouter la juſtice de Dieu, & à craindre de tomber dans ſes mains ; 2°. à redouter encore plus le péché, puiſque la juſtice de Dieu n'eſt redoutable qu'à cauſe du péché ; 3°. à ne pas négliger les miſéricordes du Seigneur lorſqu'il me les offre ſi libéralement, mais à en faire tout l'uſage que je puis, pour me mettre à couvert de ſes vengeances !

SECOND POINT. Une autre choſe ; non moins digne de notre étonnement, & qui ne doit pas nous remplir d'un moindre effroi, c'eſt que des ames faites pour Dieu, pour le voir, pour l'aimer, pour le poſſéder, & pour être heureuſes en le poſſédant, ne le verront néanmoins jamais dans l'enfer, ne l'y aimeront jamais, ne l'y poſſéderont jamais, & qu'au contraire, malgré toute la force du penchant & de l'inclination naturelle qui les portera vers ce premier être, leur fin dernière & le centre de leur repos, éternellement elles le haïront, éternellement elles le blaſphêmeront, éternellement elles trouveront dans la connoiſſance qui leur reſtera de ſes perfections infinies, & dans l'idée qu'elles en conſerveront, leur ſupplice le plus rigoureux, & le ſujet de leur déſeſpoir.

Car étant d'une part ſéparées de Dieu, & cela par une ſéparation violente, comme ſi elles étoient à chaque inſtant arrachées du ſein de leur Créateur par une ſéparation totale, en conſéquence de laquelle toute alliance entre Dieu & elles ſera rompuë, par une ſéparation éternelle, qui leur ôtera tout moyen, toute eſpérance de retour & de réünion : & d'autre part, quoiqu'ennemies de Dieu, étant ſans ceſſe occupées du ſouvenir de Dieu, comme du plus grand de tous les biens ; comme du ſeul bien, ſoit abſolument & en lui-même, ſoit par rapport à elles, puiſqu'elles n'en pourront avoir d'autre,

comme d'un bien infini, qui devoit remplir tous leurs desirs, & les établir dans une félicité parfaite ; comme d'un bien qui leur étoit destiné, & auquel elles avoient les droits les plus légitimes ; comme d'un bien dont la privation sera pour elles le comble du malheur, & qu'elles auront perdu pour de vains avantages ; comme d'un bien où elles aspireront toujours par une nécessité inséparable de leur être, & que jamais elles n'obtiendront par la dure fatalité de leur état : voilà ce qui les rongera perpétuellement, & ce qui les transportera jusques à la fureur & à la rage.

Ainsi par une contrariété de sentimens la plus cruelle, le même Dieu qu'elles regretteront & qu'elles désireront sans cesse, elles l'auront en horreur ; & le même Dieu qu'elles auront en horreur, elles ne cesseront point, pour leur tourment, de le regretter & de le desirer. Desirs & regrets aussi inutiles qu'ils seront douloureux ; & ce qui en fera même la douleur la plus sensible, ce sera leur inutilité. Car est-il une peine, dit saint Bernard, comparable à celle de vouloir toujours ce qui ne doit jamais être ; & de ne vouloir jamais ce qui doit toujours être ? L'ame réprouvée voudra toujours s'élever à Dieu, & c'est ce qui ne sera jamais : elle ne consentira jamais à être éloignée de Dieu, & c'est ce qui sera toujours. De tous côtés malheureuse : c'est-à-dire, malheureuse d'être abandonnée de son Dieu : & plus malheureuse dans ce terrible abandonnement, de ressen-

tir la perte qu'elle aura fait & d'en comprendre toute la grandeur. Malheureuſe d'être déchuë de toutes ſes prétentions au Royaume & à l'héritage de ſon Dieu ; & plus malheureuſe dans cette funeſte décadence, de ſoupirer uniquement & ſi ardemment après ce ſéjour bienheureux. Malheureuſe, dans la violence de ſes tranſports, de ſe tourner par mille imprécations contre ſon Dieu : & plus malheureuſe, malgré ſes imprécations & ſes blaſphêmes, d'être ſi fortement attirée vers ce ſuprême Auteur de qui elle avoit tout reçû, & de qui elle devoit tout attendre.

Hé, que ne peût-elle l'oublier ! Que ne peut-elle ſe délivrer de ce poids qui l'entraîne, & de cette pente qui la domine & qui la tyranniſe ! L'enfer ne lui ſeroit plus enfer qu'à demi. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt à moi d'examiner en quelle diſpoſition je ſuis maintenant par rapport à Dieu. Ai-je lieu de croire que je lui ſois uni par la grace ? Si cela eſt, je ne puis l'en bénir aſſez, ni trop prendre de précaution pour ne me laiſſer pas enlever un tréſor ſi précieux. Ai-je ſujet de craindre que le péché ne m'en ait ſéparé, ou qu'il ne m'en ſépare bientôt ? voilà ſur quoi je dois me réveiller, & uſer de tous les remédes les plus efficaces & les plus prompts Vivre dans un divorce actuel avec Dieu & dans ſa diſgrace, ce ſeroit m'expoſer à un divorce éternel après la mort. Les reprouvés ne le perdront dans l'éternité, que pour avoir commencé dès cette vie à le perdre.

TROISIÉME POINT. Ce qui doit encore bien nous ſurprendre dans la conſidération de l'enfer ; & dans ce que l'Evangile nous en fait connoître, c'eſt que par autant de miracle de la toute-puiſſance divine, un feu matériel agiſſe ſur des ames ſpirituelles pour les tourmenter. Que ce feu, tout matériel qu'il eſt, ſubſiſte toujours, conſerve toujours la même activité & la même ardeur, & n'ait pour cela point d'autre aliment qui l'entretienne, que le ſouffle de Dieu. Que ce feu appliqué au corps d'un damné, le brûle ſans le conſumer ; & que ce corps immortel au milieu des flâmes dont il ſera inveſti, n'en reçoive point d'autre impreſſion que les douleurs cuiſantes & intolérables qu'elles lui cauſeront. Qu'il n'y ait pas un moment où ce feu n'exerce toute ſa rigueur, & pas un moment où le corps & l'ame n'en éprouvent ſans relâche toute l'apreté & toute la pointe. Que dans tout l'avenir il ne doive jamais y avoir un moment où ce feu s'éteigne, ni un moment qui ſoit enfin pour le reprouvé le terme de ſon ſupplice. Car c'eſt ainſi que Dieu ſe glorifiera aux dépens des pécheurs, qui l'auront deshonoré & outragé. De l'une ou de l'autre manière, il faut que ſes créatures ſervent à ſa gloire ; & ſi ce n'eſt pas par les dons de ſa miſéricorde & par leur ſalut, ce ſera par les arrêts de ſa juſtice & par leur damnation. Comme il vouloit les recompenſer en Dieu, il les punira en Dieu ; ſi bien qu'il ne fera

pas moins éclater ſon pouvoir & ſa grandeur dans l'enfer, que dans le ciel.

Grandes & eſſentielles vérités dont il ne m'eſt pas permis de douter. Dès que je ſuis chrétien, je dois convenir de tout cela & reconnoître tout cela. L'eſprit de l'homme a beau raiſonner & former des difficultés, malgré toutes les difficultés & tous les raiſonnemens, cet ordre de réprobation s'eſt déja accompli, & s'accomplit tous les jours à l'égard d'une multitude innombrable d'Anges & d'hommes livrés au bras de Dieu. Il n'eſt donc point queſtion de vouloir pénétrer le fond de ces principes, puiſque ce ſont des principes de foi : mais ce qu'il eſt queſtion d'approfondir & de pénétrer, ce ſont les conſéquences de ces mêmes principes, qui me regardent auſſi-bien que les autres, & peut-être plus que bien d'autres. Je ſuis religieux, il eſt vrai, & je ne ſçaurois trop en témoigner ma réconnoiſſance à Dieu, qui m'a mis par là plus en garde contre le malheur de la damnation. Mais je dois toujours me ſouvenir, que tout religieux que je ſuis, je puis me damner ; Qu'il y a eu des religieux qui ſe ſont damnés; Que pluſieurs de ceux-là mêmes, pendant un grand nombre d'années, avoient mieux vécu que moi; mais que malheureuſement ils ſont venus à ſe démentir, & que Dieu l'a permis par une juſte punition de certaines négligences & de certainesinfidélités où ils étoient tombés. Que Dieu peut le permettre de même pour moi, & que je n'ai point droit d'eſpérer qu'il me

traite plus favorablement, ſi je le ſers auſſi lâchement & auſſi négligemment. En un mot, que perſonne ne ſçait s'il eſt en état de grace, ou s'il n'y eſt pas ; & que dans cette incertitude abſoluë, il n'y a point d'attention que je ne doive avoir, point d'effort que je ne doive faire, point d'occaſion, de péril dont je ne doive m'éloigner, point d'embarras de conſcience, de doute, de ſcrupule que je ne doive éclaircir ; rien de ſi pénible ni de ſi contraire aux inclinations & aux ſens, à quoi je ne doive m'aſſujettir, pour me procurer toute l'aſſurance raiſonnable & morablement poſſible. J'ai embraſſé la profeſſion religieuſe, pour me ſauver. Que ſeroit-ce de faire naufrage dans le port même, & d'y échoüer !

CONCLUSION. Seigneur, que vous êtes bon dans vos miſéricordes, mais que vous êtes impénétrable dans vos jugemens, & formidable dans vos châtimens ! Plus j'y penſe, plus je ſuis ſaiſi de frayeur ; & plus ma frayeur augmente, plus je ſens croître mon amour pour vous. Car je ne puis ignorer, mon Dieu, ce que j'ai mérité, & en quel abîme vous pouviez me précipiter. J'ai péché contre vous, & vous avez arrêté votre juſtice qui s'élevoit contre moi. Du moins pouvois-je me porter à bien des péchés, où ma témérité, où ma diſſipation m'expoſoit, & dont votre grace m'a préſervé. Ah ! Seigneur, c'eſt m'avoir autant de fois retiré de l'enfer.

Vous n'avez pas eu pour tant d'autres la même providence. Qu'avoient-ils fait qui les rendit plus indignes de vos soins? Qu'avoient fait tant de solitaires & d'anachoretes que leurs chutes déplorables ont entraînés dans la voye de perdition, & qui n'en sont jamais revenus? à me comparer avec eux, je n'en puis conclure autre chose, sinon que vous avez usé envers moi d'une plus grande indulgence, & que si je n'ai pas été enveloppé dans la même ruine, c'est à vous seul que j'en dois rendre gloire.

Or c'est cela même qui me touche, ô mon Dieu, & qui demande de ma part une gratitude éternelle. Il faut que le feu de l'enfer serve de cette sorte à allumer dans mon cœur le sacré feu de votre charité. Il faut qu'il ranime toute ma ferveur, qu'il excite toute ma vigilance, qu'il me soûtienne dans tous les exercices d'une austère pénitence, & qu'il m'en adoucisse toutes les rigueurs. Il faut qu'il me rende patient dans tous les maux de la vie, constant dans toutes les observances de mon état, ardent & zélé dans tout ce qui concerne votre service & le salut de mon ame. Car voilà, Seigneur, le fruit que je dois retirer de la méditation & de la vuë de cet enfer, dont il vous a plû jusques-à-présent de me garantir, où je pourrois néanmoins encore dans la suite être condamné, & que je n'éviterai jamais qu'en m'attachant à vous par une fidélité inviolable, & par la pratique de toutes les vertus chrétiennes & religieuses.

CONSIDERATION

Sur les Viſites du ſaint Sacrement.

OUtre les heures marquées par la règle pour s'aſſembler devant l'Autel du Seigneur, & pour y rendre à Dieu les devoirs ordinaires, chacun ſelon ſa piété particulière, peut à certains tems libres, viſiter le ſaint Sacrement, & aller s'entretenir avec Jeſus-Chriſt. Il n'y a point de dévotion plus ſolide que celle là, il n'y en a point de plus conforme aux vuës & aux intentions de Jeſus-Chriſt, & il n'y en a point de plus ſalutaire pour nous-mêmes, ni de plus utile.

PREMIER POINT. Dévotion ſolide : car elle a Jeſus-Chriſt même pour objet. Non point ſeulement Jeſus-Chriſt en figure, ni en repréſentation : non point ſeulement Jeſus-Chriſt dans le ſimple ſouvenir, ni dans l'imagination : mais Jeſus-Chriſt préſent réellement & ſubſtantiellement préſent en perſonne, & comme Dieu, & comme homme : en un mot, préſent tel qu'il eſt au plus haut des cieux, & à la droite de ſon Pere.

Quand au pied de mon oratoire, ou en quelqu'autre lieu que ce ſoit, qui n'eſt ni le temple, ni l'autel de Dieu, je m'occupe de Jeſus-Chriſt, & que je m'entretiens avec lui, que je lui parle, que je l'adore, que je lui rends tous les hommages que m'inſpire mon zèle & mon amour : tout cela ne ſe paſſe qu'en eſprit, puiſque Jeſus-Chriſt n'eſt pas-là en effet, que je ne ſuis pas véritablement devant lui ni auprès de lui, & qu'il n'eſt pas véritablement devant moi ni auprès de moi. Quand même en préſence de ſon tabernacle & dans ſon ſanctuaire, je médite ſur ſa bienheureuſe Nativité, ſur ſa douloureuſe & ſanglante Circonciſion, ſur les opprobres de ſa Croix, ſur ſa Réſurrection ou ſon Aſcenſion glorieuſe, ce ne ſont plus là que des images que je me forme, & des myſtères paſſés dont je me retrace la mémoire. Car quoiqu'il ſoit actuellement ſur l'autel où je prie, & où je fais ces ſaintes méditations, il n'y prend pas actuellement naiſſance, il n'y eſt pas actuellement circoncis, on ne l'y crucifie pas actuellement, & il ne reſſuſcite pas ni ne monte pas actuellement au ciel. Mais il n'en eſt pas de même à l'égard du ſaint Sacrement : ce Sacrement adorable, c'eſt Jeſus-Chriſt lui-même & tout Jeſus-Chriſt, je veux dire, Jeſus-Chriſt ſelon ſa Divinité & ſelon ſon humanité. De ſorte que dans les viſites que je rends à ce divin Sacrement, c'eſt effectivement Jeſus-Chriſt que je viſite, c'eſt devant Jeſus-Chriſt que je me proſterne, c'eſt avec

Jeſus-Chriſt que je converſe. Il eſt là dans l'état où je le viens chercher, & où je prétends l'honorer. Il y eſt pour me recevoir, pour m'entendre, pour me répondre. Il y eſt au milieu d'une multitude infinie d'Eſprits céleſtes, qui ne partent point de ſon Autel; & je ſuis moi-même comme au milieu de cette troupe bienheureuſe, à la quelle je me joints, pour offrir enſemble nos hommages & notre encens à ce Dieu caché ſous de fragiles eſpèces.

S'il y avoit un lieu dans le monde où il ſe fit voir d'une manière ſenſible, & à découvert, il me ſemble que j'aurois de l'empreſſement & de l'ardeur pour l'y aller trouver, & que je ſerois diſpoſé à entreprendre pour cela les plus longs voyages. Je m'en ferois un mérite & une vertu, & je ne croirois pas pouvoir mieux lui marquer mon zéle & mon attachement. Or il ne ſeroit point plus préſent par tout ailleurs, qu'il l'eſt dans ſon temple: & ſans qu'il ſoit néceſſaire de le chercher bien loin, nous l'avons auprès de nous & parmi nous. Nous ne le voyons pas, il eſt vrai: mais nous avons la foi qui ſupplée au défaut de nos ſens, ou qui y doit ſuppléer; & ce que nous connoiſſons par la foi, nous eſt plus certain que tout ce que nos yeux nous peuvent découvrir.

D'où arrive-t-il donc que des chrétiens, que des religieux ayent tant d'indifférence pour un Sacrement où Jeſus-Chriſt eſt en perſonne, diſons mieux, pour un Sacrement qui eſt Jeſus-Chriſt même, & qu'ils ſoient

ſi peu aſſidus à s'acquitter du culte qu'ils lui doivent, & à lui préſenter leurs adorations : Il y a des tems dans la journée où je parois comme les autres devant ce divin Sacrement ; mais à ne me point flater, ne ſerai-je pas obligé de reconnoître que j'en retrancherois beaucoup, ſi ce n'étoient pas des tems preſcrits par l'obéïſſance, & que j'en puſſe diſpoſer ſelon mon gré ? Hors de ces tems où la néceſſité peut-être me fait plus agir, qu'une ſincère piété, vais-je une fois & de moi-même aux pieds de Jeſus-Chriſt, lui témoigner les ſentimens de mon cœur, & lui tenir, pour ainſi dire, compagnie, dans l'extrême ſolitude où il s'eſt réduit pour moi ? A peine y ai-je été quelques momens, que l'ennui me prend ; & au lieu que l'amour, la reconnoiſſance, le reſpect devroient m'y attacher de telle ſorte, qu'il fallût me faire violence pour m'en retirer, ce n'eſt au contraire qu'avec une eſpèce de violence que je m'y porte, & qu'autant que l'obſervance régulière m'y appelle.

Ce qu'il y a ſouvent en cela de plus étrange, c'eſt qu'en même-tems qu'on abandonne, ou du moins qu'on néglige le Sacrement de Jeſus-Chriſt, on ſe fait une dévotion particulière & une pratique inviolable de viſiter certains oratoires en l'honneur des Saints. Si l'on y manquoit, on ſe le reprocheroit comme une infidélité ; & l'on ne ſeroit point content de ſoi, qu'on n'eût réparé cette omiſſion. D'honorer les Saints, c'eſt ſans doute un pieux exercice & une dé-

votion loüable, mais après tout, notre premier devoir regarde le Saint même des Saints, & tout autre doit céder à celui là. David ne ſouhaitoit rien plus ardemment que d'entrer dans le Temple du Seigneur, & il ſe fût eſtimé heureux de n'en ſortir jamais. Daniel éloigné de la Judée & captif en Babylone, ouvroit chaque jour trois fois les fenêtres de ſa chambre du côté de Jéruſalem, & de-là, fléchiſſant les genoux, il adreſſoit ſa prière au Dieu d'Iſraël, comme s'il eût été dans ſon Temple. Les premiers chrétiens vouloient toujours avoir avec eux le Saint Sacrement. Il y a eu des Saints qui ont preſque paſſé toute leur vie en ſa préſence, & combien y a-t-il de ſociétés & de communautés, où eſt établi cette inſtitution ſi religieuſe de l'Adoration perpétuelle? Enfin, s'il faut ſe ſervir ici de l'exemple même du monde, dans les Cours des Princes, les courtiſans ne perdent jamais, autant qu'ils peuvent la vuë du maître. Or le premier maître, le premier ſupérieur de cette maiſon, c'eſt Jeſus-Chriſt. Comment donc vai-je ſi peu à lui, ſur tout, lorſqu'il n'y a que quelques pas à faire, & que je l'ai ſi près de moi?

SECOND POINT. Dévotion la plus conforme aux vuës & aux intentions de Jeſus-Chriſt. Le plus grand art de la politique humaine, pour ceux qui appro-

chent des Rois de la terre, & qui ſont employés à leur ſervice, eſt d'en étudier les inclinations, & de s'y conformer. Il eſt ſouvent difficile de les connoître : mais nous n'avons pas beſoin d'une longue recherche, pour nous inſtruire des inclinations du Fils de Dieu, le Roi des Rois, & le médiateur des hommes. Il s'en eſt aſſez déclaré dans ſes divines Ecritures, & il nous a fait aſſez hautement entendre, que *d'être avec les enfans des hommes*, & de converſer avec eux, *ſont ſes plus chères délices.* Car c'eſt la ſageſſe increée qui parle de la ſorte ; & cette ſageſſe du Pere, n'eſt-ce pas Jeſus-Chriſt ? Il ne dit pas au reſte qu'il a mis ſa gloire à s'entretenir avec nous, mais qu'il y a mis ſes délices. Sa gloire eſt en mille autres choſes ; & c'eſt par exemple, de préſider à toute la nature, de régner dans le Ciel & ſur la terre, de commander aux Eſprits bienheureux, & d'en faire ſes Anges & ſes Ambaſſadeurs. Mais au milieu de tout cela, il nous témoigne que ſon inclination & ſon plaiſir le plus ſenſible, eſt de nous voir auprès de lui & devant lui, non point préciſément pour le glorifier, mais pour traiter familièrement avec lui.

Prov. c. 8.

Auſſi quand il annonça à ſes Apôtres qu'il ſe diſpoſoit à les quitter, & à retourner dans le ſein de ſon Pere, il leur promit *qu'il ne les laiſſeroit point orphelins* en ce monde, & que quoiqu'il les privât de ſa

Joan. c. 14.

préſence viſible, *il ſeroit néanmoins avec eux juſqu'à la fin des ſiécles.* C'eſt ce qu'il nous promit à nous-mêmes dans leurs perſonnes, & c'eſt ce qu'il accomplit tous les jours dans le Sacrement de nos Autels. Il nous répéte ſans ceſſe de ſon tabernacle, ce qu'il dit alors à ſes premiers diſciples, *Me voilà*, & me voilà, non point pour un jour ni pour une année, mais pour tous les tems à venir, & *juſqu'à ce qu'ils ſoient tous conſommés.* Je ſuis rentré dans le ſéjour de ma béatitude éternelle; je ſuis remonté à cette céleſte patrie : mais ne croyez pas m'avoir perdu pour cela; mon Sacrement eſt le ſupplément de mon Aſcenſion. Comme vous ne pouvez vous ſoûtenir ſans moi, je ne puis demeurer ſans vous. C'eſt ainſi que nous parle cet aimable Sauveur, ou tel eſt au moins le ſens de ſes paroles. Or afin qu'il demeure avec nous, il faut que nous demeurions avec lui; car dès que nous n'aurons pas ſoin d'aller à lui, & que nous ne ſerons point avec lui, il ne ſera point avec nous, & nous renverſerons toutes les meſures & tous les deſſeins de ſon amour.

De-là je dois conclure deux choſes : la première, que je ne puis rien faire de plus agréable à Jeſus-Chriſt, que de lui rendre de fréquentes viſites. Il m'appelle, il m'invite; & le même empreſſement qu'il a pour m'attirer à lui, ne dois-je pas l'avoir pour répondre à de ſi tendres invitations? Avec la même conſtance qu'il dai-

gne bien m'attendre, ne dois-je pas, auſſi long-tems qu'il m'eſt poſſible, me tenir auprès de lui? Mais parce que les différentes occupations de la vie, & les divers emplois commis à nos ſoins, nous retirent ſouvent de ſon Sanctuaire, & ne nous permettent pas d'y reſter autant que notre dévotion nous l'inſpireroit, que fait une ame ſolidement vertueuſe & toute dévoüée à ſon divin Epoux? Dans un ſaint deſir de lui plaire, elle ſçait au moins ménager certaines heures, où elle va régulièrement le viſiter. Elle y va le matin, pour le ſaluer & pour lui offrir les prémices de la journée, ou même pour la lui offrir par avance toute entière Elle y va vers le milieu du jour, pour ſe recueillir & pour ſe remettre en quelque ſorte de la diſſipation où auroit pû la jetter ſes fonctions extérieures. Elle y va le ſoir, pour prendre ſa bénédiction avant le repos de la nuit; pour reconnoître à ſes pieds les fautes dont elle ſe ſent coupable, & pour les lui confeſſer avec douleur; pour implorer ſa grace & le ſecours de ſa main toute-puiſſante contre ſes ennemis inviſibles, & contre tous les dangers auſquels elle pourroit être expoſée pendant ſon ſommeil. Tout cela ne conſiſte point en de longues priéres, mais en des ſentimens affectueux, où chacun s'arrête plus ou moins, ſelon le mouvement de ſa piété, & la diſpoſition préſente des affaires.

L'autre

L'autre concluſion eſt toute contraire, quoiqu'elle ſoit fondée ſur le même principe ; c'eſt que je ne puis gueres montrer plus de mépris pour le Sacrement de Jeſus-Chriſt, que de le délaiſſer, ni offenſer plus ſenſiblement ce Dieu d'amour, que de n'avoir aucun égard aux inſtances qu'il me fait & à la manière dont il me prévient. Car pour reprendre la comparaiſon des Grands du ſiècle & des Princes, le ſanctuaire de Jeſus-Chriſt eſt comme le palais où il tient ſa Cour : or que la Cour du Prince ſe trouve déſerte, c'eſt une confuſion qu'il doit vivement reſſentir, parce que c'eſt un ſigne manifeſte du peu d'état que font de lui ſes ſujets. Et certes, ce Sauveur ſi dignement traité, & ſi juſtement irrité d'un pareil oubli, peut bien me faire alors le même reproche qu'il fit à ſes Apôtres, qui s'étoient endormis dans le jardin, pendant qu'il prioit : *Hé quoi vous n'avez pû veiller une heure de tems avec moi* ? Ils n'eurent rien à lui dire là-deſſus pour ſe juſtifier, & de quel prétexte pourrois-je me ſervir moi-même pour excuſer ma négligence ? Il n'eſt que trop abandonné des gens du monde ; & à qui eſt-ce d'y ſuppléer, ſinon à des religieux qu'il a ſpécialement choiſi, & avec qui il a voulu avoir un commerce plus intime & plus ordinaire ? *Matth. c. 26.*

TROISIÉME POINT Dévotion la plus utile pour nous-mêmes, & pour

notre avancement ſpirituel. Une des coûtumes les plus établies dans le monde eſt de ſe viſiter les uns les autres : mais qu'eſt-ce que la plûpart de ces viſites, & qu'en retire-on ? On y perd beaucoup de tems, & quelque innocentes qu'elles puiſſent être, elles ſont au moins fort inutiles. Souvent par l'importunité des perſonnes & par le déſagrément de leur converſation, elles deviennent trés-ennuyeuſes & très-incommodes. La paix quelquefois y eſt troublée par les chagrins qu'on y reçoit. Plus de fois encore la conſcience y eſt bleſſée par les diſcours médiſans qu'on y tient, & qu'on y entend. Enfin ce ſont preſque toujours des viſites dangereuſes & pernicieuſes par la diſſipation qu'elles cauſent, & par la diverſité des objets qui s'y préſentent. Mais il n'en eſt pas de même des viſites qu'on rend à Jeſus-Chriſt & à ſon Sacrement. Ce ſont des viſites toutes ſaintes, des viſites toutes ſalutaires, des viſites toutes conſolantes & pleines d'une onction toute divine. Une ame y trouve mille avantages pour ſa perfection, & en remporte des fruits ineſtimables.

Viſites toutes ſaintes, ſoit par la fin qu'on s'y propoſe, & le motif qui y conduit ; ſoit par les actes de toutes les vertus qu'on y pratique, ſur-tout d'une foi vive, d'une ferme confiance, d'une ardente charité, d'une humilité profonde, d'une ſoumiſſion parfaite, d'une ſincère contrition. Car voilà de quoi l'on doit plus communément

s'y occuper, & ce qui ne demande point tant de paroles que de ſecrettes élévations du cœur.

Viſites toutes ſalutaires : puiſqu'on y va à la ſource même des graces. Et en effet comme la plénitude de la divinité habite en Jeſus-Chriſt corporellement, c'eſt auſſi dans le Sacrement de ſon Corps & de ſon précieux Sang que toutes les graces ſont renfermées, & c'eſt de-là que ce Dieu Sauveur les répand avec plus d'abondance. De ſorte que les mêmes miracles qu'il opéroit outrefois à l'égard du corps, en *parcourant la Judée*, il les opére à l'égard des maladies de l'ame en demeurant dans ſon Tabernacle. Il éclaire les aveugles, il fortifie les foibles, il guérit les infirmes, il reſſuſcite les morts. Mais pour obtenir de lui toutes ces merveilles, il eſt bien juſte que nous ayons recours à lui, & que par nos aſſiduités nous l'engagions à nous les accorder. *Act. c 10.*

Viſites toutes conſolantes : il n'y a que ceux qui ſe mettent en état de l'éprouver, qui le puiſſent connoître, & qui en puiſſent parler. Toute la vie de l'homme n'eſt que miſere & affliction d'eſprit, & malgré les prérogatives de la profeſſion religieuſe, chacun, comme par-tout ailleurs, y a ſes peines. Mais qu'heureuſe eſt l'ame affligée, qui ſçait où elle peut trouver le remède à ſes maux, & qui va chercher auprès de Jeſus-Chriſt ſa conſolation. Il ne faut quelquefois qu'une viſite du Saint Sacrement,

pour changer tout à coup la diſpoſition d'un cœur, & pour y faire ſuccéder au trouble & à la douleur le plus doux repos & un plein contentement. On étoit venu tout triſte, tout languiſſant, & l'on s'en retourne tout rempli de force, de courage, & même de joye. Comment cela ſe fait-il ! C'eſt un ſecret reſervé à la connoiſſance de Dieu. Il nous ſuffit de ſçavoir que la choſe arrive ainſi : mais d'en vouloir pénétrer le fond, c'eſt ce qui ne nous appartient pas. Contentons-nous de l'expérience de tant d'ames ſaintes, qui en ont rendu, & qui tous les jours en rendent encore témoignage.

Voici donc les réſolutions que je forme, ou que je dois former : de renouveller ma dévotion envers le très-ſaint Sacrement de l'Autel, & de m'adreſſer à Jeſus-Chriſt dans toutes les conjonctures & tous les états de ma vie. Si j'ai quelque doute à réſoudre, j'irai le conſulter ; ſi j'ai quelque affaire à entreprendre, j'irai la lui recommander ; ſi je me ſens attaqué de la tentation, j'irai implorer ſon aſſiſtance. Dans mes tiédeurs & mes lâchetés, il me rammera ; dans mes diſſipations & mes égaremens, il me rappellera à moi-même ; dans mes dégoûts, mes ennuis, mes inquiétudes, dans toutes mes ſouffrances, ſoit intérieures, ſoit extérieures, il me conſolera ; en un mot, dans tous mes beſoins il ſera mon refuge & ma plus ſolide reſſource. Au reſte, ce ne ſera pas ſeulement pour mon

intérêt que j'irai à lui, ni pour les biens que j'en eſpère ; mais pour ſa gloire & pour l'honneur qui lui en peut revenir. Ce ne ſera pas ſeulement pour moi, mais encore plus pour lui-même. Je m'unirai de cœur avec lui ; & joüiſſant, autant que je pourrai, de ſa divine préſence, je commencerai dès maintenant ce que par ſa grace je dois faire dans l'éternité bienheureuſe, qui eſt de l'aimer & de le poſſéder.

rien n'eſt plus capable de nous ramener à nous-mêmes, & de nous ouvrir les yeux que l'adverſité. Il compare ſon état préſent avec l'état où il étoit auprès de ſon pere : *Combien*, dit-il, *y a-t-il de valets & de mercenaires dans la maiſon de mon pere, qui ont du pain en abondance, & moi je meurs ici de faim.* Réflexion, qui le pénétre & qui, ſans lui permettre de délibérer plus long-tems, lui fait prendre le parti de retourner dans ſa famille, & de s'y remettre dans le devoir.

Luc. c. 15.

On peut dire, & n'eſt-ce pas ce que j'éprouve, qu'il n'y a point de miſére plus ſemblable à celle du prodigue, que la mienne, depuis que je me ſuis éloigné de Dieu, & que j'ai perdu ma premiére ferveur dans les exercices de la religion. Mon cœur s'eſt deſſéché, & tout l'eſprit de retraite, d'oraiſon, de mortification, de piété s'eſt éteint en moi. Où eſt ce recueillement, cette modeſtie, cette vigilance ; cette conſcience timorée que j'avois autrefois? Je n'ai plus rien de tout cela, & je me trouve ſur tout cela dans un denuëment déplorable. A quels maîtres me ſuis-je aſſujetti, en me livrant à mes deſirs & à mes paſſions ? Au lieu que je ne devois être nourri dans la maiſon de Dieu que du pain des Anges & des délices intérieures d'une vie toute divine, je ne cherche, comme cet infortuné prodigue, qu'à me remplir de la pourriture & du gland des pourceaux : c'eſt-à-dire, que je ne cherche que des conſolations

ſolations humaines, & que les vaines ſatisfactions que je me puis procurer de la part des créatures, ſur tout de la part du monde. Encore ne les ai-je pas ou ne les ai-je pas aſſez pour me contenter : car mon état malgré moi me les interdit, ou du moins ne me les accorde pas autant que je le demanderois.

Que me reſte-t-il donc, & où en ſuis-je ? Ah ! combien de mercenaires, combien de chrétiens du ſiécle, au milieu du ſiécle même, s'élévent à Dieu, goûtent Dieu, jouïſſent des plus douces communications de Dieu ; & moi, de tout ce qui a rapport à Dieu, je ne ſens rien, je ne m'affectionne à rien, je ne profite de rien. Heureux après tout, que j'aye au moins quelque connoiſſance d'une ſi triſte diſpoſition, & que j'en voye le déſordre & le malheur : heureux, que je n'y ſois pas tout-à-fait inſenſible. Y vivrai-je toujours, & ne ferai je nul effort pour en ſortir ! Serai-je le plus lent à me réſoudre, que ne le fut l'Enfant prodigue ? Je me ſuis égaré comme lui ; voilà le dérèglement de ma vie : mais ce qui acheveroit de me perdre, & ce qui mettroit le comble à ma ruine, ce ſeroit de ne pas revenir déſormais auſſi promptement que lui.

SECOND POINT. Après avoir conſidéré ſa misère, & l'avoir déploré avec bien de la compaſſion pour lui-même, ce prodigue prit un ſentiment en-

core plus raiſonnable & plus généreux, parce qu'il étoit moins intéreſſé. Il ſe retraça dans l'eſprit toutes les bontés de ſon pere, & ce ſouvenir le couvrit de confuſion & le ſaiſit de douleur. Il comprit toute l'indignité de ſa conduite, & il ne ſe diſſimula rien de toute l'énormité de la faute qu'il avoit commis, contre un pere digne de toute ſa reconnoiſſance & de tout ſon amour. Il s'en fit tous les reproches qu'un vrai regret ne manque point d'inſpirer à un cœur ſenſible & touché de repentir. Car quoique l'Evangile ne nous marque rien là-deſſus en détail, il nous le donne néanmoins aſſez à connoître par trois choſes que le prodigue ſe propoſa de faire en ſe préſentant devant ſon pere.

Avant que de ſe mettre en chemin, il médita ce qu'il avoit à dire, & régla lui-même la manière dont il devoit ſe comporter dans ſon retour. 1. Il réſolut de ſe jetter aux pieds de ſon pere; de ne chercher point à ſe juſtifier, mais au contraire de ſe reconnoître criminel & ſans excuſe; de lui en témoigner ſa peine très-ſincére; & de ſe mettre par-là en état d'obtenir grace: *Je partirai, j'irai à mon pere, & je lui dirai: mon Pere, j'ai péché contre le Ciel & contre vous.* Contre le Ciel, qui m'ordonnoit de vous être ſoumis, & de vous rendre tous les devoirs d'une obéïſſance filiale; contre vous, envers qui j'ai fait voir tant d'ingratitude, & dont j'ai tant négligé les avis & les ſalutaires leçons. 2. Il

Luc. c. 15.

ne ſe contenta pas de cela ; mais le mépris qu'il avoit conçû de lui-même, le porta à s'humilier encore davantage, & à ne prendre plus auprès de ſon pere la qualité de fils, dont il ſe crut déſormais indigne : *Je ne mérite plus d'être appellé votre fils*, *Ibid.* & ce n'eſt plus ainſi que vous me devez regarder. Je n'ai point agi en fils à votre égard ; vous avez droit à mon égard de n'agir plus en pere. 3. Enfin il ne s'en tint pas à l'humiliation, en conſentant à être dégradé & dépoüillé du titre de fils : mais il alla juſqu'à l'auſtérité de vie & à la ſévérité de la pénitence, demandant à n'avoir point d'autre place dans la maiſon de ſon pere, ni d'autre traitement que les domeſtiques & les valets : *Comptez-moi pour un* *Ibid.* *de vos ſerviteurs, & ne me traitez point autrement qu'eux.* Ce ſera beaucoup pour moi d'être admis chez vous à cette condition, & ce ſera beaucoup pour vous de me l'accorder. Quel langage de la part de ce jeune homme autrefois ſi indocile, ſi préſomptueux, ſi amateur de ſa perſonne, & ſi adonné à ſon plaiſir ! Quel changement & quelle converſion !

Voilà ce qu'opére dans une ame pénitente la douleur qui la preſſe, & voilà ce qu'elle doit opérer en moi. Le pere du prodigue avoit-il jamais rien fait pour ſon fils, qui puiſſe égaler toutes les faveurs & toutes les miſéricordes, dont je ſuis redevable à la Providence de mon Dieu ? Y puis-je penſer, ſans en avoir le reſſenti-

ment le plus tendre & le plus affectueux; ou puis je n'y pas penſer, ſans être le plus méconnoiſſant & le plus ingrat de tous les hommes? Cette penſée d'un Dieu ſi bon, & ſur-tout d'un Dieu ſi bon envers moi, pour peu que je m'applique à la bien pénétrer, me touchera infailliblement le cœur avec le ſecours de la grace : & le ſentiment de ma contrition, s'il eſt dans le dégré néceſſaire, ne manquera pas de produire ces trois effets, qui ſont eſſentiels à la pénitence.

1. De recourir promptement à Dieu, de me proſterner en ſa préſence, de lui faire l'aveu de tous les relâchemens de ma vie, de les déteſter de bonne foi à ſes pieds, & de les pleurer amèrement. J'ai péché, mon Dieu, *j'ai péché contre vous*; non pas une fois, comme l'Enfant prodigue contre ſon pere, mais preſque autant de fois que j'ai vécu de momens. Je n'entreprends point d'entrer avec vous en de vaines juſtifications, ni de me couvrir de faux prétextes: mon cœur me démentiroit, & les lumières de votre ſageſſe me confondroient. Ah! j'ai péché, Seigneur, plus encore que je ne le connois, & autant que vous le connoiſſez mieux que moi. Je viens tout confeſſer devant vous, & pour vous fléchir en ma faveur, je n'ai à vous préſenter que cette confeſſion douloureuſe & que mes larmes.

Luc. c. 15.

2. De me mépriſer moi-même, & de ſentir d'autant plus mon indignité, que je

ſuis dans une profeſſion plus ſainte. Hélas ! Dieu vouloit faire de moi un religieux ; mais le ſuis-je en effet ? J'en ai le nom parmi les hommes ; j'en ai les apparences ; mais en ai-je le fond ? Choſe étrange ! ce nom de religieux que je porte, devoit m'être un ſujet de gloire, & c'eſt pour moi un ſujet de confuſion. Car de quoi dois-je plus rougir, que de paſſer pour religieux & de ne l'être pas ? Ai-je lieu de m'étonner après cela, Seigneur, que vous ne me favoriſiez pas de ces graces ſpéciales & de ces communications divines, dont vous gratifiez tant de parfaits religieux ? Ce ſont proprement vos enfans, parce qu'ils vous honorent & qu'ils vous ſervent comme un pere ; & c'eſt aux enfans qu'eſt réſervé le pain des enfans. Je ne puis ni le demander, ni l'attendre.

3. De me condamner à tout ce qu'il y a dans la vie religieuſe de plus pénible, de plus auſtère, & de m'y aſſujettir : ne voulant m'épargner en rien, & ne ſouhaitant point de l'être, acceptant tous les dégoûts & toutes les répugnances que je pourrai avoir à ſupporter dans mon retour ; agréant que Dieu me laiſſe éprouver toute la peſanteur du fardeau, ſans me l'adoucir. N'eſt-ce pas aſſez, mon Dieu, que vous ne me rejettiez pas de votre maiſon ? Du reſte, je n'y ai pas vécu comme un fils docile & obéïſſant : il eſt juſte que vous m'y traitiez comme *un mercénaire* & un eſclave. C'eſt ainſi que penſe une ame contrite ; c'eſt

ainſi qu'elle agit ; & c'eſt ainſi que je dois penſer moi-même, que je dois parler & agir.

TROISIÉME POINT. Malgré tout ce que le Prodigue avoit projetté de dire à ſon pere, & de faire en ſa préſence, il pouvoit craindre de n'en être pas écouté. Plus il ſe reconnoiſſoit criminel, moins il avoit lieu d'eſpérer un favorable accueïl, & le déſordre de ſa conduite devoit naturellement lui inſpirer de la défiance. Mais il ſe ſouvint qu'il retournoit à un pere, & qu'un pere eſt toujours pere, & ne peut oublier ce qu'il eſt. Auſſi dans la réſolution qu'il prit, & dans le deſſein qu'il forma de ſon retour, il ne dit pas : *J'irai* à mon maître, ni à mon juge, mais *à mon pere*. Ce nom de pere le raſſura ; & la confiance prenant le deſſus, elle bannit de ſon cœur toute crainte, & ne lui permit plus de délibérer.

Luc. 15.

Soutenu donc d'une confiance ſi ferme & ſi ſolidement fondée, il part, il marche, il arrive, il approche de ſon pere, qui lui fait bien éprouver ſur l'heure, qu'il ne s'étoit pas trompé dans l'eſpérance qu'il avoit conçû. Car du moment que le pere apperçoit ſon fils, il va au-devant de lui, il l'embraſſe & lui donne le baiſer de paix, il l'introduit tout de nouveau dans ſa maiſon, & ſans éclater en des reproches amers ſur le paſſé, il aſſembla toute ſa famille pour leur témoigner ſa joie, & pour leur en faire part.

Ce n'eſt point encore aſſez : bien loin de traiter en mercenaire & en eſclave, ce diſſipateur & ce prodigue, qui s'étoit réduit par ſes dépenſes exceſſives dans un état ſi miſérable & ſi pauvre, il veut qu'on le revête d'une robe neuve, qu'on tuë pour lui le veau gras, qu'on prépare un grand ſouper, & qu'on l'accompagne d'une agréable ſymphonie, afin qu'il ne manque rien à cette fête. Pourquoi tout cela ? Ah ! s'écrie ce pere ſi bon & ſi tendre, *c'eſt que mon fils étoit mort, & que le voilà reſſuſcité ; c'eſt qu'il étoit perdu, & que je l'ai heureuſement retrouvé.* *Ibid.*

Or il en eſt de même à l'égard d'un pécheur qui revient à Dieu, & que Dieu reçoit. Il en ſera de même à mon égard ; & dès que j'irai à Dieu dans le ſentiment d'une vraie componction, & que je m'humilierai devant lui dans la vuë de mes ingratitudes & de mes infidélités, je le trouverai encore mieux diſpoſé en ma faveur, que le pere de l'Enfant prodigue ne l'étoit en faveur de ſon fils. Il eſt vrai que ſelon les régles de ſa juſtice, il pourroit me rejetter ; & que ſi je n'avois point d'autre fond ſur quoi je puiſſe compter, que mes œuvres & que ma vie, il auroit droit de me renoncer pour toujours, & de me refuſer tout accès auprès de lui : mais j'ai toute ſa miſéricorde pour garant de ma confiance, & en même tems que je penſerai à ſatisfaire moi-même ſa juſtice, je puis me répondre de cette miſéricorde ſans meſure, qui ne

demande qu'à ſe répandre & qu'à s'exercer.

Je ne dois donc point écouter les craintes & les défiances que la nature m'inſpire, & par où les ennemis de mon ſalut & de ma perfection tâchent de me retenir. Je ne dois point m'étonner de toutes les difficultés que je prévois, & de toutes les répugnances que je ſens à les combattre & à les vaincre. Fuſſent-elles mille fois encore plus grandes, la pénitence me doit mettre dans une ferme diſpoſition d'endurer tout : mais du moment que je m'y ſerai bien établi, & que dans cet eſprit je ferai les premiers pas pour aller à Dieu, l'expérience me détrompera bientôt des fauſſes idées qui me troubloient, & des vaines allarmes que me cauſoit la vuë de mes foibleſſes & de mes égaremens. Au lieu de trouver un Dieu ſévère & inexorable, je trouverai un Dieu plein de bonté & de tendreſſe pour moi. Il n'oublie pas même ceux qui le fuyent, que fera-t-il pour ceux qui le cherchent ?

Ainſi, tout offenſé qu'il peut être, & quelque ſujet qu'il puiſſe avoir de me bannir de ſa préſence, voici néanmoins ce que j'oſe me promettre de ſa part. 1. C'eſt qu'il viendra lui-même au-devant de moi, pour m'applanir le chemin, & pour me faciliter vers lui le retour que je médite. 2. C'eſt qu'il m'accordera une prompte rémiſſion de toutes mes fautes, & qu'il ſe relâchera infiniment de la ſatisfaction qui lui en eſt

dûë. 3. C'eſt qu'il me ſécondera par des graces toujours nouvelles dans tous les efforts que j'aurai à faire, ſoit pour me relever, ſoit pour me ſoutenir & pour perſévérer. 4. C'eſt que non content de me voir rentré dans la voye de mes obſervances, il s'appliquera à m'y avancer & à m'y perfectionner; de ſorte qu'il ne tiendra qu'à moi de regagner tout ce que j'ai perdu, & de parvenir au rang des ames les plus parfaites. D'autres que moi après avoir comme moi vécu dans le relâchement, ſont enſuite devenus des modéles de régularité, & des Saints. 5. C'eſt qu'au milieu de tout cela, ſans que je lui demande ſes conſolations divines, ni que j'y prétende, il les répandra ſur moi avec une eſpèce de profuſion, & qu'il ſçaura bien me dédommager des victoires que je remporterai pour lui, & des ſacrifices que je lui ferai. Que me faut-il davantage, & puis-je encore balancer un moment ſur le parti que je dois prendre?

CONCLUSION. Pere des miſéricordes, Dieu d'eſpérance & de paix, Seigneur, ſoyez béni de la ſainte réſolution que votre grace m'a inſpiré, & daignez par cette même grace m'y confirmer. Je reviens à vous, & me voilà à vos pieds, confus & humilié, mais raſſûré par vous-même, & comptant ſur votre bonté toute paternelle. Car c'eſt vous-même, ô mon Dieu, qui m'avez fait entendre votre voix.

pour me rappeller : ai-je à craindre que vous me fermiez votre ſein pour ne me pas recevoir ?

Que vous dirai-je, Seigneur, & par où puis-je vous fléchir ; ou plutôt, qu'ai-je autre choſe à faire pour cela, que de rallumer tout mon zéle pour vous, & de recommencer tout de nouveau à vous ſervir. Ce ne ſont point des paroles que vous voulez ; ce ſont des effets. Mais après tout, Seigneur, quoique je faſſe, ce ne ſeroit rien encore, ſi vous me traitiez ſelon toute la ſévérité de vos jugemens. *Qu'eſt-ce qu'un homme, pour répondre à un Dieu*, & pour entrer en compte avec lui ? Ah ! mon Dieu, toute ma reſſource, c'eſt votre cœur, ce cœur de pere. Malheur à quiconque voudroit m'ôter là-deſſus ma confiance : ce ſeroit m'éloigner de vous pour jamais.

Job. c. 9.

Je la conſerverai donc précieuſement, cette confiance qui vous a ramené tant d'ames, & je m'y laiſſerai conduire. Bien loin de me rendre moins vigilant & moins attentif ſur mes devoirs, elle me les fera pratiquer avec beaucoup plus de ferveur, parce que je les pratiquerai par reconnoiſſance & par amour. Bien loin de flater ma délicateſſe, & de me tenir lieu de prétexte pour m'épargner les rigueurs d'une vie pénitente, plus elle vous repréſentera à moi comme un Dieu propice & miſéricordieux, plus elle me fera comprendre mon injuſtice envers vous, & la griéveté de mes offenſes ; & par-là même, plus elle m'animera à les répa-

rer & à vous venger de moi-même par toutes les auſtérités de la mortification religieuſe. Vous agréerez ſur cela, Seigneur, mes foibles efforts, & vous les ſeconderez. Vous aurez égard à ma bonne volonté & à la droiture de mes intentions. Le retour ſera réciproque de vous à moi, & de moi à vous : la réconciliation ſera parfaite ; & par votre ſecours tout-puiſſant, elle durera dans tous les ſiécles des ſiécles.

SECONDE MÉDITATION.

Du régne de Jeſus-Chriſt dans l'Ame Religieuſe.

Matth. c. 11. Tollite jugum meum ſuper vos, & invenietis requiem animabus veſtris.

Prenez ſur vous mon joug, & vous trouverez le repos de vos ames.

PREMIER POINT. IL ne ſuffit pas, en retournant à Dieu, que je travaille à détruire dans moi la ſenſualité & l'amour propre, qui ont été les principes de tous mes relâchemens, il faut encore que j'y faſſe régner Jeſus-Chriſt, ou plutôt, c'eſt en établiſſant par la grace le régne de Jeſus-Chriſt dans mon cœur, que j'y détruirai l'empire des ſens & l'amour de moi-même.

Ce régne de Jeſus-Chriſt eſt tout intérieur, & il conſiſte à bannir de mon ame tout autre eſprit que celui de Jeſus-Chriſt : à ne juger de rien que ſelon les maximes de Jeſus-Chriſt, à n'aimer rien que ſelon les ſentimens de Jeſus-Chriſt, à faire vivre en moi, par une pratique conſtante & habi-

tuelle, toutes les vertus de Jeſus-Chriſt. Tellement que ce ſoit Jeſus-Chriſt qui me gouverne en tout, qui me régle en tout, qui me faſſe tout entreprendre & tout accomplir.

Ce régne de Jeſus-Chriſt n'eſt point de ce monde; c'eſt-à-dire, que ce n'eſt point un régne, où Jeſus-Chriſt comme les autres Rois, ſe montre dans la pompe & dans l'éclat; ni où, par la puiſſance des armes, il cherche à étendre ſes conquêtes & à s'acquerir des ſujets. Au contraire, il ne ſe fait voir que dans les états les plus pauvres, les plus obſcurs, les plus humilians; & s'il remporte des victoires, c'eſt par l'attrait de ſes mêmes états où il s'eſt abbaiſſé; & où il a voulu ſe réduire. Une ame touchée de le voir marcher devant elle comme ſon chef, & de lui voir prendre la route la plus épineuſe & la plus étroite, ſe ſent excitée à le ſuivre. Elle ſe livre à lui toute entière, & s'abandonne ſans réſerve à ſa conduite. Par quelque voye qu'il lui plaiſe de l'appeller, elle y entre généreuſement, elle s'y attache inviolablement, elle y preſévère & elle y avance conſtamment. Ses exemples ſont des ordres pour elle, & elle auroit honte qu'il y eût une difficulté qui l'arrêtât, lorſque ſon divin maître les veut éprouver toutes, & qu'il lui apprend à les ſurmonter. *Allons*, dit-elle, comme ſaint Thomas, *& mourons avec lui.* *Joan. c. 11.* *L'eſclave n'eſt point au-deſſus de ſon ſouverain Seigneur*, ni la créature au-deſſus de ſon *Matth. c. 18.*

Dieu. C'eſt donc lui qui la mene ; lui qui lui donne à chaque pas qu'elle fait, l'impreſſion & le mouvement ; lui qui la détermine, qui l'encourage & qui la ſoutient. C'eſt une ſoumiſſion ſans réſerve, & la dépendance eſt parfaite.

Voilà à quoi notre Sauveur nous invite, quand il nous dit : *Prenez ſur vous mon joug, & portez-le.* Il adreſſe cette invitation à tous les chrétiens en général, mais en particulier aux Religieux. Car elle regarde diverſement les uns & les autres. S'il exige des chrétiens qu'ils ſe chargent de ſon joug, ce n'eſt à la rigueur de la lettre, que par rapport aux préceptes de ſa loi : mais ce qu'il exige des Religieux va juſques aux conſeils, & à la plus ſublime perfection. Du reſte, il veut que ce ſoit nous-mêmes qui nous ſoumettions à ce joug du Seigneur ; &, en nous donnant la grace de la vocation religieuſe, il ne nous a pas dit : recevez mon joug que je vous impoſe ; mais, prenez-le, & mettez-le vous-mêmes ſur vous. Il ne lui ſeroit point aſſez glorieux de nous entraîner par violence après lui ; il demande à régner par amour, & non par force ni par contrainte.

Matth. c. 11.

Eſt-ce ainſi qu'il régne ſur moi & dans moi ? Veux-je en effet ne me conduire déſormais que par lui & ſelon lui ? Le veux-je, dis-je, en effet ? Car juſqu'à préſent je ne l'ai voulu qu'en apparence. Depuis tant d'années, ce qui m'a conduit, ce ſont les deſirs de mon cœur, auſquels

je n'ai jamais eu le courage de réſiſter, & que j'ai au contraire toujours cherché à ſatisfaire ; ce ſont mes inclinations naturelles, que je n'ai jamais pû me réſoudre à combattre, & au gré deſquelles j'ai toujours vécu ; ce ſont mes ſens, que j'ai flaté & que j'ai écouté, ſans jamais les contredire ni les mortifier dans les moindres choſes ; c'eſt le monde, dont je n'ai point quitté l'eſprit en quittant ſes biens, & dont peut-être j'ai conſervé ſous un ſaint habit, les ſentimens les plus profanes, pour ne pas dire les plus criminels ; ce ſont mes vuës particulières, ſoit de vaine gloire & d'ambition, ſoit d'intérêt propre & de recherche de moi-même. Car tout cela n'eſt que trop ordinaire juſques dans la Religion ; & quoique les objets y ſoient différents, ce ſont néanmoins les mêmes paſſions. Voilà l'eſclavage où j'ai paſſé une grande partie de ma vie. Voilà les maîtres à qui j'ai obéï, & dois-je être ſurpris, que ſous de tels maîtres, je ſois tombé en de ſi déplorables égaremens ?

Or n'eſt-il pas tems de faire place à Jeſus-Chriſt, & de l'établir dans mon ame, comme dans ſon Royaume, pour la poſſéder & pour y dominer ? Eſt-il un meilleur maître ? En eſt-il un plus ſage & plus éclairé ? Il eſt *la ſageſſe même de Dieu, & il a les paroles de la vie éternelle.* Que me demande-t-il que de ſaint, que de raiſonnable, que de conforme à la plus droite juſtice & à l'équité ; que d'utile & de ſalu-

1. Cor. c. 1. Joan. c. 6.

taire pour moi ? Mais ſur-tout, que me demande-t-il, qu'il n'ait pratiqué avant moi ? Ne ſeroit-ce pas une indignité, que la condition me parût trop dure, d'aller après mon Sauveur, de me joindre à lui, d'agir avec lui & ſous lui, d'aimer ce qu'il a aimé, & de faire ce qu'il a fait ?

SECOND POINT. Il m'eſt d'autant moins permis de me ſouſtraire à ce régne de Jeſus-Chriſt dans moi, qu'il eſt plus ſolidement établi & mieux fondé. Le ſeul chriſtianiſme nous ſoumet tous au joug de cet Homme-Dieu, notre légiſlateur & notre maître. Être chrétien, ou plutôt ſe dire chrétien, & ne vouloir pas ſe laiſſer conduire par Jeſus-Chriſt, ne vouloir pas entrer dans la voye qu'il nous a tracé, ni recevoir de lui l'ordre qui doit diriger toutes nos actions & règler toutes nos démarches, c'eſt une contradiction.

Pourquoi dans notre baptême avons-nous renoncé au démon, à la chair, au monde & à ſes pompes ? N'a-ce pas été pour faire entendre que nous ne voulions point nous aſſujettir à leur empire, ni nous aſſervir ſous une ſi honteuſe domination ? Pourquoi avons-nous été en même-tems marqué du ſceau & du caractère de Jeſus-Chriſt ? N'a-ce pas été pour nous revêtir de ſes livrées, & pour reconnoître à la face des autels par une profeſſion ſolemnelle, que nous lui appartenions, & que nous lui étions ſpécialement dévoüés ? Qu'eſt-ce que ſon Evangile ? n'eſt-ce pas ſa loi ? &

& pourquoi l'avons-nous embraſſé, cette loi, ſi ce n'eſt pour dépendre du ſouverain Seigneur qui nous l'a impoſé? Enfin, c'eſt la foi même qui nous enſeigne que nous ſommes les membres de Jeſus-Chriſt, & qu'il eſt notre Chef; que nous ſommes ſon troupeau, & qu'il eſt notre Paſteur; que nous ſommes ſon Egliſe, & qu'il eſt notre Pontife; que nous ſommes ſon peuple, ſa conquête, le prix de ſon ſang, & que nous ayant acheté de ſon ſang, il s'eſt acquis un droit inconteſtable ſur nous. Quand donc je n'aurois égard qu'à ces raiſons communes & générales, je ne puis jamais ſans injuſtice me départir de l'attachement inviolable & de l'entière obéïſſance que je dois à ce divin Sauveur. C'eſt à lui de parler, & à moi de l'écouter. Or il parle en effet, il ordonne : l'Evangile qu'il nous a prêché ſubſiſte toujours, & c'eſt ſa parole, ce ſont ſes commandemens & ſes ordonnances. Réfuſer de m'y conformer, ne ſeroit-ce pas une révolte, ne ſeroit-ce pas en quelque ſorte renoncer à mon baptême; ne ſeroit-ce pas tomber dans une eſpéce d'apoſtaſie?

Ce ſeroit plus encore par rapport à moi, puiſque j'ai un engagement particulier qui me lie à Jeſus-Chriſt, & qui lui donne un nouveau droit ſur toute ma perſonne : c'eſt la qualité de religieux. Qu'ai-je fait en me conſacrant à la religion? Je me ſuis hautement & ſingulièrement déclaré diſciple de Jeſus-Chriſt ſon imitateur en tout,

& ſon ſujet, prêt à tout abandonner, à tout faire & à tout ſouffrir pour ſon ſervice. J'ai conſidéré l'état religieux comme une ſainte milice, où je m'enrollois pour combattre ſous l'étendart de Jeſus-Chriſt, & pour agir ſous ſes ordres, comme un ſoldat agit ſous ceux de ſon général. C'eſt pour cela que je me ſuis uni à lui par trois vœux, qui ſont déſormais trois liens indiſſolubles. Par ces trois vœux je l'ai mis dans une pleine poſſeſſion de moi-même, & je lui en ai fait un don abſolu & irrévocable. Je lui ai ſacrifié tous les biens du monde par le vœu de pauvreté; je lui ai ſoumis tous mes ſens par le vœu de chaſteté; & par le vœu d'obéïſſance, je me ſuis dépoüillé pour lui de ma propre volonté. Tellement qu'il ne me reſte rien qui ne ſoit à lui, & qu'il n'ait en ſa diſpoſition. Or après m'être engagé de la ſorte, puis-je me rétracter; & ne ſerois-je pas un parjure, ſi je venois à lui manquer de fidélité après des ſermens ſi juridiques & ſi authentiques.

De quelque manière donc qu'il diſpoſe de moi: ſoit qu'il m'éleve, ou qu'il m'abaiſſe: ſoit qu'il me conſole, ou qu'il m'afflige: ſoit qu'il me deſtine à cette place, ou à telle autre: ſoit même à l'égard de l'ame & des voyes intérieures, qu'il me faſſe marcher dans les ténébres ou dans la lumiére, dans les peines & les déſolations, ou dans l'abondance des douceurs céleſtes; à tout cela qu'ai-je à dire autre choſe,

ſinon qu'il eſt le maître, & que je ſuis entre ſes mains. Oui, il eſt le maître; il eſt le mien, & je n'en veux point d'autre. Je l'ai choiſi, & à Dieu ne plaiſe que je m'en détache jamais. S'il n'a pas eu juſqu'à préſent dans mon cœur toute la place qu'il y devoit occuper, je la lui rends toute entière. Je veux qu'il y régne ſeul, & qu'il y exerce tout ſon pouvoir. Je ne veux plus rien eſtimer que ſelon ſon eſtime, plus rien deſirer que ſelon ſes inclinations, plus rien rechercher que ce qu'il a recherché lui-même. Tout ce qu'il mépriſe, je le veux mépriſer comme lui; & tout ce qu'il condamne, je veux comme lui le condamner. C'eſt ainſi que je lui garderai la foi que je lui ai juré, & qui doit être éternelle.

TROISIÉME POINT. Ce n'eſt point, comme le monde ſe le figure, un fardeau peſant ni un joug difficile à porter, que le régne de Jeſus-Chriſt dans une ame religieuſe. A n'en croire que les apparences, il ſemble que ce ſoit une dure ſervitude; mais dès qu'on vient à en faire l'épreuve, on y goûte la plus heureuſe liberté, qui eſt celle des enfans de Dieu, & l'on y joüit du repos le plus inaltérable. Non pas que ce ne ſoit toujours un fardeau & un joug: mais c'eſt le joug du Seigneur, auquel nous nous ſommes voüés, c'eſt ſon fardeau, & ſelon le témoignage qu'il en a rendu lui-même, *ſon fardeau eſt leger, & ſon joug eſt doux.* Matth. 6. 12.

Auſſi ce maître ſi libéral nous a-t-il promis un double centuple, c'eſt-à-dire, une double félicité ; l'une préſente & pour cette vie même, l'autre future & pour l'éternité bienheureuſe. Car c'eſt ainſi qu'il s'en eſt expliqué dans les termes les plus formels : *Quiconque aura tout quitté pour moi, pere, mere, freres, ſœurs, maiſon, héritage, en recevra le centuple dès maintenant, & enſuite poſſédera la vie éternelle.* Il ne dit pas ſeulement que nous recevrons ce centuple après la mort ; mais que nous le recevrons *dès maintenant.* Le dégagement du cœur, l'affranchiſſement de tous les ſoins de la vie, le témoignage d'une bonne conſcience, la paix intérieure, les impreſſions ſécrettes de l'eſprit de Dieu, qui ſe communique à l'ame religieuſe & qui la remplit d'une joie toute pure & toute céleſte : cela ſeul vaut mieux que tout ce que nous avons quitté dans le monde, & que tout ce que nous y aurions pû poſſeder.

Matth. c. 19.

J'en puis bien juger par moi-même. Quelque imparfait que je ſois, il y a eu de tems en tems des jours de grace & de ferveur, où plus fidéle à mes devoirs & à toutes mes obſervances, je vivois plus régulièrement, & j'accompliſſois avec plus de zéle & plus d'ardeur les obligations de mon état. Or n'étois-je pas alors beaucoup plus content. Trouvois-je le joug de Jeſus-Chriſt trop fatiguant pour moi, & ne ſentois-je pas au contraire à le porter, une

certaine douceur, qui me dédommageoit pleinement des violences qu'il falloit me faire ? Je m'eſtimois heureux, & je l'étois en effet ; mais quand ai-je ceſſé de l'être ? C'eſt lorſque je me ſuis relâché, & que me laiſſant entraîner par ma foibleſſe naturelle, je me ſuis en quelque ſorte ſouſtrait à la conduite & à l'empire du maître qui me gouvernoit. Mes paſſions ſe ſont réveillées, mes inclinations ont pris le deſſus, je les ai ſuivi ; & n'ai-je pas mille fois éprouvé, qu'il m'eût été ſans comparaiſon plus doux & plus avantageux de ſuivre conſtamment les voyes de mon Sauveur, & de ne m'écarter jamais de la ſainte régle qu'il m'a preſcrit, & des exemples qu'il m'a donné ?

Si donc je veux retrouver ce centuple, ou ce bonheur de la vie préſente, que j'ai perdu tant de fois par ma faute, je dois le chercher auprès de Jeſus-Chriſt. C'eſt-à-dire, que je dois tout de nouveau me dévoüer à Jeſus-Chriſt ; que je lui dois ſoumettre toutes mes puiſſances, toutes mes vuës, toutes mes œuvres : enſorte qu'il ſoit comme l'ame de mon ame, & que je ne vive plus que par lui & qu'en lui. Vie d'autant plus précieuſe, que c'eſt le gage certain d'une autre vie, & d'un autre centuple qui en doit être l'éternelle récompenſe. Car ſi Jeſus-Chriſt m'appelle à ſa ſuite, & s'il veut que je le faſſe dès à préſent régner dans mon cœur, c'eſt afin de me faire un jour régner avec lui, & de me

rendre participant de ſa gloire. Les Rois de la terre élevent leurs favoris, & récompenſent la fidélité de leurs ſujets, mais non pas juſqu'à leur faire part de leur Royaume. Ce n'eſt qu'en ſervant ce Seigneur des Seigneurs, & ce Roi du Ciel, qu'on obtient une couronne, & une couronne d'immortalité. Quand je n'aurois rien à eſpérer de lui en ce monde, ne ſeroit-ce pas aſſez de cette couronne immortelle pour payer abondamment tous mes ſervices.

CONCLUSION. Venez, Seigneur, venez prendre poſſeſſion d'une ame qui vous appartient par tant de titres, & qui vous eſt encore plus acquiſe que jamais, par le don qu'elle vous fait d'elle-même. Rentrez dans un cœur où vous devez ſeul régner, & banniſſez-en tout ce qui m'éloignoit de vous, & qui vous éloignoit de moi. Vous êtes un Dieu jaloux; vous ne voulez point de partage, & vous m'avez déclaré dans votre Evangile que je ne pouvois être à deux maîtres. Quel autre puis-je choiſir que vous, & à quel autre ne dois-je pas renoncer pour vous?

Ainſi l'ai-je voulu, Seigneur, lorſque je me ſuis retiré dans votre ſainte maiſon, qui eſt proprement votre Royaume ſur la terre, & que j'ai commencé à porter vos livrées, en portant l'habit religieux. Que ce ſentiment n'a-t-il été plus ferme & plus durable! Mais il eſt encore tems de le

renouveller & de le reprendre. *Vous êtes mon Seigneur & mon Dieu*, c'eſt l'hommage que vous rendit un de vos Apôtres en revenant de ſon infidélité, & c'eſt celui que je vous rends dans une humble confuſion & un repentir véritable de mes égaremens paſſés. Commandez, me voici prêt à tout pour vous obéïr. En quelque état que vous vous préſentiez à moi, ſoit dans la ſplendeur de votre gloire, ou dans l'humiliation de votre croix, & quelque route qu'il vous plaiſe de me faire tenir avec vous & après vous, vous me trouverez toujours également ſoumis, & toujours diſpoſé à marcher. Vous m'appellerez, & je vous répondrai : vous m'inſpirerez, & j'agirai : vous me ferez entendre vos divines volontés, & je m'y conformerai. Tout cela par amour : car vous êtes un Dieu d'amour, & c'eſt par l'amour que vous régnez dans les ames fidelles, & que vous y exercez votre plus puiſſante domination. *Joan.* c. 20.

TROISIÉME MÉDITATION.

De l'humilité de Jesus-Christ dans l'Incarnation.

Philip. Semet-ipsum exinanivit.
c. 2.

Il s'est anéanti lui-même.

PREMIER POINT. C'Est un mystère incompréhensible à l'esprit humain que le mystère de l'Incarnation, & il n'y avoit que l'Esprit de Dieu qui pût nous en donner une juste idée, ni bien l'exprimer. Or il l'a fait dans cette seule parole, qui comprend tout le fond & toutes les mer-
Ibid. veilles de ce mystère adorable : *Dieu s'est anéanti.* Voilà le grand secret caché dans Dieu durant toute l'éternité, & revelé dans le tems.

Qu'est-ce que l'Incarnation du Verbe ? c'est l'anéantissement d'un Dieu : cela dit tout. Il s'est anéanti, ce Dieu de Majesté, comment ? parce qu'étant Dieu, il s'est fait homme, & que de l'homme à Dieu qui est le souverain être, ou de Dieu à l'homme qui n'est qu'un néant, il y a une distance infinie. Après cela, je ne vois plus rien qui m'étonne dans tous les autres mystères de la vie de Jesus-Christ. Car qu'un Dieu fait

fait homme embraſſe la pauvreté, les mépris, les ſouffrances, la croix, ce ſont les ſuites, & comme les engagemens de l'humanité dont il s'eſt revêtu. Mais qu'un Dieu, tout Dieu qu'il eſt, ait voulu ſe faire homme, c'eſt à quoi il n'a pu être porté que par un excès d'amour, & à quoi il n'a pû avoir d'autre engagement qu'une charité ſans bornes. Si un homme ſe réduiſoit à l'état d'un vil inſecte, à l'état d'une fourmi, on diroit qu'il s'eſt détruit lui-même, & qu'il s'eſt mis dans une eſpèce d'anéantiſſement : mais que ſeroit cela néanmoins en comparaiſon d'un Dieu incarné ? Car enfin entre un homme & le plus petit inſecte, il y a toujours quelque proportion : au lieu qu'il n'y en eut jamais, & que jamais il n'y en aura entre l'homme & Dieu.

Encore l'Ecriture ne ſe contente-t-elle pas de nous apprendre que ce Fils unique de Dieu s'eſt fait homme ; mais elle ſe ſert d'un terme qui nous donne à connoître qu'il a choiſi dans l'homme ce qu'il y a de plus groſſier & de plus terreſtre, qui eſt la chair : *Le Verbe s'eſt fait chair.* Cette chair ſi mépriſable, cette chair ſujette à tant de miſéres, cette chair qui nous eſt commune avec les bêtes, il ſe l'eſt aſſociée, & ſe l'eſt renduë commune avec nous. Mais ne devoit-il pas au moins, en ſe faiſant homme, ſe faire d'abord homme parfait, c'eſt-à-dire, ſe délivrer des foibleſſes de l'enfance, & venir tout à coup au monde tel que *Joan. c. 1.*

fut formé le premier homme ? Non, il a voulu être conçû dans les entrailles d'une Vierge, il a voulu demeurer neuf mois dans le sein de sa Mere comme les autres enfans ; il a voulu naître enfant comme eux, & s'assujettir à toutes les humiliations & à toutes les infirmités de cet âge.

Ce n'est pas tout, car quoiqu'il se fit enfant, il pouvoit du reste se faire monarque, indépendant, souverain. Il le pouvoit, mais c'est qu'il n'a pas voulu. Il a voulu dépendre, & qui plus est, il a voulu se faire *esclave*. Il est vrai, selon le témoignage & l'expression de l'Apôtre, qu'il *n'en a pris que la forme*, & que sous cette forme d'esclavage il étoit Roi en effet, & Roi de l'univers ; mais c'est cela même qui doit bien nous surprendre, que lui qui étoit le Maître & le Roi du monde entier, il se soit abaissé jusqu'à la forme d'un esclave, pour s'humilier davantage & pour s'anéantir. O abaissemens ! ô anéantissemens de mon Dieu, que vous êtes inconcevables !

Philip. 6. 2.

Ibid.

Mais ne dois je pas ajoûter pour ma confusion, qui est une chose presque aussi difficile à concevoir & à croire : c'est qu'à la vuë de ces abaissemens d'un Dieu, je nourrisse dans mon cœur un orgueil qui ne se fait que trop sentir à moi, & qui ne se fait même que trop sentir aux autres dans les rencontres ? Puis-je soutenir la moindre humiliation qui m'arrive ? Puis-je supporter la moindre parole qui me blesse ? Puis-je recevoir avec docilité & sans ai-

greur le moindre avis que me donnent ceux que Dieu a chargé de ma conduite ? Combien ſuis-je délicat à la plus legére répréhenſion ? Combien ſuis-je jaloux de certaines préférences & de certaines diſtinctions ? Combien y ſuis-je ſenſible, ſoit lorſqu'on me les refuſe, ou lorſqu'elles me ſont accordées. Bien loin de vouloir deſcendre comme mon Sauveur, je voudrois toujours monter, & de dégré en dégré, il n'y a rien dans mon état où je ne vouluſſe parvenir : *Terre & cendre, pourquoi vous enorgueilliſſez-vous, & de quoi ?* Ce reproche du Saint-Eſprit convient à tout homme, puiſque tout homme de ſon fonds n'eſt qu'un ſujet de mépris. Il convient encore plus à tout Chrétien, puiſque tout Chrétien, par le caractere de ſa foi, adore un Dieu anéanti. Mais à combien plus forte raiſon me convient-il, à moi Religieux, à moi ſpécialement obligé, comme Religieux, de prendre tous les ſentimens de Jeſus-Chriſt ? Hélas ! ſous un ſaint habit, & ſous un vêtement d'humilité, j'ai peut-être plus d'orgueil & plus d'envie de m'élever, que je n'en aurois eu dans le monde. N'eſt-ce pas démentir ma profeſſion ? N'eſt-ce pas me démentir moi-même ? *Eccl. c. 10.*

SECOND POINT. En même-tems que le Verbe divin s'eſt humilié ſi profondément & juſqu'à s'anéantir, c'eſt de ce néant même ou l'humilité l'a ré-

duit, que Dieu a tiré ſa plus grande gloire ; & c'eſt par-là que le Fils unique de Dieu, en réparant la gloire de ſon Pere, a tout à la fois opéré le ſalut de l'homme. Combien de mérites ; combien d'effets merveilleux de graces & de ſainteté, ce néant a-t-il produit ? Car c'eſt là-deſſus qu'eſt fondée toute notre juſtification, c'eſt ce qui nous a enrichi de tous les dons céleſtes & de tous les tréſors de la miſéricorde du Seigneur. De ſorte que ce néant a été plus glorieux à Dieu, plus ſalutaire aux hommes, plus fécond dans ſes fruits ſacrés, & ſes admirables opérations, que tous les autres états de ſplendeur & de Majeſté où le Sauveur a paru, & où il eut pû paroître. O puiſſance infinie du Très-Haut ! O abîme de ſageſſe ! que vous êtes impénétrable, Seigneur, dans vos conſeils, & que vous y êtes adorable ! Sur l'humiliation la plus étonnante, vous ſçavez établir votre plus ſublime grandeur, & dans le plus prodigieux abaiſſement vous trouvez de quoi vous élever, & de quoi nous ſauver & nous ſanctifier.

Voilà quelle eſt par rapport à moi-même, & avec une juſte proportion, la vertu & le pouvoir de l'humilité. Quels que ſoient ſur moi les deſſeins de Dieu, je dois être perſuadé qu'il ne fera jamais rien de grand dans moi, qui n'ait le néant de mon humilité pour principe & pour fondement. Dès que je voudrai être quelque choſe, je ne ſerai rien ; & du moment que

je conſentirai à n'être rien, je deviendrai devant Dieu capable de tout. Voilà par quelle voye les Saints ſont parvenus à une ſi haute perfection, & voilà par où j'y puis parvenir comme eux. Sans l'humilité, point de véritable vertu, point d'œuvres vraiment ſaintes. Car dans toutes nos œuvres & dans toutes nos vertus, il faut bien diſtinguer le corps & l'eſprit : le corps, qui eſt la ſubſtance des choſes que nous faiſons : & l'eſprit, qui eſt la vuë intérieure que nous nous propoſons en les faiſant. Or, c'eſt cet eſprit qui vivifie nos œuvres, & qui anime nos vertus. De-là donc qu'il vient à manquer, ou qu'il eſt infecté & gâté par l'orgueil, les œuvres les plus apparentes ne ſont plus que des œuvres mortes, & les plus ſpécieuſes vertus n'ont plus qu'une vaine lueur, qui brille à nos yeux & qui nous éblouit, mais qui s'éclipſe & qui diſparoît aux yeux de Dieu.

Et en effet, de quel prix peut être auprès de lui ce que je ne fais pas pour lui, mais ce que je fais pour ſatisfaire ma vanité, pour m'attirer l'eſtime des créatures, pour avoir dans la communauté ou dans tout l'ordre dont je ſuis membre, une certaine conſidération ? Quand même je ne m'y chercherois pas ſi expreſſément moi-même, & que je croirois y chercher véritablement Dieu, ne ſeroit-ce pas, non-ſeulement en rabaiſſer & en diminuer, mais en détruire toute la valeur, que d'en parta-

ger avec lui la gloire, en m'arrêtant à certains éloges qui me flatent, à certains retours ſur moi-même, & à certaines complaiſances, d'autant plus dangéreuſes qu'elles ſont plus ſubtiles, & que ſouvent elles ſe trouvent couvertes du voile de l'humilité. Dieu perce ce voile, il voit le fond de notre cœur; & d'ailleurs il eſt ſi jaloux de ſa gloire, qu'il nous défend d'y toucher jamais, & de lui en dérober la moindre partie. Il veut une gloire toute pure; & c'eſt l'altérer, que d'y mêler la nôtre en quelque manière que ce ſoit.

Auſſi voyons-nous qu'il a toujours fait choix des ames les plus humbles, ou pour les porter à des dégrés de ſainteté extraordinaires, ou pour les employer à ſes plus grands ouvrages. Ce fut la plus humble des Vierges qu'il éleva juſqu'à la maternité divine. Ce fut par de pauvres pécheurs qu'il convertit toute la terre, & qu'il y répandit ſon Egliſe. *Il n'a choiſi pour cela*, dit Saint Paul, *ni les ſages, ni les puiſſans, ni les nobles du ſiécle*, parce qu'ils ſont communément orgueillleux & pleins d'eux-mêmes: *mais il a pris ce qu'il y avoit de plus foible, pour confondre les forts. Il a pris ce qu'il y avoit de moins noble & de plus mépriſable, les choſes mêmes qui ne ſont point, pour renverſer celles qui ſont.* Et par quelle raiſon en a-t-il ainſi uſé? *afin que nul homme n'ait de quoi ſe glorifier devant lui.*

1. Cor. 1.

Au contraire, quels jugemens a-t-il

exercé contre des ames préſomptueuſes, qui ſe ſont laiſſées enfler de leurs prétendus mérites? Nous n'en avons que trop d'exemples dans des ſolitaires, dans des religieux, dans des hommes qui paſſoient pour des ſaints, & qui l'étoient du reſte; mais dont il a permis les chutes malheureuſes, pour les punir de leur orgueïl. Si Dieu ne m'a pas encore puni avec tant d'éclat, ni avec tant de ſévérité, n'eſt-ce pas pour moi un mal aſſez déplorable, que tout ce que je puis avoir pratiqué juſqu'ici dans la Religion, de plus pénible & de plus ſaint en ſoi, ait peut-être été perdu, parce qu'une ſecrette envie de paroître s'y eſt gliſſée, & qu'il y a eu la meilleure part? Que ſera-ce à la fin de mes jours, ſi, comblé d'années, & conſumé de travaux, je me trouve néanmoins les mains vuides, & que j'aie le malheur alors qu'une fauſſe & vaine gloire m'ait tout enlevé!

TROISIÉME POINT. Dans ce myſtére d'un Dieu incarné, nous avons contracté avec lui une alliance toute particuliére. Alliance, en vertu de laquelle nous ſommes les freres de Jeſus-Chriſt, & Jeſus-Chriſt eſt notre frere. Non ſeulement même par cette alliance nous devenons ſes freres, mais nous ſommes ſes membres, & nous ne faiſons plus avec ce Dieu-Homme, qu'un même corps. Le nœud qui forme entre lui & nous une union ſi parfaite, c'eſt l'état d'humilia-

BIBLIOTH DE LA VILLE LYON

tion & d'anéantiſſement où il a bien voulu deſcendre pour nous. S'il ne fût point ſorti de ſa gloire, & qu'il eût refuſé de prendre une chair ſemblable à la nôtre, ce ſeroit toujours notre Dieu, & nous ſerions toujours ſes créatures : mais nous n'aurions jamais eu l'avantage de lui être liés comme freres, ni comme membres. Nous ne lui appartenons donc de ſi près, que parce qu'il eſt venu à nous, & qu'il s'eſt fait petit comme nous.

De-là combien nous doivent être chers ſes abaiſſemens, puiſqu'ils nous ont ainſi élevés, & qu'ils nous ont été ſi ſalutaires ? Or n'eſt-il pas étrange que nous y ſoyons néanmoins ſi oppoſés, & que dans la pratique nous n'y voulions avoir aucune part ? Quand il ne s'agit que de les adorer dans la perſonne de Jeſus-Chriſt, & de m'en expliquer en des termes & avec des ſentimens d'admiration, j'uſe ſur cela des expreſſions les plus vives & les plus touchantes. Quand il n'eſt queſtion que de les méditer & de m'en entretenir intérieurement dans la priére, j'y trouve du goût, & j'en ſuis même attendri quelquefois juſqu'aux larmes ; mais qu'il ſe préſente une occaſion de les imiter & d'y participer, c'eſt là que toute l'onction que j'y trouvois, s'évanoüit, & que toute l'ardeur de mon zéle vient à s'éteindre. Un mépris, fût-ce le plus leger, & ne fût-il, comme il arrive ſouvent, qu'imaginaire, ſuffit pour me

ſerrer le cœur & pour me remplir d'amertume. Ou j'éclate avec chaleur, ou ſi je diſſimule mon chagrin, j'en ſuis continuellement occupé, & je le porte par tout.

Eſt-ce là l'honneur & la reconnoiſſance que je dois à un Dieu ſi profondément humilié pour moi ? Afin de m'égaler en quelque ſorte à lui, il n'a pas dédaigné de me reſſembler dans toutes mes infirmités & toutes mes miſéres, & il n'eſt rien dont j'aye plus d'horreur, que de lui reſſembler en cela même qui l'a approché de moi, & qui m'a donné avec lui un rapport ſi avantageux & ſi glorieux. Il faut qu'il y ait de la proportion entre le chef & les membres ; & quelle proportion, quelle alliance peut-il y avoir entre ſon humilité & mon orgueïl ? Quelle indignité, diſoit ſaint Bernard, & quelle honte, que ſous un chef couronné d'épines, les membres vivent dans le plaiſir & dans les délices ! Je puis bien me dire de même : quel renverſement & quelle contradiction, que ſous un chef qui s'eſt volontairement anéanti, moi qui me reconnoit pour un de ſes membres, & qui dois regarder comme un inſigne bonheur de l'être, je me faſſe toutefois un ſcandale de ſes anéantiſſemens, & que je les rejette ſi loin de moi ! N'eſt-ce pas le renoncer lui-même, n'eſt-ce pas m'en ſéparer ? Or dès que les membres ne communiquent plus avec le chef, ils n'en reçoivent plus de vertus, & ils tombent dans une mortelle défaillance. Voilà ce que j'ai

à craindre. Dieu laiſſe une ame vaine languir dans la tiédeur, & ne ſe remplir que de frivoles idées, qui l'amuſent toute ſa vie, plutôt qu'elles ne l'occupent.

Encore eſt-ce un bien qu'il en demeure là, & qu'il ne l'abandonne pas en des rencontres & ſur des points plus eſſentiels. Quoiqu'il en ſoit, *le Seigneur réſiſte aux ſuperbes, & c'eſt aux humbles qu'il donne ſa grace.* Sans l'humilité, point d'eſprit chrétien; à plus forte raiſon, point d'eſprit religieux: & par le même principe, point de progrès dans les voyes de Dieu, point de commerce ni d'union avec Dieu. Je ne l'ai que trop éprouvé: veux-je l'éprouver encore? Ou plutôt n'y dois-je pas & n'y veux-je pas apporter un prompt reméde?

Jacob. c. 4.

CONCLUSION. C'eſt vous, Seigneur, qui me l'enſeignez ce moyen ſi néceſſaire pour guérir les maux infinis que l'orgueil m'a cauſé juſqu'à préſent, & pour arrêter les pernicieux effets qu'il produit tous les jours juſques dans les plus ſaints états. Le premier de tous les péchés a été l'orgueil, & c'eſt de cette ſource empoiſonnée que ſont venus dans la ſuite tant d'autres péchés. Il n'y avoit que vos humiliations, Seigneur, qui puſſent les réparer; & voilà pourquoi, entrant dans le monde, vous avez commencé par vous humilier.

Votre exemple eſt pour moi une leçon bien ſenſible & bien intelligible. Tout Dieu que vous êtes, vous voulez être ren-

fermé comme un enfant, dans le ſein d'une Vierge ; vous y voulez demeurer obſcur & inconnu, & par-là que m'apprenez-vous autre choſe, ſinon que je dois moi-même, par mon humilité, me rendre auſſi petit qu'un enfant? Puis-je l'ignorer, cette excellente & divine leçon ; & par quel prétexte puis-je me défendre de la pratiquer? La gloire m'eſt-elle plus duë qu'à vous, & mon nom ſur la terre doit-il être plus connu que le vôtre ?

Ah! Seigneur, ces penſées me confondent, & j'y trouve toute ma condamnation. Maintenant que je les ai préſentes à l'eſprit, j'en ſuis touché, & il me ſemble que je ſerois en diſpoſition de ſoûtenir tous les outrages, & de vivre comme le dernier des hommes : mais que ces idées paſſent bientôt de mon ſouvenir, & qu'il faut peu de choſe pour les effacer? De toutes les vertus, il n'en eſt point qui s'acquière plus difficilement qu'une ſincére humilité, ni qui engage à de plus grands efforts & à de plus grands ſacrifices. Du moins, mon Dieu, je ſens là deſſus ma foibleſſe, & je m'en humilie devant vous. Ma ſenſibilité eſt extrême, & je ne puis de moi-même la vaincre : mais aidez-moi, Seigneur, fortifiez-moi dans le deſſein que vous m'inſpirez, de travailler enfin à déraciner de mon cœur ce fonds d'orgueïl qui m'eſt ſi naturel, & qui ſe répand dans toutes mes actions & toute la conduite de ma vie.

CONSIDERATION

Sur l'Exercice de la préſence de Dieu.

DE tous les exercices de la vie chrétienne & religieuſe, il n'en eſt point où les Saints ſe ſoient plus adonnés, ni qu'ils ayent plus recommandé, que celui de la préſence de Dieu. Il eſt important d'en bien connoître l'obligation, l'utilité & la pratique.

PREMIER POINT. L'obligation de cet exercice eſt fondée ſur ces deux principes de foi : Dieu eſt par tout, & Dieu voit tout. Dieu eſt par tout, donc je lui dois par tout le reſpect : donc je dois par tout me ſouvenir de la prééminence de ſon Etre & de ma dépendance. En effet, il n'y a point de lieu dans l'univers, qui ne ſoit conſacré par la préſence de la majeſté de Dieu ; & quelque part que je me trouve, je puis dire auſſi-bien que Jacob : *ce lieu eſt ſaint, & je ne le ſçavois pas*, ou plutôt je n'y penſois pas. Dieu eſt ici, & je l'oubliois, je n'y faiſois nulle attention. Ainſi l'exercice de la préſence de Dieu eſt l'hommage légitime, & le culte que je rends à l'immenſité de Dieu. Saint Auguſtin ſe l'eſt

Geneſ. c. 28.

figuré comme un vaſte océan, où toutes les créatures ſont, pour ainſi dire, abîmées dans Dieu, & pénétrées de l'eſſence de Dieu, ſans pouvoir jamais ſortir hors de lui, ni ſe détacher de lui, parce qu'elles lui ſont préſentes par la néceſſité de leur être. N'eſt-il donc pas juſte que l'homme qui eſt une créature intelligente & raiſonnable, ſe faſſe un devoir de religion, de lui être encore préſent d'eſprit & de cœur; ſe conſidérant ſans ceſſe dans Dieu, & conſidérant Dieu dans ſoi-même, puiſqu'il y a des liaiſons ſi eſſentielles entre Dieu & lui?

En même-tems que Dieu eſt par tout, il voit tout, il obſerve tout: je dois donc, autant qu'il eſt en mon pouvoir, ne le perdre jamais de vuë & marcher toujours comme l'ayant pour témoin, non-ſeulement de mes actions, mais de mes plus ſecrettes intentions; ce Dieu dont la pénétration eſt infinie, à qui malgré moi je ſers comme d'un continuel ſpectacle, & à la connoiſſance duquel rien ne peut ſe ſouſtraire ni ſe dérober. *Où irai-je, Seigneur*, diſoit David, *pour me cacher à votre entendement divin, & où fuirai-je de devant votre face? Si je monte dans le ciel je vous y rencontre; ſi je deſcends juſqu'aux enfers, vous y êtes préſent; ſi je prends des aîles pour voler aux extrémités de la terre, c'eſt votre main qui m'y conduit. J'ai dit en moi-même, peut-être que les ténébres me couvriront. Mais j'ai reconnu que la nuit même la plus profonde devient toute lumineuſe pour*

me montrer à vous. Car les ténèbres, ô mon Dieu! ne ſont point obſcures pour vous, & la nuit pour vous eſt auſſi claire que le plus grand jour. Voilà comment raiſonnoit ce ſaint Roi, concluant de-là l'obligation où il étoit de ſe tenir toujours en la préſence de ſon Dieu. Pourquoi ne le conclurai-je pas moi-même & pour moi-même ?

SECOND POINT. L'utilité de ce même exercice de la préſence de Dieu, conſiſte en ce que c'eſt un ſouverain préſervatif contre le péché ; & de plus, une voye courte & abrégée pour arriver à la perfection.

Préſervatif contre le péché : car rien n'eſt plus propre à me contenir dans l'ordre que de penſer, je ſuis devant Dieu. Rien de plus efficace pour reprimer les mouvemens de mes paſſions : pour me faire triompher des plus violentes tentations, pour m'empêcher de ſuccomber dans les plus dangereuſes occaſions, que de me dire : je ſuis en préſence de mon juge ; en préſence de celui qui va me condamner, & qui eſt tout prêt à prononcer contre moi l'arrêt, ſi je ſuis aſſez téméraire pour commettre ce péché. Il n'y a point, dis-je, de tentation que cette réflexion ne ſurmonte, point d'emportement qu'elle n'arrête, point de fragilité ni de chute dont elle ne préſerve. Nous ne péchons communément, que parce que nous perdons la vuë de Dieu ; & à peine pécherions-nous jamais, ſi nous avions tou-

jours Dieu préſent. Pécher contre Dieu, dit ſaint Auguſtin, c'eſt un crime; mais pécher contre Dieu à la vuë même de Dieu, c'eſt un monſtre, & il y auroit peu de pécheurs, qui en vinſſent juſques-là, s'ils étoient prévenus de ce ſentiment, Dieu me regarde. Auſſi eſt-ce le reproche que ſe fit à ſoi-même l'enfant prodigue, quand il dit dans la douleur & dans l'amertume de ſon ame: *Mon pere, j'ai péché contre le ciel, & devant vous.* *Luc. c. 15.*

Voye courte & abrégée pour arriver à la perfection: c'eſt ce que Dieu lui-même enſeignoit à Abraham, lorſqu'il lui diſoit: *marchez en ma préſence, & vous ſerez parfait.* *Geneſ. c. 17.* Car la vraye perfection de l'homme chrétien & du religieux, eſt de bien faire toutes ſes actions; & de ne les point faire lâchement, de les faire avec application & avec ferveur. Or qu'y a-t-il qui puiſſe plus m'inſpirer cette ferveur dans mes actions, plus m'animer, & corriger en moi le déſordre d'une vie négligente & lâche, que la vuë & la préſence de Dieu? Dieu m'examine, & je l'ai continuellement pour ſpectateur. Avec cela puis-je être tiéde & languiſſant dans ſon ſervice, & en ce que je fais pour lui: Ajoûtez, que cette préſence de Dieu eſt une ſource de conſolations pour les ames juſtes, & un ſoûtien dans les efforts & les violences que leur coûte le ſoin de leur perfection. Qu'y a-t-il de plus doux que cette penſée; Dieu eſt avec moi? tout Dieu qu'il eſt, il s'ap-

plique à moi, & eſt occupé de moi. Cette penſée ſeule n'eſt-elle pas plus que ſuffiſante pour adoucir toutes les peines qui peuvent ſe préſenter, & pour m'affermir dans tous les combats qu'il y a à livrer? Tel eſt le fruit de la préſence de Dieu. *Que les juſtes*, dit l'Ecriture, *ſoient remplis d'une ſainte joye*; & comment ne le ſeroient-ils pas, puiſqu'ils *enviſagent toujours Dieu, & qu'ils ſont toujours eux-mêmes ſous les yeux de Dieu?*

Pſal. 67.

TROISIÉME POINT. Quant à la pratique, l'exercice de la préſence de Dieu demande deux choſes: l'une eſt d'éviter ſoigneuſement tout ce qui peut être un obſtacle à la préſence de Dieu, & l'autre de s'aſſujettir avec fidélité à tout ce qu'on ſçait être un moyen pour l'acquérir, & pour la conſerver.

En éviter les obſtacles. Ce ſont, par exemple, les vains amuſemens du ſiécle, certains divertiſſemens où le cœur ſe répand trop au dehors, certaines joyes déréglées qui diſſipent l'eſprit, certaines ſociétés qui nous détournent de nos devoirs; certaines liaiſons d'amitié, qui nous attachent aux créatures, juſqu'à en être tout occupés; l'excès des déſirs, qui nous agitent & qui nous partagent; la véhémence des paſſions, qui nous altèrent & qui nous troublent; les converſations inutiles, qui nous rempliſſent l'imagination de bagatelles; les ſoins ſuperflus qui nous embarraſſent;

barraſſent ; les occupations trop grandes & trop fréquentes, qui nous accablent ; mille affaires où nous nous engageons, mille ſujets de diſtractions que nous nous attirons. Il faut retrancher tout cela, parce que tout cela, eſt incompatible avec la préſence de Dieu. Et il eſt bien raiſonnable, ô mon Dieu, que j'en uſe ainſi : car puiſque votre divine préſence eſt pour moi un tréſor ſi précieux, il n'y a rien que je ne doive quitter, pour le poſſéder, je ne l'acheterai jamais trop cher. Heureux, ſi par-là je parviens à l'obtenir ; ſi renonçant à tout le reſte, je me trouve uni à vous par cette bienheureuſe préſence, qui dès cette vie eſt une félicité anticipée.

S'aſſujettir aux moyens d'acquérir & de conſerver la préſence de Dieu : tels que ſont la priére : demandant tous les jours à Dieu ce riche don, & lui diſant avec le Prophéte Royal : *Seigneur, dirigez ma voye devant vos yeux*, & faites que je ne m'éloigne jamais de votre préſence. Le ſilence & la retraite, ayant chaque jour des heures règlées pour vaquer à Dieu, & pour ſe ſéparer du bruit & du tumulte du monde. L'ordre dans ſes actions, n'en faiſant aucune que par eſprit d'obéïſſance à Dieu ; accompliſſant en toutes la volonté & le bon plaiſir de Dieu ; cherchant Dieu juſques dans les plus indifférentes, & ſe le propoſant pour fin ; ne conſiderant les créatures, que comme elles doivent être *Pſal. 5.*

conſiderées, c'eſt-à-dire, que comme les images de Dieu, que comme des miroirs qui nous repréſentent les perfections de Dieu : le ciel comme le palais de ſa gloire, la terre comme l'eſcabeau de ſes pieds, les hommes comme les miniſtres de ſa providence, les proſpérités comme les effets de ſa libéralité, les adverſités comme les châtimens de ſa juſtice. Voilà le ſecret de ne perdre jamais la préſence de Dieu. Voilà par où ſaint Ignace de Loyola s'élevoit ſans ceſſe à Dieu. Il ne lui falloit que la vuë d'une fleur, pour le ravir hors de lui-même, & pour lui donner la plus haute idée du ſouverain Auteur de la nature. Puiſſions-nous de cette ſorte, ſelon la maxime de l'Apôtre, trouver Dieu par tout & en tous.

SIXIÉME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la pauvreté de Jesus-Christ dans sa Nativité. 2. Cor. c. 8.

Scitis gratiam Domini nostri Jesu Christi, quoniam propter vos egenus factus est, cùm esset dives.

Vous sçavez quelle a été la miséricorde de notre Seigneur Jesus-Christ, qui de lui-même étant riche, s'est fait pauvre pour vous.

PREMIER POINT. C'Est dès sa naissance que Jesus-Christ commence à exécuter le dessein qu'il avoit formé de vivre & de mourir pauvre. Ce Dieu de majesté, ce souverain Auteur à qui toutes choses appartenoient, pouvoit naître au milieu des richesses & dans l'abondance. Il sembloit même que cet état convenoit davantage, non-seulement à la dignité de sa personne; mais à la fin de sa mission. Car venant sur la terre pour attirer à lui tous les hommes, & pour les soumettre à sa loi,

pouvoit-il mieux les engager à le ſuivre, que par l'éclat & la pompe d'une condition opulente ? Du moins les Juifs avoient-ils conçû cette idée du Meſſie qu'ils attendoient, & croyoient-ils qu'il ſe feroit voir dans la ſplendeur, & qu'il les combleroit des biens temporels. Mais que les vuës du Seigneur ſont différentes des nôtres & au-deſſus des nôtres ! Ce Meſſie, ce deſiré des nations naît enfin, mais dans la pauvreté : & pourquoi ? parce qu'il vouloit d'abord par ſon exemple perſuader au monde cette vérité, qu'il devoit enſuite nous annoncer lui-même dans ſon Evangile : *Bienheureux les pauvres.*

Matth. c. 5.

Voilà donc pourquoi il ſe fait pauvre dès ſa ſainte Nativité ; & comme la première leçon qu'il avoit à nous donner, étoit du bonheur des pauvres, voilà le premier état où il ſe montre à nos yeux, & où il nous repréſente ſon adorable humanité. Exemple plus puiſſant que tous les diſcours. Exemple qui nous découvre ſenſiblement le mérite & le prix de la pauvreté, puiſqu'elle a été digne du choix d'un Dieu, & qu'il l'a préféré à toutes les richeſſes du ſiécle. Exemple le plus propre à nous en inſpirer, non-ſeulement l'eſtime, mais l'amour & le goût, puiſque nous la voyons conſacrée dans la perſonne de ce Dieu Sauveur, qui ne s'y eſt réduit & ne l'a embraſſé que pour nous.

C'eſt à cette pauvreté qu'il m'a ſpécialement appellé par ſa grace, & un avantage

ſingulier de la profeſſion religieuſe eſt d'y pouvoir imiter plus parfaitement la pauvreté de Jeſus-Chriſt. Il y a des pauvres dans le monde : mais les uns ne ſont pauvres que d'effet & que par la néceſſité de leur condition, ſans l'être de cœur & d'affection, & les autres le ſont d'affection & de cœur : ſans l'être réellement & en effet. La pauvreté des premiers, n'eſt qu'une pauvreté qu'ils déplorent, & dont ils ſe plaignent : d'où il s'enſuit que ce n'eſt point la pauvreté de Jeſus-Chriſt, laquelle a été une pauvreté volontaire. La pauvreté des ſeconds, eſt une pauvreté chrétienne & agréable à Dieu : leur cœur eſt détaché des biens qu'ils ont dans les mains, & ſelon la maxime de l'Apôtre, ils les poſſédent comme s'ils ne les poſſédoient pas : mais ce n'eſt pas-là néanmoins toute la pauvreté de Jeſus-Chriſt, lequel a voulu ſe dépoüiller de toute propriété & de toute poſſeſſion.

Il n'y a, à bien parler, que le religieux qui ſoit le vrai imitateur de la pauvreté de ſon Dieu. Il eſt pauvre en effet, & encore plus pauvre de volonté : pauvre en effet, car il a tout quitté : encore plus pauvre de volonté, car c'eſt lui-même qui par le ſecours & l'inſpiration d'en-haut, s'eſt déterminé à quitter tout, & qui ſeroit prêt de renoncer au monde entier, s'il en étoit maître. C'eſt donc en vertu de ce ſacrifice, que je puis dire à Jeſus-Chriſt comme les Apôtres : *Seigneur, j'ai tout abandonné pour vous ſuivre.* Et ſi je ſuis toujours fidéle à *Matth. c. 19.*

ma vocation, c'eſt en récompenſe de ce même ſacrifice, que je puis attendre de la part de Jeſus-Chriſt cette réponſe ſi conſolante, & cette grande promeſſe. *Vous ſerez aſſis ſur des thrônes de gloire.* Avec une telle eſpérance, & ſoutenu de l'exemple de mon Sauveur, ai-je lieu de regretter ce que je lui ai ſacrifié ? Dois-je même le compter pour quelque choſe ? Dois-je le regarder comme un don que j'ai fait à Dieu ; ou n'eſt-ce pas une grace que Dieu m'a fait de l'agréer & de vouloir bien l'accepter ? La pauvreté où je vis, ne me devient-elle pas honorable, dès que c'eſt celle de Jeſus-Chriſt ? Ne me devient-elle pas douce & aimable, dès qu'elle me lie ſi étroitement à Jeſus-Chriſt ? Ne me devient-elle pas infiniment chere & précieuſe, dès qu'elle me donne un droit particulier au Royaume de Jeſus-Chriſt, & à une félicité éternelle ?

Matth. 19.

SECOND POINT. Si d'une part la pauvreté de mon état eſt plus conforme à la pauvreté de Jeſus-Chriſt, il s'en faut bien d'ailleurs qu'il n'y ait entre l'une & l'autre une reſſemblance entière & une pleine égalité. Pour m'en convaincre, je n'ai qu'à ouvrir les yeux & qu'à contempler cet Enfant-Dieu dans l'étable où il eſt né. Cette étable, voilà ſa demeure ; cette crêche, voilà ſon berceau ; cette paille où il eſt couché, voilà le lit de ſon repos ;

ces miſérables langes qui l'enveloppent, voilà tous ſes vêtemens. Eſt-ce qu'il n'eût beſoin de rien autre pour ſe défendre du froid de la nuit, de l'extrême rigueur de la ſaiſon, de toutes les injures du tems? Eſt-ce qu'il ne fut point ſujet aux infirmités de l'enfance, & qu'il ne les reſſentit point? Il étoit homme comme nous, paſſible comme nous, encore même plus que nous par la délicateſſe de ſon corps; & ſes larmes, ſes cris donnoient aſſez à entendre ce qu'il ſouffroit. Mais du reſte, la pauvreté n'a rien de ſi rigoureux qu'il n'ait voulu éprouver, & il eſt venu ſur la terre pour en porter tout le fardeau, & en ſoûtenir toute la miſére.

Saint Bernard s'adreſſe là-deſſus aux riches du monde; & pour leur inſtruction ou leur condamnation, il les invite à écouter la voix de cette étable d'un Dieu naiſſant, de cette crêche, de ces langes. Quoique dans ma profeſſion, je ne puiſſe être mis au nombre des riches du ſiécle, je ne dois pas me rendre moins attentif à cette même voix, & ce qu'elle m'annonce, ne doit guères me donner moins de confuſion. Elle me repréſente l'état pauvre de mon Sauveur; & par un juſte retour ſur moi-même, elle m'engage à me comparer avec lui, c'eſt-à-dire à rougir en ſa préſence de ma foibleſſe, & à la reconnoître. Car il eſt vrai, je mêne une vie pauvre: mais dans le fond, à quoi ſe réduit cette pauvreté? Puis-je la faire entrer en quel-

que comparaiſon avec l'étable, avec la crêche, avec ces langes uſés & déchirés ? Ai-je les mêmes incommodités à endurer ? Me ſuis-je vû quelquefois dans les mêmes extrémités ? Ai-je manqué en quelques rencontres des choſes néceſſaires ? Tout pauvre que je ſuis, n'ai-je pas ce qui me ſuffit ? La religion s'eſt chargée d'y pourvoir. Elle ne s'eſt pas chargée de pourvoir au ſuperflu, ni au délicieux : ce n'eſt point ce que j'en ai attendu, ni ce que j'en ai dû attendre ; & ſans doute ce ſeroit une étrange pauvreté que la mienne, ſi je prétendois l'accorder avec les délices & les ſuperfluités. Mais quant à ce néceſſaire, dont tant de ſages Inſtituteurs ont jugé que je ne pouvois me paſſer, dont tant d'autres avant moi ſe ſont contentés, & dont tant d'autres comme moi ſe contentent encore préſentement, m'eſt-il refuſé, & ne me le fournit-on pas ?

En cela même, j'ai cet avantage, que la religion me délivre de tous les ſoins temporels, qui occupent une infinité de gens du monde pour s'aſſurer ce néceſſaire, & pour ſe le procurer. N'eſt-ce pas aſſez pour moi ? Hé ! c'étoit bien aſſez pour tout ce qu'il y a eu de ſaints & de fervens religieux, qui m'ont précédé dans la même obſervance, & ſous la même règle. Que dis-je, c'étoit trop pour eux : & leur pauvreté, à les en croire, étoit toujours trop aiſée & trop commode. Bien-loin de vouloir élargir ce néceſſaire

néceſſaire & l'étendre, ils ne penſoient qu'à le reſſerrer autant qu'il leur étoit permis, afin de le proportionner davantage à l'état de Jeſus-Chriſt, & de l'en approcher de plus près. Ils ne ſe plaignoient que d'en être encore ſi éloignés. Hélas! j'en ſuis bien plus éloigné qu'eux : mais eſt-ce là le ſujet de mes plaintes ? O que de murmures ceſſeroient, que de retours de l'amour propre ſeroient tout d'un coup arrêtés, ſi je venois à mieux comprendre, que je ne l'ai compris juſqu'à préſent, ce que c'eſt que d'être pauvre comme Jeſus-Chriſt ; ou plutôt, ſi je comprenois mieux de quelle indignité il eſt dans un Religieux, de ſe dire pauvre de Jeſus-Chriſt, & de ne vouloir pas être pauvre comme Jeſus Chriſt !

TROISIÉME POINT. Ou c'eſt Jeſus-Chriſt qui s'eſt trompé dans le choix qu'il a fait d'un état pauvre, ou c'eſt le monde qui ſe trompe dans l'attachement qu'il a aux biens de la terre. Mais Jeſus-Chriſt étant la ſageſſe increée, il eſt incapable de ſe tromper en aucune choſe : d'où il faut conclure que c'eſt donc le monde qui eſt dans l'erreur & qui s'égare. Voilà comment raiſonnoit ſaint Bernard, & ce raiſonnement regardoit en général toutes les conditions : mais on peut bien l'appliquer en particulier à la profeſſion religieuſe.

Car entre toutes les conditions, où eſt ce qu'on ſe trompe le plus, ſi ce n'eſt dans la

religion, dès qu'on y eſt attaché à ſes commodités, & qu'on y recherche les aiſes de la vie ? Une ame religieuſe tombe alors dans les plus groſſières erreurs, & ſa conduite en eſt toute pleine. 1. Elle ſe flate de ſuivre Jeſus-Chriſt pauvre, parce qu'elle marche dans la voye de la pauvreté : mais autre choſe eſt de marcher dans la voye de la pauvreté, & d'y ſuivre Jeſus-Chriſt. On l'y ſuit par une ſainte conformité de ſentiment avec lui, & quelle conformité y a-t-il entre les ſentimens de ce Dieu volontairement dépoüillé de tout, & ceux d'une ame qui, dans la pauvreté qu'elle profeſſe, ne penſe qu'à ſe ménager tout ce qu'elle peut d'accommodemens & de douceurs ? 2. Elle croit avoir devant Dieu le mérite de la pauvreté évangélique, quoiqu'elle n'en ait pas le véritable eſprit. Car ce n'eſt pas l'avoir cet eſprit de pauvreté, que de ne vouloir manquer de rien, & de ſçavoir ſi bien ſe dédommager d'un côté, de ce qu'on ne peut recevoir de l'autre. 3. Comme il arrive ſouvent, que malgré toute ſon attention & toutes ſes précautions, elle n'a pas, à beaucoup près, tout ce qu'elle ſouhaite, il s'enſuit de-là qu'elle reſſent tout l'effet & toute la peine de la pauvreté, ſans en retirer aucun fruit ni en pouvoir eſpérer aucune récompenſe. 4. Après avoir abandonné, peut-être de grands biens, ou du moins un honnête établiſſement dans le monde, elle ſe laiſſe occuper de bagatelles, & n'en eſt pas moins poſſédée, que les mondains le ſont d'une abon-

dante fortune. 5. D'autant plus aveugle & plus dangéreuſement trompée, qu'elle ſe perſuade en bien des occaſions & ſur bien des ſujets où elle ſe donne certaines libertés, qu'il n'y va pas du ſalut, lorſque ſon vœu néanmoins s'y trouve violé, & que la conſcience y eſt griévement bleſſée.

Point de matière où l'on ait plus à craindre, même dans la religion, de ſe faire une fauſſe conſcience, qu'en ce qui concerne la pauvreté. Combien de fois ai-je eu ſur cela, moi-même des doutes, des inquiétudes, des remords? Et ſi je n'en ai point eu, combien ai-je eu lieu d'en avoir? Car me ſuis-je toujours appuyé ſur de bons principes pour me raſſurer? Combien peut-être ai-je fait valoir de mauvaiſes excuſes, que je prenois pour de bonnes raiſons, parce qu'elles ſecondoient mes deſirs? De combien de permiſſions me ſuis-je autoriſé, ou que j'ai extorqué ou mal interprété, ou trop étendu? Quoi donc, ai-je renoncé aux richeſſes du ſiécle en vuë des périls qu'elles portent avec elles, pour me jetter en d'autres embarras & en d'autres dangers; du côté même de la pauvreté religieuſe? L'ai-je embraſſé, cette ſainte pauvreté, à condition de n'en éprouver dans la pratique aucun effet? Ai-je prétendu être de ces Religieux qui, dans un ſens bien oppoſé à celui de l'Apôtre ſaint Paul, n'ont rien en apparence, mais réellement poſſédent tout? En vérité, falloit-il pour cela ſortir du monde; & après avoir fait une fois le ſacrifice de tous ſes biens, ſi

je veux encore uſer de certaines réſerves ; n'ai-je point peur d'attirer ſur moi la malédiction dont Dieu a menacé quiconque déroberoit quelque choſe de l'holocauſte qui lui eſt offert ? L'expérience a ſouvent confirmé la menace. Malheur, ſi j'en devenois moi-même un exemple.

CONCLUSION. Dieu, Créateur du Ciel & de la terre, mais que j'adore ſous la forme d'un enfant, & que je vois dans la miſére d'une étable & d'une crêche, Seigneur, agréez le ſacrifice que je renouvelle en votre préſence, de tout ce que le monde me deſtinoit, & de tout ce que j'y pouvois prétendre. Dans le ſentiment qui me touche, il me ſemble que par votre grace je ſerois actuellement diſpoſé à vous ſacrifier un Royaume ſi je le poſſédois, & que je n'en voudrois être maître que pour vous l'offrir.

Hélas ! Seigneur, vous ne m'en demandez pas tant, & voilà l'illuſion ordinaire qui nous ſéduit. Nous formons pour vous des ſouhaits que nous ne pouvons exécuter ; & ce qui dépend de nous, nous vous le refuſons. Car il ne s'agit point, mon Dieu, de renoncer à des Royaumes ni à des Empires, que je n'ai pas & que je n'aurai jamais ; mais ce que vous voulez de moi, c'eſt que par un eſprit de pauvreté, je me défaſſe de ceci & de cela, où mon cœur eſt attaché, & dont je ſens bien que je devrois apprendre à me paſſer. C'eſt peu

de choſe ; mais ſi je vous étois fidéle en ce peu de choſe, que vous répandriez ſur moi de graces & de tréſors ſpirituels ! Et parce que j'ai toujours répugné juſqu'à préſent à vous l'accorder, que ce peu de choſe a cauſé de dommage à mon ame, & lui en peut cauſer dans la ſuite ! Voilà, Seigneur, ce que je dois vous donner, & de quoi je dois me dépoüiller : voilà l'offrande que je dois porter à votre crêche. Ah ! ſi ce peu de choſe m'arrête, que ſeroit-ce, mon Dieu, s'il étoit queſtion de grandes choſes ! A quelque dénuëment que la pauvreté religieuſe me réduiſe, il ne ſera jamais tel que le vôtre, ni jamais il ne ſera comparable aux dons céleſtes & à l'infinie récompenſe que vous avez promis aux pauvres évangéliques.

SECONDE MÉDITATION.

De l'Obéïſſance de Jeſus-Chriſt dans ſa fuite en Egypte.

Philip. c. 2. Humiliavit ſemet-ipſum factus obediens.

Il s'eſt abaiſſé lui-même, & il s'eſt fait obéïſſant.

PREMIER POINT. QUoique l'ordre que reçut Joſeph de la part du Ciel & par le miniſtére d'un Ange, de s'enfuir en Egypte avec Jeſus & Marie, ne s'adreſsât pas immédiatement à Jeſus-Chriſt, il le regardoit néanmoins, & ne regardoit même que lui. Et parce que cet Enfant-Dieu avoit une pleine connoiſſance de tout ce qui ſe paſſoit, on peut conſiderer cette fuite ſi prompte & ſi peu préparée, comme l'effet de ſon obéïſſance.

Ce fut dans ſon principe une obéïſſance toute ſainte, puiſqu'elle n'étoit fondée que ſur une conformité parfaite de ſa volonté avec la volonté de ſon Pere, à qui ſeul il vouloit plaire, & en qui il ſe confioit uniquement. Il enviſageoit, non-ſeulement dans cet Ange envoyé d'en haut, mais dans Joſeph à qui l'Ange avoit parlé, & qui de-

voit être lui-même en cette occaſion l'agent & le miniſtre de Dieu. Ce divin Enfant ſe laiſſa donc conduire, & n'eut point d'autre ſentiment que celui d'une ſoumiſſion filiale, & d'un plein abandonnement de ſes intérêts entre les mains de la providence & de ceux qu'elle avoit chargé du ſoin de ſa perſonne. Or telle eſt l'obéïſſance religieuſe. Rien de plus ſaint que les principes ſur quoi elle eſt établie : car c'eſt ſur l'acte de foi le plus héroïque, ſur l'acte de confiance le plus excellent, & ſur l'acte de charité le plus parfait.

Acte de foi le plus héroïque, puiſque pour obéïr en religieux, je dois croire que l'autorité de Dieu réſide dans mes ſupérieurs, & qu'elle leur a été communiquée par Jeſus-Chriſt : non point à la vérité par Jeſus-Chriſt en perſonne, mais par Jeſus-Chriſt repréſenté dans ſon Vicaire, & dans toutes les puiſſances de l'Egliſe légitimement ordonnées. De ſorte que cette communication d'autorité me doit être auſſi certaine, que ſi elle s'étoit faite par une apparition viſible de Jeſus-Chriſt même, & qu'il s'en fût expliqué de vive voix. Je dois croire de plus, que m'étant ſoumis volontairement & de gré à cette juriſdiction divine & humaine tout enſemble, c'eſt Dieu qui me gouverne par mes ſupérieurs, & que je ſuis obligé de leur rendre obéïſſance, non pas en tant que ce ſont des hommes comme moi, mais en tant qu'ils me tiennent la place de Dieu, qui me déclare par leur bouche ſes

volontés. Et parce que cette vérité ſubſiſte indépendamment des imperfections de ces ſupérieurs & de leurs foibleſſes, indépendamment des contradictions de mon eſprit & des répugnances de mon cœur : de-là vient qu'avec tout cela le même acte de foi doit toujours ſubſiſter, & que malgré tout ce que je découvre de défauts dans un ſupérieur, je lui dois toujours également le reſpect ; ou plutôt reconnoître & reſpecter Dieu dans lui.

Acte de confiance le plus excellent ; car à n'en juger que ſelon les lumières naturelles, ſouvent je pourrois craindre de m'égarer en ſuivant les vuës de mes ſupérieurs. Mais j'obéis néanmoins, parce que j'eſpère que Dieu touché de mon obéiſſance, leur inſpirera ce qui me convient. Qu'il ne permettra pas que je me perde dans l'exercice, l'emploi, le lieu où ils m'auront deſtiné. Qu'il me délivrera de tous les dangers qui pourroient s'y rencontrer pour moi, & que, ſuppoſé même qu'ils ſe fuſſent trompés, il ne me demandera point compte de leur erreur. Enfin, qu'il agréera ce que j'aurai fait, dès que je l'aurai fait par un véritable eſprit de dépendance, & qu'il m'en récompenſera.

Acte de charité le plus parfait, parce que le plus grand ſacrifice que je puiſſe faire à Dieu, c'eſt celui de ma volonté, & qu'il n'y a que le plus pur amour de Dieu, qui puiſſe me porter à me dépoüiller ainſi de moi-même, & de ce que j'ai de plus précieux

parmi les biens naturels, qui eſt ma liberté. Quel fond de conſolation pour une ame religieuſe & ſoumiſe ! Quel mérite de l'obéiſſance : Mais au contraire quand je me rends difficile aux ordres de mes ſupérieurs, & que je veux m'y ſouſtraire, quel renverſement & quel ſujet de crainte pour moi ! *Ce n'eſt point vous*, diſoit Dieu à Samuel, parlant des Juifs, qui demandoient d'être gouvernés par un autre que ce Prophéte, *ce n'eſt point vous qu'ils ont rejetté: c'eſt moi-même.* Ainſi, en déſobéiſſant à un ſupérieur, c'eſt à Dieu même que je déſobéis, c'eſt contre Dieu même que je m'élève, c'eſt de Dieu même que je me ſépare, & de volonté, & d'action. Or qu'eſt-ce que de déſobéir à Dieu, de ſe révolter contre Dieu, de ſe ſéparer de Dieu ? 2. *Reg.* c. 8.

SECOND POINT. Autant que l'obéiſſance de Jeſus-Chriſt fut ſainte dans ſon principe, autant devoit-elle être pénible dans l'exécution. De quoi s'agiſſoit-il ? De quitter dès les prémiers jours de ſa naiſſance ſon propre pays, & d'être tranſporté dans un pays étranger ; de s'expoſer, tout enfant & tout foible qu'il étoit, aux fatigues & aux périls d'un rude voyage ; de partir dès la nuit même où l'ordre eſt donné à Joſeph, & de ſe mettre en chemin ſans délai, ſans préſervatifs, ſans proviſions ; d'aller en Egypte, parmi un peuple infidéle & ennemi des Juifs ; d'y vivre obſcur & inconnu, dans une pauvreté extrême & dans un

beſoin abſolu de toutes choſes ; enfin d'y demeurer juſqu'à ce que la providence l'en retirât : car l'Ange ne marque point pour cela d'autre tems, & ne fixe point de terme. Quelle épreuve ; & jamais l'obéïſſance religieuſe eût-elle de pareilles difficultés à ſurmonter ?

Cependant le pere, la mere, l'enfant, toute cette ſainte Famille obéït. Point de retardement, point d'excuſes ni repréſentations. *Incontinent Joſeph ſe leva, prit l'enfant, & s'enfuit en Egypte.* A examiner la choſe ſelon les vuës humaines, par où il ne m'eſt que trop ordinaire de me conduire, mille raiſons devoient arrêter une obéïſſance ſi prompte & ſi rigoureuſe. Le moyen qu'un enfant, encore au berceau, pût ſoutenir une telle marche ? Comment l'emporter au milieu des ténébres, & de tant de riſques qu'il y avoit à courir ſur la route : Où trouver de quoi fournir à ſa ſubſiſtance, & Dieu ne pouvoit-il pas autrement ſe ſauver de la perſécution d'Hérodes ? Voilà comment on raiſonne juſques dans la Religion, & n'eſt-ce pas ainſi que j'ai raiſonné moi-même ſur mille ſujets, où il n'étoit pas queſtion, à beaucoup prés, pour accomplir ma régle, & pour ſatisfaire à ce qu'exigeoient des perſonnes ſupérieures, de prendre autant ſur moi, ni de me faire la même violence ? Le moindre effort même, le moindre obſtacle me retient ; tout me devient impoſſible, & j'ai toujours des prétextes à alléguer, ou de foibleſſe, d'incom-

Matth. c. 22.

modité, d'infirmité, ou d'oppoſition naturelle & d'averſion, ou de quelque ſorte que ce ſoit. Que là-deſſus un ſupérieur ne ſe rende pas à mes remontrances, & qu'il ne croye pas devoir m'écouter, c'eſt aſſez pour me jetter dans le trouble, & pour m'indiſpoſer contre lui. Je le rega de comme un homme intraitable; & ſa fermeté, toute ſage qu'elle peut être, me paroit rigueur outrée & dureté. Ne m'en ſuis-je pas expliqué bien des fois en ces termes, ou du moins ne l'ai-je pas ainſi penſé?

Ce qu'il y a de plus étrange, & ce que je ne puis trop de fois me reprocher à moi-même, ni trop reconnoître à ma condamnation, c'eſt que la plûpart des choſes ſur leſquelles je murmure avec plus d'amertume, & contre leſquelles je me récrie plus hautement, ne me paroiſſent inſoutenables, que dès qu'elles me ſont enjointes par l'obéïſſance. Du moment qu'on les laiſſeroit à ma liberté, je ne les trouverois plus au-deſſus de mes forces, & je n'en aurois plus tant d'éloignement. Si je veux me juger de bonne foi, tel eſt l'état de mon cœur, & c'eſt ce que j'ai pû remarquer dans une infinité de rencontres. Qu'un véritable eſprit d'obéïſſance me faciliteroit de devoirs, & qu'il me les adouciroit même! Car voilà ce qui me manque. Avec cet eſprit obéïſſant, il n'y a point de victoire, ſelon la parole de l'Ecriture, que je ne fuſſe en état de remporter, mais ſans ce même eſprit, il n'y a rien de ſi léger, qui ne me ſemble un joug inſupportable.

Quand le Fils de Dieu obéiſſoit à ſon Pere en s'éloignant de ſa patrie, & ſe retirant chez des idolâtres, il étoit dès-lors, ſelon la préparation de ſon cœur, *obéiſſant juſques à la mort de la croix* : c'eſt-à-dire, que dès-lors il étoit diſpoſé à être un jour crucifié, & à mourir par obéiſſance. Voilà ſi mon obéiſſance eſt auſſi parfaite qu'elle devroit l'être, la diſpoſition où elle me doit mettre. Il ne s'agit point actuellement d'endurer la mort pour me ſoumettre à l'obéiſſance, puiſque je n'en ai pas l'occaſion. Mais ce que je ne puis faire maintenant, faute d'occaſion, je dois toujours être prêt à le faire, ſi elle ſe préſentoit. Or ai-je lieu de croire que je ſois ainſi préparé, lorſque l'obéiſſance dans les plus petites choſes me fait tant de peine ? J'ai bonne grace de me plaindre des ordres qu'on me donne & des règles qu'on m'impoſe. Ai-je obéi juſqu'au prix de mon ſang, juſqu'au ſacrifice de ma vie ?

Philip. c. 2.

TROISIÉME POINT. L'obéiſſance de Jeſus-Chriſt fut bien récompenſée par les merveilleux effets qu'elle produiſit. Jamais il n'en fut de plus ſalutaire. 1. Ce divin Sauveur porta avec lui ces graces de ſalut, qui ſanctifierent l'Egypte, & ſe répandirent dans la ſuite des années ſur tant de ſolitaires & de pénitens, dont les déſerts furent remplis, & dont la vie Angélique a fait l'édification & l'admiration de tout le monde chrétien. 2. Sa fuite le préſerva de la fureur d'Hérodes, & le déroba à la vio-

lence de ce perſécuteur, qui cherchoit à le perdre. Tellement que malgré toutes les meſures de ce Roi barbare & impie, il échappa, par ſon obéïſſance, à cet horrible maſſacre, où Hérodes, parmi tant d'innocens, prétendoient l'envelopper.

Si je comprenois tous les avantages de l'obéïſſance religieuſe, bien-loin de regarder la ſujettion où elle me réduit, comme un joug péſant, & de m'en plaindre, je m'y ſoumettrois avec joie, & je ne voudrois rien faire, qu'elle n'eût réglé & ordonné. C'eſt cette obéïſſance religieuſe, qui reléve toutes nos actions, même les plus indifférentes. Quoique je faſſe, dès que je le fais par obéïſſance, fût-ce la choſe la plus baſſe en elle-même & la plus ſervile, mon obéïſſance la conſacre, & lui donne un caractère particulier de ſainteté. C'eſt cette même obéïſſance religieuſe, qui attire ſur nous les graces de Dieu. Du moment que j'agis par l'ordre du Seigneur, ce que je fais eſt proprement ſon œuvre; & par-là il ſe trouve engagé à m'accorder ſon ſecours, & à récompenſer ma fidélité. De-là vient que les entrepriſes où nous ſommes employés par l'obéïſſance, ſont communément celles que Dieu bénit davantage, & qui réuſſiſſent le mieux, ſoit pour l'édification & le bien du prochain, ſoit pour notre propre avancement, & notre propre conſolation.

C'eſt encore cette obéïſſance religieuſe qui nous préſerve du plus dangereux en-

ennemi que nous ayons à craindre dans la voye du ſalut & de la perfection, qui eſt notre propre volonté. Comme c'eſt une volonté aveuglée & portée par ſa pente naturelle au relâchement, il lui faut un guide qui la conduiſe, & un frein qui la retienne. Or l'obéïſſance lui ſert de l'un & de l'autre, en la tenant étroitement liée à la volonté divine. Sous la conduite & la direction de cette volonté de Dieu, toujours droite, & toujours ſainte, je ſuis en ſureté, parce que je ne puis m'égarer; tant que je marche dans le chemin où Dieu m'appelle, & qu'il m'a lui-même marqué. Auſſi n'y a-t-il point de vertu moins ſuſpecte ni plus ſolide, que celle qui eſt fondée ſur l'obéïſſance : mais toute vertu qui s'en écarte, n'eſt plus qu'une vertu apparente & qu'une illuſion.

Sont-ce là les avantages dont je ſuis touché, & que je me propoſe dans l'obéïſſance que je rends à mes ſupérieurs, ou que je reconnois devoir leur rendre? S'ils diſpoſent de moi d'une manière conforme à mes vuës & à mes déſirs, & ſi dans les règlemens qu'ils font, & les miniſtères où ils m'employent, je trouve de quoi flater ma vanité, & de quoi contenter mon amour propre, voilà par où l'obéïſſance me plaît. Mais qu'elle n'ait point d'autre bien pour moi que de m'éprouver, & de me perfectionner ſelon Dieu & ſelon mon état; que je n'aye point d'autre fruit à en retirer, que d'acquérir devant Dieu de nou-

veaux mérites, & de me procurer de ſa part une plus grande abondance de graces toutes ſpirituelles ; que je n'y voye qu'une occaſion favorable & un moyen très-efficace de rompre ma volonté, de l'aſſujettir, & de me mettre en garde contre ſes erreurs & ſes égaremens, c'eſt à quoi je ſuis peu ſenſible, & ce qui ne fait guères d'impreſſion ſur mon cœur. Qu'eſt-ce néanmoins que toute mon obéiſſance, ſi ce n'eſt pas là ce qui l'anime ? Que me ſert-il d'en avoir fait le vœu, & l'ai-je dû faire par d'autres motifs que ceux-là ? Quand j'y chercherai de pareils avantages, je les y trouverai, mais dès que j'y chercherai toute autre choſe, par un juſte châtiment de Dieu ; je n'y trouverai point ce que je cherche : & ſouvent n'y trouverai-je que des ſujets de peine, & des occaſions de péché, que je ne cherchois pas.

CONCLUSION. C'eſt par une providence toute ſpéciale ſur moi, mon Dieu, que vous voulez prendre ſoin de toute la diſpoſition de ma vie, & me déclarer ſur chaque choſe, par l'organe de mes ſupérieurs, vos divines volontés. Soit que vous me parliez immédiatement, ou que vous me parliez par eux, c'eſt toujours vous, Seigneur, qui me parlez, & vous qui me conduiſez. Or qui peut mieux me conduire que vous, & à qui puis-je plus ſûrement me confier qu'à vous-même ?

C'eſt donc, mon Dieu, ſous votre conduite que je viens me ranger tout de nouveau : mais, pour me confirmer dans cette voye de l'obéïſſance où je veux déſormais rentrer, & d'où je ne veux plus ſortir, donnez-moi, Seigneur, toute la ſimplicité & toute la docilité des enfans ; toute leur ſimplicité dans l'eſprit, & toute leur docilité dans le cœur. Car voilà le modéle que vous nous avez propoſé dans votre Evangile, & ſur lequel nous devons nous former. Avec cette ſimplicité d'un enfant, je ne raiſonnerai plus tant ſur ce qui me ſera commandé. J'obéirai, & je vous laiſſerai examiner les vuës & les intentions des perſonnes à qui j'obéïs. Avec cette docilité d'un enfant, je n'aurai plus tant de difficultés à oppoſer, ni tant de répréſentations à faire ſur ce qu'on ſouhaitera de moi. Quand même dans le ſecret de mon cœur j'aurois peine à l'approuver, j'agirai toutefois ſans murmurer, & je me tiendrai dans le reſpect & dans le ſilence.

Peut-être la prudence de la chair me fera-t-elle entendre, que de ſe rendre ſi dépendant, c'eſt s'expoſer dans une maiſon à être chargé de tout ce qu'il y a de plus difficile & de plus pénible. Mais quoi que ce ſoit, Seigneur, que m'importe, pourvû que mon obéïſſance vous honore, qu'elle me maintienne dans une ſainte paix, qu'elle contribuë à la ſatisfaction de ceux que vous avez établi pour me gouverner en votre nom, qu'elle ſerve à l'édification & au

au bon ordre de la communauté, qu'elle me porte à vous, & qu'elle m'y attache ? A une ame obéïſſante & vraiment religieuſe, tout eſt égal, ô mon Dieu, dès que vous l'agréez, & que vous daignez nous en tenir compte.

TROISIÉME MÉDITATION.

De la vie cachée de Jeſus-Chriſt juſqu'au tems de ſa Prédication.

Et deſcendit cum illis, & venit Nazareth, & erat ſubditus illis. *Luc. c. 2.*

S'étant mis en chemin avec Marie & Joſeph, il alla à Nazareth, & il leur étoit ſoumis.

PREMIER POINT. VOICI ſans doute un des plus grands myſtères de la vie de Jeſus-Chriſt, & quelque obſcur que ce myſtère puiſſe être, je ne dois pas moins l'admirer, que ceux qui ont le plus éclaté aux yeux des hommes. C'eſt la retraite où vécut ce divin Maître, juſqu'au tems de ſa prédication. Cet homme Dieu qui étoit rempli de tous les tréſors de la ſageſſe & de la ſcience, qui poſſédoit dans un ſuprême degré tous les dons de la nature & de la grace, qui pouvoit briller dans le monde, & s'attirer l'eſtime & la vénération de tous les peuples : cet Homme-Dieu qui juſqu'à l'âge de trente ans eût pû opérer tant d'œuvres merveilleuſes pour la gloire de ſon Pere, s'il eût pris ſoin de ſe faire connoître ; qui eût pû convertir tous les pécheurs, tous les idolâtres, & répandre

l'Evangile par toute la terre : cet Homme-Dieu qui n'étoit même envoyé que pour cela, & pour cela ſeul étoit deſcendu du Ciel, s'eſt réduit toutefois à une vie cachée, & de trente-trois ans qu'il avoit à demeurer parmi nous, il en a paſſé trente dans le ſilence & la ſolitude, & n'en a reſervé que trois pour ſe produire en public, & pour annoncer le Royaume de Dieu.

Qu'a-t-il fait durant ces trente ans d'une vie particulière & retirée, *Il étoit ſoumis à Marie & à Joſepb* : voilà ce qu'on nous en dit. Nous ne ſçavons rien de tout le reſte, & il a voulu l'enſévelir dans les ténébres, en ſorte qu'il n'y eût que Dieu qui en fût témoin. Conduite qui ſemble d'abord bien ſurprenante, mais dont le ſecret néanmoins n'eſt pas difficile à découvrir. Il a prétendu par-là reprimer en nous ce deſir de paroître, qui nous eſt ſi naturel, & qui cauſe tant de déſordres dans les maiſons religieuſes. Il n'eſt pas poſſible qu'un religieux ſoit ſolidement à Dieu, ſi c'eſt un homme tout extérieur : & rien n'étoit plus capable de modérer cet empreſſement de ſe montrer au monde, & de s'y diſtinguer, que l'exemple d'un Dieu ſolitaire & volontairement ignoré du monde. *Luc. c. 2.*

Car cet exemple m'ôte tous les prétextes que je pourrois avoir & que l'amour propre ſçait ſi adroitement nous ſuggérer en nous perſuadant qu'il y va de la gloire de Dieu, & que le ſalut du prochain y eſt engagé ; que c'eſt une néceſſité

en telles & telles conjonctures, que la bienſéance le veut ainſi, que cela ſert à entretenir la charité, qu'il faut de la ſociété dans la vie, qu'une ſi grande retraite nous rend inutiles & nous empêche de faire valoir les talens que nous avons reçûs. Spécieuſes raiſons, mais dont je voudrois en vain m'autoriſer. Suis-je plus en état que Jeſus-Chriſt de contribuer à la gloire de Dieu? Dois-je plus m'intéreſſer que lui au ſalut du prochain? Le monde a-t-il plus beſoin de moi, & y ſuis-je plus néceſſaire? Connois-je mieux ce qui convient & ce qui ne convient pas? Ai-je plus de zèle pour l'entretien de la ſociété & de la charité? Ai-je des talens plus relevés, & dont il y ait plus de fruit à eſpérer? Ame vaine, apprends à te détromper & à te confondre. Au lieu de ces maximes que m'inſpire, juſques dans la religion, un eſprit mondain; mon Sauveur eſt venu m'enſeigner une route toute contraire, & à laquelle je dois m'en tenir: c'eſt d'aimer à être inconnu, à être oublié, à être délaiſſé, & délaiſſé même, non-ſeulement du reſte des hommes, mais de la communauté où je vis; n'y étant chargé d'aucun autre emploi que de l'obſervation de ma règle, & n'y entrant dans aucune affaire, bien-loin de m'embarraſſer & de m'intriguer dans les affaires du ſiécle.

Telle doit être ma diſpoſition, ſans préjudice néanmoins de l'obéïſſance que je dois à mes ſupérieurs. S'ils veulent ſe

ſervir de moi, ſoit au-dedans, ſoit au-dehors, il faut leur obéïr, & m'acquitter le plus parfaitement que je pourrai, des miniſtères où ils me deſtineront. Mais quand j'agirai de la ſorte, & quand ſur-tout je ne me produirai au-dehors, que lorſque mes ſupérieurs me l'ordonneront, & qu'autant qu'ils me l'ordonneront, j'y paroîtrai beaucoup moins, & y paroiſſant moins, Dieu n'en ſera que plus glorifié, le monde que plus édifié, les bienſéances de mon état que mieux gardées & toutes mes fonctions que plus fidélement & plus ſaintement exercées. Je n'ai donc qu'à attendre en paix les ordres de la providence; & tant qu'elle me permettra de reſter dans l'obſcurité, je dois m'en réjoüir, cherir ma retraite, & dire comme le Prophéte Royal : *J'ai choiſi d'être abjet, & le dernier dans la maiſon de mon Dieu.* *Pſ. 83.*

SECOND POINT. Quelles étoient les occupations de Jeſus-Chriſt dans ſa vie cachée? Si nous en jugeons par les apparences, ce n'étoit que des occupations baſſes en elles-mêmes, communes & ſerviles. Il travailloit avec Joſeph, il partageoit avec Marie les ſoins néceſſaires pour le bon ordre de cette ſainte famille, il exécutoit ponctuellement, ce que l'un & l'autre lui preſcrivoient, ſans rien omettre ni rien négliger des moindres offices. Qu'étoit cela pour le Meſſie, pour l'envoyé de Dieu, pour

le Fils unique de Dieu ? Or Dieu cependant tiroit autant de gloire de ces actions, que de tout ce que le Sauveur des hommes devoit faire dans la ſuite de plus grand. Dieu les agréoit & le voyant adonné à de de tels exercices, il diſoit déja de lui, (quoi qu'avec moins de ſolemnité & moins d'éclat, qu'au jour de ſon baptême :) *Voilà mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaiſances.* Pourquoi cela ! parce qu'en toutes ces actions Jeſus-Chriſt ſe conformoit au bon plaiſir de ſon Pere ; parce que toutes ces actions étoient animées d'un eſprit intérieur, & relevées par des vuës toutes divines. De-là vient qu'elles étoient ſi méritoires devant Dieu & ſi agréables à ſes yeux.

Matth. c. 3.

Il y avoit en ce tems-là des Princes ſur la terre & des Empereurs. Il y avoit de fameux Conquérans, qui rempliſſoient le monde de leur nom & du bruit de leurs actions héroïques. On parloit de leurs deſſeins, de leurs entrepriſes, de leurs faits mémorables. On les publioit par tout, & on les exhaltoit : mais dans l'eſtime de Dieu ce n'étoit rien ; & n'en étant ni le principe, ni la fin, il n'y avoit nul égard. Au contraire on ne parloit point de Jeſus-Chriſt, on ne le connoiſſoit point, on ne ſçavoit ni ſon nom, ni ſa naiſſance, ni ſa demeure ; ni comment il vivoit, ni à quoi il s'employoit. Il étoit dans un coin de la Judée, comme s'il n'y

eût point été, mais Dieu tenoit ſes regards ſans ceſſe attachés ſur lui, & n'en retiroit pas un moment les yeux. C'étoit un objet digne de l'attention de tout le ciel, & il ne faiſoit pas une action qui ne fut d'un prix infini.

Quel ſoutien & quel ſujet de confiance pour une perſonne religieuſe, qui dans ſon état n'eſt employée qu'à des exercices, dont le monde ne tient aucun compte! Souvent même ſont-ce les dernières fonctions d'une maiſon & les plus humiliantes. Mais ce qui la conſoſe, & ce qui eſt en effet bien conſolant pour elle: c'eſt la parole de l'Apôtre qu'elle s'applique à elle-même: *Vous êtes morts, & votre vie eſt cachée avec Jeſus-Chriſt en Dieu.* Car dès que c'eſt une vie cachée en Dieu, c'eſt une vie ſelon le gré de Dieu, par conſéquent une vie toute ſainte: & puiſque c'eſt une vie cachée avec Jeſus Chriſt, c'eſt donc une vie toute conforme à la vie de Jeſus-Chriſt, à ſon eſprit & à ſes ſentimens. Or quelle vie eſt plus à ſouhaiter pour moi, que celle qui m'unit de la ſorte à mon Dieu, & qui me donne des rapports ſi étroits avec mon Sauveur & mon modéle? C'eſt-là proprement la vie intérieure; & dans une telle vie y a-t-il rien de ſi vil en apparence & de ſi mépriſable, que je ne doive eſtimer au-deſſus de tout? Ce ſeroit bien dégénerer de ma profeſſion, ſi je règlois autrement l'eſtime que je fais des choſes que par la ſainteté qui y eſt attachée, & par la *Coloſſ. c. 3.*

volonté de Dieu, que j'y accomplis. Avec l'un & l'autre, tout eſt d'une valeur ineſtimable, tout eſt grand.

TROISIÉME POINT. De quel repos étoit accompagnée la retraite de Jeſus-Chriſt; & quelle paix n'y goûtoit-il pas? Inconnu au monde, il n'étoit point expoſé à ſes diſcours, ni ſujet à ſes contradictions dans l'étroite enceinte d'une maiſon pauvre où il ſe tenoit renfermé, & où il ſe bornoit à ſon travail, il n'avoit point de part à tous les mouvemens qui agitoient le reſte des hommes. Il joüiſſoit tranquillement du ſilence & du calme de ſa ſolitude; & s'il s'entretenoit, c'étoit dans le ſecret de ſon ame, avec ſon Pere, dont il recevoit les plus ſenſibles & les plus douces communications.

De tous les biens que nous pouvons déſirer ſur la terre, il eſt conſtant qu'un des plus précieux, c'eſt la paix: mais il n'eſt pas moins certain que de tous les moyens pour acquérir cette paix, ou intérieure, ou extérieure, un des plus aſſurés, c'eſt une vie retirée & cachée. Le monde eſt comme une mer orageuſe; au lieu que la retraite eſt comme un port & un azile, où l'on eſt à couvert de tous les orages. Voilà par où les gens du monde eſtiment eux-mêmes la profeſſion religieuſe: & voilà ce qui leur fait dire en tant de rencontres, qu'un bon religieux, une bonne religieuſe, ſont mille fois plus contens dans leur

leur cellule, qu'on ne l'eſt dans le tumulte & dans les embarras du ſiécle.

Les plus mondains le diſent, & en cela ils diſent encore plus vrai que peut-être ils ne le penſent. Mais ils le diroient bien autrement s'ils avoient en effet connu par quelque épreuve les douceurs ſolides que goûte une ame accoûtumée à vivre ſeule, & qui ſçait ſe borner à cette vie particulière. Elle a ſes occupations, qui lui ont été marquées par l'obéïſſance, ou qu'elle s'eſt tracée elle-même. Ce ne ſont point des fonctions d'éclat, & c'eſt par-là juſtement qu'elles lui plaiſent davantage. Elle s'en acquitte avec fidélité, mais du reſte ſans vouloir s'ingérer en aucune autre choſe. Ainſi elle eſt peu troublée de tout ce qui ſe paſſe dans le monde, & de mille événemens qui ſont pour tant d'autres une ſource d'inquiétudes & de chagrins. Souvent même n'en eſt-elle pas inſtruite, ni ne veut-elle pas s'en inſtruire. Et comment s'inquiéteroit-elle de tout ce qui arrive au-dehors, puiſqu'à peine elle ſçait une partie de ce qui ſe fait auprès d'elle, & dans l'intérieur de la communauté? Dès que les choſes ne la regardent point, & qu'il ne s'agit ni de la charité ni du bien commun de la maiſon, elle ne s'informe de rien, & ne s'entremet en rien : car la retraite religieuſe va juſques-là.

Ah! que de Religieux auroient mené dans leur état, & y meneroient une vie paiſible, s'ils avoient pris de bonne heure cet eſprit

de retraite, & s'ils ſçavoient ſe renfermer dans eux-mêmes? Mais il ſemble que nous nous ſoyons à charge à nous-mêmes, & que nous ne puiſſions demeurer avec nous-mêmes. On veut ſe mêler de tout. Pour cela il faut ſe trouver par tout. Si l'on eſt arrêté, c'eſt une peine; & ſi l'on peut ſuivre ſon impétuoſité naturelle, & aller où elle nous emporte, c'eſt encore le principe d'un plus grand mal. Car il n'eſt pas poſſible que la diverſité des objets, que les différents intérêts où l'on entre, n'excitent bien des deſirs & bien des paſſions dont la paix du cœur eſt altérée. La clôture & la cellule s'adouciſſent à meſure qu'on les garde; mais c'eſt en les quittant trop ſouvent & trop long-tems, qu'on ſe les rend inſupportables. Il y faut néanmoins revenir, & voilà ce qui cauſe les dégoûts & les ennuis. N'eſt ce pas peut-être ce qui m'en a cauſé une infinité à moi-même? Pourquoi ſur la terre chercher ſi loin mon bonheur & hors de moi, lorſqu'avec Dieu & avec ſa grace, je puis le trouver dans moi & au milieu de moi?

CONCLUSION. Soyez éternellement béni, Seigneur, de la miſéricorde que vous m'avez fait, en me retirant dans votre ſainte maiſon. Ce n'eſt pas ſeulement pour la vie future & pour mon ſalut, un lieu de ſûreté; mais c'eſt pour tout le cours de cette vie préſente, une demeure de paix. Il eſt vrai, Seigneur, qu'il y faut avoir

un certain attrait & un certain goût ; & ce goût de la retraite n'eſt pas une des moindres graces que puiſſe recevoir de vous une ame religieuſe. Vous me l'accorderez cette grace, puiſque je vous la demande ; & que vous ſçavez combien elle m'eſt néceſſaire.

Détachez mon cœur de tous les vains amuſemens qui peuvent le diſtraire & le diſſiper, & qui ne l'ont en effet que trop diſſipé & que trop diſtrait juſqu'à cette heure. Faites-le rentrer au dedans de lui-même, & inſpirez-lui cet eſprit intérieur, qui ſeul eſt capable de le tenir dans le recuëillement & dans le calme. Toute autre choſe où je voudrois établir mon repos en ce monde, peut me manquer, mais ma retraite ne me manquera point, & ce ſera toujours ma reſſource & mon refuge.

Vous ſur tout, mon Dieu, vous ne me manquerez point dans la vie la plus obſcure & la plus cachée. Je vous y trouverai, & qu'ai-je à ſouhaiter de plus ? C'eſt-là que l'ame s'entretient avec vous, qu'elle vous parle & qu'elle vous entend, qu'elle vous poſſéde & qu'elle vous goûte. Mais vous n'êtes point dans le bruit : du moins vous ne vous y faites guères connoître, ni guères ſentir. O mon Dieu, où ſerois-je bien ſans vous, & où puis-je être mal avec vous ? Que m'importe d'être connu du monde, honoré dans le monde, ou de ne l'être pas, ſi je vous ai toujours pour té-

moin, & ſi vous m'honorez de votre préſence ? Vous ſeul me tiendrez lieu de toutes choſes ; & dans mon obſcurité & mes ténébres, je ſerai plus en état de vous dire ſans ceſſe, avec la même conſolation que vous le diſoit un de vos plus fidéles ſerviteurs : *Mon Dieu & mon tout.*

CONSIDERATION

Sur les Converſations avec le Prochain.

IL y a peu d'Ordres religieux, où tout commerce avec le prochain ſoit abſolument interdit. Dans la profeſſion religieuſe, comme ailleurs, on a certaines heures où l'on peut converſer enſemble, & il n'eſt point même défendu d'avoir quelques connoiſſances au-dehors, ni de les entretenir. Mais il eſt vrai du reſte, que dans les converſations avec le prochain, il ſe gliſſe bien des abus, où nous tombons très-communément, & dont nous ne pouvons mieux nous garantir que par trois régles générales, qui ſont pour nous d'une extrême conſéquence. La première, que nos converſations ſoient toujours accompagnées d'une modeſtie religieuſe, & d'une ſage retenuë. La ſeconde, qu'elles ſoient ſolides & utiles. Et la troiſième, que la charité y régne, & qu'elle en éloigne tout ce qui eſt contraire à l'eſprit d'union & de paix.

PREMIER POINT. Converſa-

tions accompagnées d'une ſage retenuë & d'une modeſtie religieuſe. Car de même qu'il y a pour les perſonnes du monde des bienſéances du monde, il y a pour les religieux des bienſéances religieuſes : & par rapport à la manière de converſer, il eſt conſtant que mille choſes où l'on ne trouve point à dire dans un homme du monde, deviennent peu ſéantes dans un Religieux, & ſont même tout-à-fait répréhenſibles. C'eſt donc particulièrement aux Religieux que convient l'avis de l'Apôtre, lorſqu'il diſoit aux premiers Fidéles : *Faites voir en tout votre modeſtie.* Elle paroît dans l'air, dans le maintien, dans le geſte, dans le ton de la voix, dans les termes & les expreſſions, dans tout l'extérieur. Ce n'eſt pas qu'elle ait rien d'affecté, ni de trop étudié : l'affectation n'eſt bonne nulle part. Mais ſans aucune contrainte ni aucune gêne, elle évite certains airs trop évaporés, certains mouvemens trop précipités, certains geſtes trop peu meſurés, certains éclats de voix trop élevés, certaines paroles & certaines expreſſions trop familières, ſur tout avec des ſéculiers.

Philip. c. 4.

C'eſt une erreur dont ſe laiſſent prévenir bien des Religieux, de ſe perſuader que par des converſations toujours enjoüées & peu réſervées, ils ſe rendent plus agréables au monde, & s'en attirent plus aiſément l'eſtime & la confiance. Le monde eſt au contraire le cenſeur le plus éclairé & le plus ſévére, que les perſonnes religieuſes ayent à

craindre. Il ſçait parfaitement quelles meſures elles doivent garder, & quels égards elles doivent avoir à la ſainteté de leur profeſſion. Il y fait une réflexion particulière, & tout libertin, tout déréglé qu'il eſt, il exige de leur part une régularité & une circonſpection, qu'il porte même quelquefois juſqu'au ſcrupule.

Ainſi dans les entretiens d'un Religieux, le monde veut voir de la gravité, du recuëillement, de la modération, de la diſcrétion, de la ſageſſe; & s'il en rencontre quelqu'un où il remarque tous ces caractères, c'eſt de celui-là qu'il s'édifie, & en celui-là qu'il ſe confie. Tout autre ne lui eſt bon que pour l'amuſement. On peut dire même qu'il n'eſt preſque bon à rien autre choſe dans l'intérieur d'une Communauté. On le laiſſe parler & diſcourir tant qu'il lui plaît, & comme il lui plaît: mais ſes diſcours ſouvent ſans ordre & ſans régle, font peu d'impreſſion, & l'on n'y donne qu'une attention très-légére.

Selon la maxime ordinaire, la bouche parle de l'abondance du cœur; & c'eſt encore une vérité, que le cœur ſe répand par la bouche. De-là donc on peut conclure d'une perſonne religieuſe trop vive & trop mondaine dans ſes façons de parler, qu'elle eſt déja fort diſſipée au-dedans d'elle-même, & que dans la ſuite elle ne fera que ſe diſſiper toujours davantage. Une ame recuëillie, & qui porte par tout la préſence & la vuë de Dieu, ne s'abandonne point de la ſorte à

ſes vivacités naturelles. Elle eſt honnête & affable, mais ſans s'épancher tant au-dehors, ni entrer en de ſi grandes agitations. Elle n'eſt ni ſauvage ni mélancolique ; mais au milieu de ſa joie & dans les démonſtrations qu'elle en donne, elle ne perd rien de tout le ſérieux qui la doit tempérer. Elle ne demeure point dans un triſte & morne ſilence ; mais elle ne cherche point auſſi à tenir ſeule la converſation, ni à maîtriſer tous ceux avec qui elle traite. Elle dit ſimplement ce qu'elle penſe, & laiſſe à chacun le loiſir de s'expliquer à ſon tour, n'interrompant jamais, & toujours plus prête à écouter qu'à ſe faire entendre. Qu'on éviteroit de fautes dans la ſociété, ſi l'on ſe formoit ſur ce modéle, & ſi l'on ne s'écartoit jamais du reſpect chrétien & religieux qu'on ſe doit les uns aux autres !

SECOND POINT. Converſations ſolides & utiles. Ce n'eſt pas à dire qu'elles doivent toujours rouler ſur des matières ſpirituelles & de pure piété. Cela ſeroit à ſouhaiter parmi des Religieux : mais après tout, comme la Religion accorde quelques heures d'entretien pour récréer l'eſprit & pour le relâcher, elle donne là-deſſus un peu plus de liberté, & ne défend point de mêler dans la converſation des ſujets moins relevés & moins importans. C'eſt une tolérance raiſonnable & très-convenable.

Mais ce qui ne conviendroit en aucune ſorte, ce ſeroit, 1. Qu'entre des perſonnes

religieuſes on ne s'entretint ordinairement que de bagatelles, & qu'on employât des tems conſidérables en de pareils & de vains diſcours. 2. Qu'on ne parlât que des affaires du monde, & de ce qui s'y paſſe : qu'on ne s'aſſemblât que pour contenter ſur cela ſa curioſité, & pour entendre le récit de tous les bruits qui courent, & de toutes les nouvelles qui ſe répandent. 3. Qu'aux heures même où le ſilence eſt ordonné, on ſe réünit pluſieurs enſemble, en des lieux particuliers & contre la régle, pour ſe rapporter mutuellement tout ce qui ſe fait dans une communauté, & pour en raiſonner fort inutilement. 4. Que dans toutes ces converſations, ſoit particulières, ſoit publiques, on ne dit pas peut être un mot de Dieu ni qui pût porter à Dieu ; mais qu'on n'y débitât que des maximes toutes conformes à l'eſprit du monde & à ſes ſentimens. 5. Qu'on laiſsât tomber l'entretien dès que quelqu'un commenceroit à le tourner ſur les choſes du Ciel, & à y jetter quelques paroles d'édification ; qu'on en conçût du dédain, & qu'on en témoignât du dégoût & de l'ennui. Voilà encore une fois ce qui ne peut s'accorder avec la ſainteté de l'état religieux.

Quand après une converſation où l'on ne s'eſt rempli l'eſprit que d'idées frivoles, on ſe trouve devant Dieu & dans la priére, ſans goût, ſans onction, ſans attention, y a-t-il lieu d'en être ſurpris. Une bonne réflexion qu'on eût entendu dans un entre-

tient plus ſolide, eût nourri l'ame, & eût rallumé toute ſa ferveur : car ſouvent il n'en faut pas davantage. Ces deux diſciples à qui Jeſus Chriſt reſſuſcité ſe joignit ſur le chemin d'Emmaüs, ſe ſentoient tout brulans de zéle, pendant qu'il converſoit avec eux, & qu'il leur expliquoit les divines Ecritures. Mais que remporte-t-on de la plûpart des converſations ? un cœur vuide, une imagination égarée, beaucoup d'indifférence & de ſéchereſſe dans le ſervice de Dieu. Il n'y a que trop de perſonnes religieuſes qui pourroient en rendre témoignage.

Ce qui paroît encore plus à déplorer, c'eſt que des Religieux ayent quelquefois de longs entretiens, même avec des ſéculiers, ſans jamais leur rien dire des vérités du chriſtianiſme, ni qui regarde le ſalut. On craint de les rebuter par ces ſortes de diſcours, & qu'ils n'en fuſſent bientôt fatigués. Il eſt vrai qu'il y faut de la prudence, & qu'on ne doit pas faire de la converſation une prédication perpétuelle. Mais d'ailleurs trois choſes ſont certaines. 1. Les ſéculiers ne ſe rebutent point ſi aiſément qu'on le penſe, de ce que leur dit une perſonne religieuſe, pour les édifier & leur inſpirer des ſentimens chrétiens. Si c'étoit un homme engagé comme eux dans le monde, qui leur tint de pareils diſcours, peut-être en ſeroient-ils étonnés, & en feroient-ils quelques railleries. Mais ils ne reçoivent pas de même ce qui vient de la bouche

d'un Religieux. Ils y ſont plus d'attention, & ils n'en ont que plus de reſpect pour lui, voyant qu'il parle conformément à ſon état, & qu'il s'acquitte en cela de ſon devoir. 2. Non-ſeulement ils ne s'en rebutent point; mais pluſieurs même en ſont touchés: ils s'y affectionnent & en profitent; & s'ils avoient à ſe ſcandaliſer, ce ſeroit plutôt qu'un homme auſſi étroitement dévoüé à Dieu, que l'eſt un Religieux par ſa profeſſion, ne les fit jamais ſouvenir de leurs obligations envers ce premier maître, & du ſoin qu'ils doivent prendre de le ſervir & de ſe ſauver. 3. Enfin ſuppoſé que de ſemblables converſations ne les accommodent pas, ce qui s'enſuivra de-là, c'eſt qu'on les verra moins, & c'étoit l'excellent principe de ſaint Ignace de Loyola. Ou les gens du monde, diſoit-il, m'écouteront volontiers, quand je leur parlerai ſur des ſujets édifians, & alors Dieu en ſera glorifié, & j'aurai ce que je demande: ou dégoûtés de telles matières, ils s'éloigneront de moi, & alors ils me feront moins perdre de tems, & j'en irai moins perdre avec eux.

Et qu'eſt-il néceſſaire en effet d'être tant dans le monde & avec le monde, ſi toutes les viſites qu'on lui rend ou qu'on en reçoit, ne contribuent ni à ſa ſanctification, ni à la nôtre? Eſt-ce à cela que des perſonnes religieuſes doivent paſſer preſque toutes leurs journées? Autant & beaucoup mieux vaudroit-il demeurer dans la retraite, & ſelon l'expreſſion de Jeſus-Chriſt, *laiſſer les morts* *Matth. c. 8.*

enſevelir leurs morts. Les Apôtres parcouroient le monde, mais pour y enſeigner, pour y catéchiſer, pour y annoncer le Royaume de Dieu. Voir autrement le monde, c'eſt malgré le renoncement qu'on a fait au monde, être encore tout mondain, peut-être plus qu'on ne l'eût été dans le monde même.

TROISIÉME POINT. Converſations charitables & ſans offenſe de perſonne. Le Sage a dit en général, que celui qui ne péche point dans ſes paroles, eſt un homme parfait : mais on peut dire en particulier au regard de la charité, que c'eſt une grande perfection & une vertu bien rare, de ne la bleſſer jamais dans les entretiens. Car voilà dans les maiſons même religieuſes, le plus commun & le plus dangéreux écüeil qu'elle ait à craindre. Elle s'y trouve altérée en diverſes manières, dont les plus ordinaires ſont :

1. Les impatiences naturelles, & les chagrins de certains eſprits coléres & bruſques, qui ne ſçavent s'exprimer ſur rien en des termes de douceur. On ne peut preſque leur parler, ſans s'expoſer à une réponſe déſagréable : & l'on a beau prendre toutes les précautions poſſibles, il y a toujours de leur part quelque rebut à eſſuyer.

2. Les conteſtations qui naiſſent, & les diſputes où l'on s'échauffe de part & d'autre. Cela vient ſur tout de deux ſortes de caractères très-fâcheux dans le commerce de la

vie. Les premiers ſont contrediſans, & les ſeconds ſont opiniâtres. D'où il arrive que les uns par un eſprit de contradiction, formant toujours des difficultés ſur ce qu'on leur dit, & les autres par un eſprit d'opiniâtreté, ne voulant jamais céder, ni reconnoître qu'ils ſe ſoient trompés, on s'échappe en bien des paroles; dont les cœurs ſont piqués & ulcérés.

3. Les railleries, ſoit qu'on ſoit trop libre à les faire, ou qu'on ſoit trop délicat à s'en offenſer. Car il y a des eſprits d'une telle foibleſſe, qu'il ne faut qu'un mot pour les choquer: comme il y en a auſſi qui ſe laiſſent tellement aller à une envie déméſurée de railler de toutes choſes & de quiconque, qu'ils le font ſans ménagement & ſans égard. Pourvû qu'ils ſe contentent, ils n'examinent rien davantage, & ne s'inquiétent guères ſi quelqu'un en a de la peine. Cette peine toutefois n'eſt que trop réelle; & quoiqu'elle puiſſe être mal fondée, & que ſouvent dans celui qui la reſſent, ce ne ſoit que l'effet d'une trop grande ſenſibilité, & il y faudroit néanmoins prendre garde; & non-ſeulement la charité religieuſe, mais la ſeule humanité le demanderoit. Bien-loin de cela, on prend plaiſir à ſe joüer d'une perſonne, on en fait tout le ſujet de l'entretien; & à ſes dépens, on ſe donne une récréation & un divertiſſement peu ſortable.

4. Les jugemens & les murmures, ou

contre des ſupérieurs, ou contre ceux qui ſe trouvent chargés de quelque office dans la communauté, ou contre des particuliers. Dès qu'on n'approuve pas une choſe (& combien y en a-t-il qui ſoient approuvées de tout le monde?) Quoiqu'il en ſoit, dès qu'une choſe déplaît, on ne peut s'en taire. Du moins ſi l'on en parloit dans la vuë de quelque utilité qui en dût revenir; mais on ſçait aſſez que tout ce qu'on dira, ne produira rien. Pourquoi donc entre-t-on là-deſſus en de ſi longues explications? par une maligne ſatisfaction qu'on goûte à déclarer ſes ſentimens, & par un ſecret penchant à condamner & à cenſurer.

5. Les médiſances. Ce point eſt plus important, & les religieux n'ont pas moins à ſe précautionner là-deſſus que les gens du monde. Sur tout autre article, on a communément dans la religion la conſcience plus timorée, & plus étroite: mais ſur l'article de la médiſance, les plus réguliers & les plus ſévères ont quelquefois une conduite & des principes bien larges. Il y a peu de converſations où il ne ſoit parlé du prochain; & par un malheureux enchaînement, quand une fois on a commencé, on ne ceſſe point qu'on ait dit tout ce qu'on prétend ſçavoir, & qu'on devroit tenir ſecret.

La charité doit corriger tout cela, & bannir tout cela des converſations chrétiennes, à plus forte raiſon des converſa-

tions religieuſes Point d'amertume dans les paroles, ni de bruſqueries. On n'eſt pas toujours maître d'empêcher que certains mouvemens ne s'élévent dans le cœur; mais au moins faut-il avoir aſſez d'empire ſur ſoi pour les tenir cachés au dedans, & pour n'en rien faire paroître. Point de contradictions trop fortes, ni d'altérations. Chacun a ſa penſée, & chacun peut la produire, quoique contraire à celle des autres. Mais du moment que la queſtion commence à dégénerer dans une eſpèce de différent, & qu'on le remarque, il vaut incomparablement mieux ſe renfermer dans le ſilence & ne pas pourſuivre, que de s'obſtiner par une fauſſe gloire à remporter un vain avantage, & d'être par-là un ſujet de diſcorde. Point de traits railleurs & piquans. Un mot aſſaiſonné d'un certain ſel & dit agréablement, n'eſt pas toujours condamnable, pourvû que perſonne n'y ſoit intéreſſé, ou que celui qui pourroit y avoir quelque intérêt prenne bien la choſe, & n'en témoigne aucun déplaiſir. Mais après tout une raillerie trop fréquente a ſouvent de fort mauvais effets Et il ne faut point alléguer pour excuſe qu'il n'y a rien en ce qu'on dit, que d'indifférent & que d'innocent. Ce n'eſt plus une raillerie indifférente ni innocente, dès que la charité en ſouffre; or il n'eſt preſque pas poſſible qu'elle n'en ſouffre par l'extrême délicateſſe de la plûpart des eſprits, qui s'offenſent aiſément, & reſſentent très-vivement les

moindres atteintes. Point de murmures ni de plaintes, du moins dans les entretiens publics. Si l'on voit quelque choſe à reprendre, on peut en ſecret s'en expliquer avec une perſonne de confiance ; ſoit ſupérieure, ou autre : mais de s'en déclarer hautement & devant toute une aſſemblée, c'eſt une eſpèce de révolte, ou c'eſt en quelque manière vouloir l'exciter. Enfin, point de médiſances : car ſi la médiſance eſt un péché grief dans des ſéculiers, qu'eſt-ce dans des religieux ? Parlons bien de tout le monde ; ou ſi nous n'avons rien de bon à dire, taiſons-nous. En gardant ces règles, on ſe préſerve d'une infinité de déſordres ; on rend la ſociété religieuſe également édifiante & douce, & c'eſt ainſi que ſe vérifie
Pſ. 132. la parole du Prophéte Royal : *Quel avantage & quel bonheur pour des freres de vivre enſemble & dans une ſainte union ?*

SEPTIÉME

SEPTIÉME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la Charité de Jeſus-Chriſt dans ſa vie agiſſante.

Hoc eſt præceptum meum, ut diligatis invicem, ſicut dilexi vos. *Joan. c. 15.*

Voilà mon commandement : c'eſt que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimé.

PREMIER POINT. APRÉS avoir paſſé trente années dans l'obſcurité de la retraite, Jeſus-Chriſt enfin ſe montra au monde pour y prêcher ſon Evangile, & voilà ce que nous appellons ſa vie agiſſante. Il eût à traiter avec toutes ſortes de perſonnes, & c'eſt-là ſans doute qu'il trouva de quoi exercer toute ſa charié. Car cette vertu eſt plus néceſſaire qu'aucune autre pour converſer avec les hommes, & ſans elle il n'y a point de ſociété qui puiſſe ſubſiſter. Or la charité de Jeſus-Chriſt dans le cours de ſa prédication, eût ſurtout trois qualités qui doivent me ſervir de modéle. Car ce fut une charité douce, une charité bienfaiſante, & une charité

universelle. Telle doit être la mienne envers le prochain, & s'il y manque un seul de ces caractères, ce n'est plus une charité chrétienne ni religieuse.

Ce fut donc d'abord une charité douce que celle de Jesus-Christ, & cette douceur parut en tout : dans ses manières extérieures, dans sa retenuë & sa modération inaltérable. Que n'eût-il point à endurer de la part d'un peuple grossier & incrédule, à qui il annonçoit ses divines vérités ? Avec quelle condescendance ménageoit-il tant d'esprits opposés, & s'y accommodoit-il pour les persuader & pour les gagner ? Combien de rebuts essuya-t-il sans se plaindre, combien de résistances & de contradictions ? Qu'étoit-ce que ses Apôtres ? des pauvres pêcheurs, des hommes sans éducation, sans étude, sans intelligence. Que ne lui en coûta-t-il point pour les former ? Souvent ils ne comprenoient pas ce qu'il leur disoit, & pour se faire mieux entendre à eux, il leur répétoit plusieurs fois les mêmes choses, & les leur expliquoit tout de nouveau. Souvent ils avoient ensemble des contestations & des disputes, & il s'employoit à les appaiser : vivant avec eux malgré le dégoût qu'ils lui devoient causer ; se communiquant à eux, & bien loin de se tenir importuné de leur présence, voulant sans cesse les avoir auprès de lui.

Matth. c. 11. Ainsi il a bien pû nous dire, ce qu'il dit en effet dans son Evangile: *Apprenez de moi*

combien je ſuis doux & pacifique, & en même-tems apprenez comment vous devez l'être vous-mêmes. L'ai-je appris juſques à préſent ? Ai-je appris à ſupporter les foibleſſes des autres ? Il faut bien qu'ils ſupportent les miennes ; & n'eſt-ce pas une des plus grandes injuſtices, quand je veux qu'ils me faſſent grace ſur une infinité de choſes qui m'échappent, & que je ne leur fais grace ſur rien. Ce ſont leurs mauvaiſes qualités qui doivent ſervir à perfectionner & à purifier ma charité, au lieu de l'affoiblir. Car ſi je n'étois obligé d'avoir de la charité & de la douceur, que pour des gens accomplis & à qui rien ne manque, tout ce que j'en aurois, ne ſeroit d'aucun mérite : ou pour mieux dire je n'en aurois pour perſonne, puiſqu'il n'y a perſonne ſans défaut. Si je n'avois à vivre qu'avec des Anges ou avec des hommes impeccables, cette charité douce & patiente ne me ſeroit pas néceſſaire, parce qu'elle ne me ſeroit d'aucun uſage. Mais j'ai à vivre avec des eſprits qui ont leurs idées particulières, comme nous avons chacun les nôtres ; qui ont leurs humeurs, leurs caprices, leurs préjugés, leurs erreurs. D'entreprendre de les changer, c'eſt ce qui ne m'appartient pas, & de quoi je ne viendrois pas à bout. Il ne me reſte donc pour le bien de la paix & pour l'entretien de la charité, que de m'accommoder à eux, autant qu'il eſt poſſible, & de les gagner par ma douceur.

Matth. c. 5. *Bienheureux les débonnaires, parce qu'ils poſſéderont toute la terre*, c'eſt-à-dire, qu'ils ſe concilieront tous les cœurs. Suis-je de ce nombre ; ou plutôt, combien là-deſſus ai-je de reproches à me faire ? Combien de fois, au lieu d'uſer envers le prochain d'une charitable indulgence, lui ai-je fait reſſentir mes dédains & mes hauteurs ? Combien à ſon égard m'eſt-il échappé, & m'échappe-t-il ſans ceſſe de paroles aigres ; de manières bruſques, de mépris ? Souvent même je n'y fais aucune attention, & je ne crois pas qu'il y ait rien en tout cela dont on doive s'offenſer. Ce ſeroit bien pis, ſi je venois, comme quelques-uns, à m'en applaudir, & à m'en ſçavoir gré. Voilà ce qui trouble toute une communauté ; voilà ce qui y fait naître les diviſions, & ce qui y cauſe les différends & les démêlés. Un peu plus d'empire ſur moi-même préviendroit tous ces maux, & qu'y a-t-il que je ne duſſe ſacrifier pour les arrêter ?

SECOND POINT. La même charité qui fit ſupporter à Jeſus-Chriſt avec tant de douceur & tant de patience les imperfections de ceux avec qui il eût à converſer & à traiter, lui fit encore employer ſon pouvoir tout divin à les combler de ſes graces. Car ce fut une charité bienfaiſante. *Il parcouroit les villes & les bourgades, en faiſant du bien à tout le monde*, chaſſant les démons, conſolant les affligés,

guériſſant les malades, reſſuſcitant les morts, annonçant le Royaume de Dieu ; & travaillant ſans relâche au ſalut des ames.

Je ne ſuis point en état de faire comme Jeſus-Chriſt, des miracles en faveur du prochain. Il ne dépend pas de moi de rendre, comme ce Dieu Sauveur, la vuë aux aveugles, l'ouïe aux ſourds, la parole aux muets, la ſanté aux paralytiques & aux moribonds. Mais du reſte, il y a chaque jour, ſur-tout dans une communauté, mille occaſions de ſe rendre des ſervices mutuels ; & de s'entr'obliger & de s'entr'aider. Or voilà ce que fait la charité chrétienne, à plus forte raiſon la charité religieuſe. Ai-je là-deſſus tout le zèle & toute l'ardeur néceſſaire ? Ne ſuis-je point de ces ames indifférentes, qui ne ſont occupées que d'elles-mêmes, & qui ne veulent ſe gêner en rien pour faire plaiſir aux autres ? Si par mon office je me trouve dans une obligation particulière de leur prêter ſecours & de pourvoir à leurs beſoins, comment eſt-ce que je m'en acquite ? Le fais-je avec exactitude ? Le fais-je volontiers & avec affection ? Du moins ſuis-je aſſez charitable pour leur ſouhaiter le bien que je ne puis leur procurer ? Le ſuis-je aſſez pour prendre part à celui qui leur arrive, pour m'en réjoüir ? Le ſuis-je aſſez pour compâtir à leurs maux & pour entrer dans leurs peines, lorſqu'il leur ſurvient quelque affliction & quelques diſgraces ? Car la charité exige tout cela de moi.

Mais n'eſt-ce pas en tout cela que je l'ai mille fois bleſſé, & que je la bleſſe encore? Je n'ai que trop de vivacité quand il s'agit de moi-même, & je ne porte que trop loin les devoirs de la charité, quand je demande qu'on l'exerce à mon égard, & que je crois qu'on me la refuſe. Je ne lui preſcrits point alors de bornes, & je ſuis ſi touché de ne la trouver pas toujours diſpoſée à me ſervir! Eſt-ce ainſi que je la pratique envers les perſonnes à qui je la dois par tant de titres? Tout me coûte, dès qu'il eſt queſtion d'autrui. Au lieu de leur faire tout le bien qui eſt en mon pouvoir, peut-être enviai-je celui qu'on leur fait, & peut-être en certaines rencontres voudrois-je le traverſer & y mettre obſtacle. Au lieu de les prévenir ſur les choſes mêmes où nul devoir propre & perſonnel ne m'engage, combien peut-être dans mes fonctions & mes emplois, me ſuis-je rendu difficile à leur accorder ce qui étoit de ma régle & de mon miniſtère? Au lieu de m'intéreſſer dans leurs peines, & de chercher à les adoucir, n'en ai-je point eu peut-être une joye maligne, & n'en ai-je point même été quelquefois le ſujet? Jeſus-Chriſt nous a expreſſément averti que nous ſerions traités de ſon pere, comme nous aurions traité nos freres & les ſiens. Suivant cette meſure qu'aurois-je à eſpérer de Dieu, & avec quelle aſſurance pourrois-je le prier de répandre ſur moi l'abondance de ſes graces,

ſi j'avois toujours un cœur auſſi reſſerré que je l'ai eu, à l'égard de ſes membres & de ſes Enfans.

TROISIÉME POINT. En quoi la charité de Jeſus-Chriſt fut enfin plus admirable, c'eſt dans ſon étenduë, car ce fut une charité univerſelle. Comme il avoit été envoyé de ſon Pere pour tous les hommes & que c'étoit en vuë de ſon Pere qu'il les aimoit, il ſe partageoit également entre tous, & leur donnoit à tous ſes ſoins, ſans acception de perſonne. Juifs & Gentils recevoient de lui les mêmes inſtructions & les mêmes guériſons, tant de l'âme que du corps. On ne le vit jamais, ni ſe rebuter de la misère & de la pauvreté des uns, ni ſe laiſſer préoccuper en faveur des autres par leur éclat & leur opulence. Ceux-là même qui ſe déclaroient le plus ouvertement & avec plus d'injuſtice contre lui, il étoit diſpoſé à leur faire tout le bien qu'ils en pouvoient attendre; & il ne tenoit qu'à eux, en recourant à ce divin Maître, d'en obtenir toutes les graces dont il étoit le diſpenſateur. Non-ſeulement il y étoit diſpoſé, mais pour cela il les appelloit, il les invitoit & les recherchoit. Si je ne porte juſques-là ma charité pour le prochain, je n'ai qu'une charité imparfaite, ou je n'ai même qu'une fauſſe charité, parce que ce n'eſt point une charité chrétienne. Car la charité chrétienne nous fait aimer le prochain

par rapport à Dieu & en vuë de Dieu. Or ce motif n'eſt point limité, & vouloir le reſtraindre à certains ſujets, ſans l'étendre aux autres, c'eſt le détruire abſolument & l'anéantir.

Auſſi le Fils de Dieu, & après lui les Apôtres, en nous recommandant la pratique de la charité comme une de nos obligations les plus eſſentielles, ſe ſont-ils ſervis d'un terme commun : aimez vos freres, aimez votre prochain. Cette qualité de frere, de prochain, ne convient pas moins à l'un qu'à l'autre, & par conſéquent elle ne nous oblige pas moins envers l'un, qu'à l'égard de l'autre. Si vous ne faites du bien, ajoûtoit le Sauveur du monde, & ſi vous n'êtes préparés à en faire qu'à ceux qui vous plaiſent, qu'à ceux avec qui vous êtes liés d'une ſociété plus étroite, qu'à vos amis, par où differez-vous des payens ? Car ils ont comme vous leurs connoiſſances, leurs amitiés, leurs liaiſons. Or la charité évangélique doit avoir un caractère de diſtinction & de ſainteté, qui la relève au-deſſus d'une charité purement humaine, telle qu'étoit celle du paganiſme & telle qu'eſt encore celle du monde. C'eſt pourquoi le Sauveur des hommes dans le commandement qu'il nous fait de nous aimer les uns les autres, & qu'il appelle ſon précepte & ſa loi, comprend même ceux qui ſe tournent contre nous, & dont nous avons reçu les plus ſenſibles

ſibles offenſes : *Béniſſez ceux qui vous maudiſſent, ſouhaitez du bien à ceux qui vous veulent du mal, priez pour ceux qui vous perſécutent.* Que ce degré eſt éminent, mais qu'il eſt rare ! Tout rare néanmoins, & tout éminent qu'il eſt, c'eſt un devoir néceſſaire ; & le chriſtianiſme, ni conſéquemment la religion, ne reconnoît point d'autre vraie charité que celle-là : Dieu n'en récompenſe point d'autre. *Luc. c. 6.*

Où en ſuis-je donc ; & comment eſt-ce que je ſatisfaits à cette obligation ? Car ce que Jeſus-Chriſt nous a lui-même annoncé, qu'il viendroit des tems où la charité de pluſieurs ſe refroidiroit, ne s'accomplit pas ſeulement parmi les gens du monde, mais parmi les Religieux. Elle ne s'y refroidit en effet que trop, & autant qu'elle s'y refroidit, elle s'y rétrecit. On a ſes inclinations & ſes antipathies ; & ſelon cette différence de ſentimens, on tient une conduite toute différente. On a ſes amis particuliers pour qui l'on n'épargne rien ; mais on ne s'intéreſſe guères à ce qui regarde tout le reſte de la communauté. Dans un office où l'on doit à chacun les mêmes ſoins, on a ſes prédilections ; & tandis qu'on eſt d'une attention & d'une vigilance infinie en faveur de quelques-uns, on eſt d'une négligence & d'une difficulté extrême envers les autres. Se ſent-on bleſſé en quelque choſe, on a ſes reſſentimens & ſes peines dans le cœur : & au lieu que la charité devroit les étouffer, on ſçait bien

dans l'occaſion uſer de retour & les faire connoître.

Ce qui eſt encore très-ordinaire, & ce qui renverſe tout l'ordre de la charité, c'eſt qu'on ſe montre plein de douceur & plein de zéle pour des étrangers, pour toutes les perſonnes du dehors; & qu'on n'a que de la froideur, & quelquefois de l'amertume pour ſes freres, avec qui néanmoins on eſt uni par des liens ſi intimes & ſi ſacrés. Où eſt la charité de Jeſus-Chriſt? Car ce ne l'eſt pas-là. Elle n'eſt qu'en certaines ames, dont Dieu pour notre édification nous met les exemples devant les yeux. N'en ai-je pas vû moi-même, & n'en vois-je pas? Il ſemble que ce ſoit la charité même; ou il ſemble que leur charité ſe déploye ſans ceſſe & ſe multiplie, à meſure qu'il ſe préſente des ſujets ſur qui l'exercer. On les admire: mais y en a-t il beaucoup qui les imitent? Que me ſert toutefois de les admirer, ſi je ne travaille pas à les imiter?

CONCLUSION. Dieu de charité, Seigneur, c'eſt dans les maiſons religieuſes que vous avez voulu conſerver l'eſprit de votre Egliſe naiſſante, & de ces premiers chrétiens qui la compoſoient. Or ils n'étoient tous qu'un cœur & qu'une ame, & comment ſans la charité, puis-je donc être vraiment religieux? Il n'eſt pas en mon pouvoir de concilier ainſi tous les cœurs, & de les réduire à cette conformité par-

faite, & à cette ſainte unité : mais j'y dois au moins diſpoſer le mien ; je l'y dois former, & ce ſera l'effet de votre grace.

Donnez-moi, mon Dieu, cette charité patiente qui ne s'altére de rien, cette charité bienfaiſante, qui ne refuſe rien ; cette charité univerſelle, qui n'excepte rien. Ah ! Seigneur, quelque patiente que puiſſe être ma charité envers mes freres, jamais le ſera-t-elle autant que la vôtre envers moi, & jamais aurai-je autant à ſupporter de leur part, que vous avez eû juſqu'à préſent à ſupporter de moi ? Quoique je faſſe pour eux, ou que je deſire de faire en vuë de vous, jamais égalera-t-il tout ce que j'ai reçû de votre infinie libéralité ? Et dois-je enfin compter pour beaucoup d'étendre mon zéle ſur tout ce qu'il y a de perſonnes avec qui j'ai à vivre, & de ſujets qui me ſont préſens, après que vous avez rempli de votre miſéricorde toute la terre, & que vous avez étendu votre amour juſqu'à ceux mêmes qui vous ont crucifié ?

Si donc ſur la charité que je dois à mon prochain, auſſi-bien que ſur toutes les autres vertus, je vous enviſage, Seigneur, comme mon modéle, j'ai bien à me confondre du peu de reſſemblance qui ſe trouve entre vous & moi. Mais ce qui redouble ma confuſion, & ce qui doit y mettre le comble, c'eſt que je ſois ſi froid & ſi lent aux exercices de la charité, quand vous voulez bien accepter tout ce qu'elle me fait faire, comme étant fait à vous-

même ; quand vous ne dédaignez pas d'en être le motif, que vous m'en ſçavez gré, & que vous m'en faites un mérite auprès de vous. Hé, mon Dieu, ſi je vous aime, comment puis-je ne pas aimer ceux que vous avez ſubſtitué en votre place ? Or ne ſont-ce pas mes freres, & n'eſt-ce pas vous-même que j'aime dans eux ? N'eſt-ce pas à vous-même que je rends dans eux tous les bons offices que la charité m'inſpire ? Que me faut-il autre choſe pour m'engager ? Un cœur eſt bien peu ſenſible pour vous, Seigneur, ſi cette ſeule conſidération ne lui ſuffit pas,

SECONDE MÉDITATION.

Des douleurs intérieures de Jeſus-Chriſt dans ſa Paſſion.

Tunc ait illis : triſtis eſt anima mea uſque ad mortem. *Matth. c. 26.*

Alors il leur dit, je ſuis dans une triſteſſe mortelle.

PREMIER POINT. JEſus-Chriſt devoit être notre modéle en tout, & il a voulu dans ſa Paſſion nous apprendre comment nous devons nous comporter dans les peines & les afflictions de la vie. Il y en a de deux ſortes : d'intérieures qui n'affligent que l'ame, & d'extérieures qui affligent les ſens. Or les unes & les autres me fourniſſent la matière de deux importantes méditations ; & quant à ce qui regarde d'abord les peines intérieures du Fils de Dieu, elles ſe réduiſent à trois eſpèces, que les Evangéliſtes nous ont marqué, qui ſont la triſteſſe, l'ennui & la crainte.

De quelle triſteſſe eſt-il tout à coup accablé, lorſqu'après la dernière Cène qu'il avoit fait avec ſes Apôtres, il va au jardin de Gethſemani ? A peine peut-il ſe ſoutenir lui-même, & ſelon qu'il le déclare

aux trois disciples qu'il a choisi pour l'accompagner ; la douleur qui le presse est si violente, qu'elle seroit seule capable de lui causer la mort : *Mon ame est triste*, leur dit-il, *& c'est une tristesse à en mourir.* Voilà par où a commencé cette sanglante passion qu'il a enduré pour moi. Ce n'étoit point assez qu'il livrât son sacré Corps au supplice de la croix : il falloit que son ame fût livrée aux plus rudes combats, & qu'elle en ressentît les plus vives & les plus douloureuses atteintes. C'étoit une partie, & même la principale partie de la satisfaction qu'il devoit faire à son Pere pour les péchés des hommes, parce que c'est dans le cœur que le péché est conçû, & que c'est proprement l'ame qui par le déréglement de la volonté, le commet.

Quoiqu'il en soit, que fait-il dans cette tristesse qui l'abbat, & qu'il ne pourroit porter sans un miracle ? A-t-il recours aux vaines consolations du monde ? Cherche-t-il au moins quelque soulagement & quelque appui auprès de ses Apôtres ? Se laisse-t-il aller à l'impatience & aux plaintes, & pour décharger son cœur du poids qui le presse, s'épanche-t-il en de longs discours ? Deux ou trois paroles, c'est tout ce qu'il dit de son état. Du reste, sans s'arrêter avec ses disciples, il se retire à l'écart, il va prier, il y passe trois heures entières, le Ciel est tout son refuge & tout son soûtien : & soit qu'il en soit écouté, ou qu'il paroisse ne l'être pas, il y met

toute ſa confiance, & n'a point d'autre ſentiment que d'une ſoumiſſion parfaite & d'une pleine réſignation : *Mon Pere, qu'il en ſoit comme vous l'ordonnez, & non comme je le veux.* *Matth. c. 26.*

Quelque exempte que ſemble la profeſſion religieuſe des chagrins de la vie, il y a dans la Religion, auſſi-bien qu'ailleurs, des jours pénibles & des tems de triſteſſe. On a par tout de mauvais momens, & j'ai les miens comme les autres. Nous ſommes même tellement nés, que ſi nous n'avons pas de vrais ſujets de chagrin, nous nous en faiſons d'imaginaires. Sans examiner ce qui attriſta le Fils de Dieu au point où il le fut, & où il témoigna l'être, nous ne pouvons douter que ſa douleur n'ait été auſſi véritable dans ſon principe, & auſſi raiſonnable qu'elle étoit amère & ſenſible dans ſes effets : au lieu que ce qui fait en mille rencontres toute ma peine, ce n'eſt qu'une idée & qu'un fantôme : ce n'eſt que ma délicateſſe extrême, que mon humeur inquiéte, que mon orgueil & mon amour propre. Car ſi je veux bien rentrer en moi-même, & ſonder le fond de mon cœur, je trouverai que c'eſt-là communément ce qui le remplit d'amertume. *Pourquoi êtes-vous triſte, ô mon ame, & pourquoi vous troublez-vous?* c'eſt que vous êtes ingénieuſe à vous tourmenter, ſouvent ſans raiſon, & même contre toute raiſon. *Pſal. 41.*

Mais ſoit que mes chagrins ſoient bien ou mal fondés, comment eſt-ce que je les ſupporte? Combien de réflexions également inutiles & affligeantes, dont je me ronge en ſecret? Combien de vaines diſtractions que je tâche à me procurer, & au-dedans, & au-dehors, ſous le ſpécieux prétexte de guérir mon imagination; & de la détourner des objets dont elle eſt frapée? Combien quelquefois de dépits & d'animoſités contre les perſonnes à qui j'attribuë ma peine, & que j'en crois être les auteurs? A l'égard même de ceux qui conſtamment, & de ma propre connoiſſance, n'y ont aucune part, combien m'échappe-t-il d'impatiences & de termes offenſans, comme ſi je m'en prenois à eux, & que je fuſſe en droit, parce que je ſouffre de les faire ſouffrir?

O que ne ſuis-je ſoumis comme Jeſus-Chriſt! Si je ſçavois me taire, & me tenir dans un ſilence chrétien & religieux; ſi je me retirois dans l'intérieur de mon ame; & ſi je renfermois toutes mes peines; ſi pour répandre mon cœur, je n'allois qu'à Dieu, & je ne voulois point d'autre conſolation que celle qu'on goûte dans la priére & avec Dieu, que de fautes j'éviterois! Que d'inquiétudes & d'agitations je m'épargnerois! l'Ange du Seigneur viendroit, & il me conforteroit; ou plutôt, le Seigneur deſcendroit lui-même, avec toute l'onction de ſa grace. Il me ſervi-

roit de conſeil, d'ami, de confident. Il appliqueroit le reméde à mon mal ; & s'il ne lui plaiſoit pas de m'en accorder l'entière guériſon, du moins il l'adouciroit, & me le rendroit, non-ſeulement plus tolérable, mais ſalutaire & profitable. *J'étois dans le dernier abbatement*, diſoit le Prophéte Royal, *& je croyois que rien ne pouvoit me conſoler : mais je me ſuis ſouvenu de Dieu, & tout à coup cette vuë de Dieu m'a remis dans le calme & dans la joie.* Voilà ce que ce ſaint Roi avoit plus d'une fois éprouvé : pourquoi ne l'éprouverois-je pas de même ? *Pſal. 76.*

SECOND POINT. Une autre peine intérieure, dont le Sauveur des hommes ſe ſentit atteint, ce fut l'ennui. *Il commença à s'ennuyer*, dit l'Evangile. C'étoit une ſuite naturelle de la triſteſſe qui l'accabloit. Tout lui devint inſipide, & il ne prit plus de goût à rien. Ces grands motifs qui l'avoient auparavant animé & ſi ſenſiblement touché, ſans rien perdre pour lui de leur première force, perdirent du reſte toute leur pointe. Ils le ſoutenoient toujours, mais ſans aucun de ces ſentimens, ni aucune de ces impreſſions ſecrettes, qui excitent une ame & l'encouragent. Tellement qu'il ſe trouvoit comme abandonné à lui-même & à la déſolation de ſon cœur. Etat mille fois plus difficile à porter que toute autre peine, quelque violente d'ailleurs qu'elle puiſſe être. *Mar. c. 14.*

Etat où ſe trouvent encore de tems en tems une infinité de perſonnes dévotes & religieuſes.

Il y a des tems où l'on tombe dans le dégoût de tous les exercices de piété & de religion. Rien n'affectionne, rien ne plaît. On eſt rebuté de l'oraiſon, de la confeſſion, de la communion, des lectures ſpirituelles, de toutes ſes obſervances & de toutes ſes pratiques. Peu s'en faut qu'on n'en vienne quelquefois juſqu'à ſe dégoûter même de ſa vocation, & à concevoir certains regrets de ce qu'on a quitté dans le monde. N'ai-je point été bien des fois en de pareilles diſpoſitions, & n'y ſuis-je point encore aſſez ſouvent? Si ce n'eſt point moi qui me ſuis réduit là par un relâchement volontaire, je ne dois point m'en affliger. Ce ſont alors des tentations qui me peuvent être très-ſalutaires, & dont il ne tient qu'à moi de profiter au centuple; en donnant à Dieu par ma conſtance la preuve la plus certaine de ma fidélité. Mais le mal eſt que ce dégoût & cet ennui ne vient communément que de moi-même, que de ma négligence & de ma tiédeur. Je ne voudrois pas me faire la moindre violence pour me réveiller & pour m'élever à Dieu. Eſt-il ſurprenant alors que le poids de la nature m'entraîne, & dois-je m'étonner, que Dieu ne ſe communiquant plus à moi, parce que je m'attache ſi peu à lui, je ne faſſe que languir dans ſa maiſon, & que le tems que

je paſſe auprès de lui, me ſemble ſi long ? Ah ! les heures me paroiſſent bien plus courtes, par tout où je ſatisfais mon inclination.

Il eſt vrai néanmoins, & il peut arriver quelquefois que ce ne ſoit pas par ma faute que je tombe dans cette langueur, & que je ſens cet éloignement des choſes de Dieu. Mais ſçais-je me rendre cette épreuve auſſi utile qu'elle le peut être ? Je pourrois ſanctifier mon ennui même & mon dégoût. Je pourrois m'en faire un moyen de pratiquer les plus excellentes vertus, la patience, la pénitence, la perſévérance. Ce n'eſt pas un petit mérite devant Dieu, que de ſçavoir s'ennuyer pour Dieu. Ce n'eſt pas une petite perfection, que d'avancer toujours, malgré l'ennui, dans la voye de la perfection. Ç'a été le don des Saints, & ce n'eſt guères le mien. Dès qu'un exercice commence à me déplaire, ou je le laiſſe abſolument, ou je ne m'en acquitte que très-imparfaitement. Je me fais du dégoût où je ſuis, une raiſon de me relâcher : au lieu que je devrois, avec la grace de Dieu qui m'éprouve dans ce dégoût & par ce dégoût, recuëillir toute ma force, & m'élever au-deſſus de moi-même. Jamais David ne glorifia plus Dieu qu'en lui diſant : *Vous vous êtes retiré de moi, Seigneur, & moi, je ne me ſuis point retiré de vous, ni de vos commandemens.* C'eſt-là que je donnerois à Dieu plus de

Pſal. 118.

gloire. C'eſt-là que j'amaſſerois des tréſors infinis de mérites.

TROISIÉME POINT. Un troiſième ſentiment dont le cœur de Jeſus-Chriſt fut preſſé & ſerré, c'eſt la crainte & la plus vive répugnance. Au milieu des ténébres de la nuit qui l'environnoient, & dans ce lieu déſert où il s'étoit retiré, toute l'idée de ſa Paſſion lui vint à l'eſprit, & ſe trouvant à la veille d'une mort ſi ignominieuſe & ſi douloureuſe, il s'en fit une image qui le ſaiſit de frayeur. L'impreſſion fut telle que tous ſes ſens en furent troublés; & l'extrême répugnance qu'il ſentit, le porta même à demander de ne point boire un calice auſſi amer que celui qui lui étoit préparé: *Mon Pere, s'il eſt poſſible, détournez de moi ce calice.* Et ſans doute il n'eſt pas étonnant qu'à la vuë de tant d'opprobres où il alloit être expoſé, & de tant de ſouffrances où ſon corps devoit être livré, toute la nature ſe révoltât. Jamais combat intérieur ne dût être plus violent, & ne le fut en effet. Il en tomba dans une mortelle agonie, & il fut tout couvert, depuis la tête juſqu'aux pieds, d'une ſueur de ſang. Mais tout cela ne ſe paſſoit, après tout, que dans l'appétit ſenſible; &, ſans égard aux révoltes de la nature, la volonté demeuroit toujours également ferme & conſtante. Auſſi dès le moment qu'il fallut en venir à l'exécution, & que ſes ennemis approcherent pour le

Matth. c. 26.

prendre, il ne penſa point à fuir ni à ſe cacher. Au contraire il s'avança lui-même vers eux; il leur déclara qui il étoit : *C'eſt moi*, leur dit-il, *que vous cherchez; voici votre heure, & l'empire des ténébres* Vous pouvez faire de moi tout ce qui vous eſt ordonné. Quel effroi tout enſemble & quel courage dans cet Homme-Dieu! Quelle conſternation, & quelle réſolution!

Joan. c. 18. Luc. c. 22.

Quand il ſe préſente une occaſion, où j'ai à me vaincre moi-même, je ne puis d'abord arrêter certains ſentimens naturels qui s'élèvent dans mon cœur, & certaines répugnances involontaires. N'eſt-ce pas ſur-tout ce que l'on éprouve dans une retraite? il n'y a point d'ame ſi tiéde & ſi endormie, qui ne ſe réveille en ce ſaint tems & ne ſe ranime. Dieu parle au cœur, la grace éclaire l'eſprit; on ſe reproche ſes égaremens, & l'on en découvre les principes. De-là même on voit de quels remédes on devroit uſer, & ce qu'il y auroit à faire : on ſent qu'on n'eſt pas à beaucoup près ce qu'on devroit être, & l'on reconnoît à quoi il tient qu'on ne le ſoit. Mais on craint de s'y engager & de l'entreprendre. On s'y propoſe des difficultés infinies, & l'on ſe défie ſur cela de ſes forces. On diſpute avec ſoi-même; mais tout le fruit de ces longs raiſonnemens eſt une incertitude où l'on ne conclut rien, & l'on ne ſe détermine à rien.

N'eſt-ce pas-là peut-être l'état où je me

trouve préſentement ? En vain je voudrois me tromper & m'aveugler, Dieu malgré moi ne me fait que trop connoître ce qu'il faudroit changer & reformer dans ma vie, pour la rendre plus religieuſe. Certains exemples que j'ai devant les yeux, les remords ſecrets de ma conſcience ; les avis de mes ſupérieurs, les réflexions que j'ai fait dans le cours de ma retraite, & que je fais encore, tout cela ne me permet pas d'ignorer à quoi je devrois mettre ordre, & tout cela m'inſpire aſſez de bonnes vuës & de bons ſentimens. Mais qu'eſt-ce qui m'arrête ? ce qui m'a cent fois arreté ; une vaine peur & une timidité que je n'ai pas la force de ſurmonter, & qui me préſente les choſes comme inſoutenables pour moi, & comme impratiquables. Ces fauſſes terreurs, dont je me laiſſe préoccuper, vont même juſqu'à me faire imaginer mille raiſons apparentes de différer, de ne point aller tout d'un coup ſi avant ni ſi vîte. Jeſus-Chriſt ne différa ni ne délibera point de la ſorte. Etoit-il toutefois, au fond de ſon cœur, moins agité que moi ? Avoit-il moins ſujet de l'être ? Cette paſſion qu'il enviſageoit de ſi près, & dont il s'étoit ſi vivement retracé dans l'eſprit toute l'horreur, devoit-elle moins lui coûter, & avoit-elle moins de quoi l'étonner ? Ah ! me laiſſerai-je toujours intimider & déconcerter aux moindres obſtacles que ma foibleſſe fait naître, & elle augmente dans mon idée ? Ou ſi la crainte me prévient, n'appren-

drai-je jamais à me raffermir contre ſes premiers mouvemens; & jamais ne me dirai-je auſſi réſolument & auſſi efficacement que le dit Jeſus-Chriſt à ſes diſciples : *Levons-nous & marchons.* *Matth. c. 26.*

CONCLUSION. Aimable Sauveur, c'eſt par votre ſageſſe & votre miſéricorde infinie, que vous avez voulu paroître foible comme moi, & être ſujet aux mêmes révoltes intérieures que moi, afin que votre exemple m'inſtruiſit & qu'il me fortifiât. Sans cela, ô mon Dieu, ſans cette règle & ce ſoûtien que je trouve en vous, où en ſerois-je à certains momens, & que deviendrois-je ? Vous voyez combien je ſuis différent de moi-même d'une heure à une autre, & de quelles viciſſitudes je ſuis continuellement agité. Un jour mon ame eſt en paix, & même dans une ſainte allégreſſe; mes devoirs me plaiſent, & je goûte le bonheur de mon état; rien ne me fait peine, & il me ſemble qu'il n'y a point de victoire que je ne ſois en diſpoſition de remporter ſur moi même, & ſur toutes les paſſions de mon cœur. Mais dès le jour ſuivant, ce n'eſt plus cela. Mes exercices me ſont à charge; je m'en fais une fatigue, & j'y ſens une oppoſition qui me les rend non-ſeulement inſipides, mais très-pénibles. Ainſi toute ma vie n'eſt qu'un combat perpétuel, & qu'une variation, où il ſemble que tour à tour deux eſprits tout contraires me gouvernent.

Pourquoi, Seigneur, le permettez vous? Vous avez en cela comme en tout le reſte, vos deſſeins; vous avez vos vuës, & des vuës de ſalut pour moi & de ſanctification. Vous voulez que je ſois éprouvé comme vous l'avez été. Vous voulez que je pratique dans mon état les mêmes vertus, & que j'acquiére par proportion les mêmes mérites. Vous voulez que j'endure le même martyre du cœur, & que je faſſe le même ſacrifice de toutes les douceurs de l'eſprit, & de toutes les conſolations. Ainſi ſoit-il, ô mon Dieu, puiſque c'eſt votre volonté. Il me ſeroit trop aiſé & trop doux de vous ſuivre, ſi j'y ſentois toujours le même attrait. Vous cependant, Seigneur, ne ceſſez point de me ſoutenir, non ſeulement de votre exemple, mais de la grace qui l'accompagne. Que l'un & l'autre m'affermiſſent tellement dans vos voyes, qu'il n'y ait ni triſteſſe, ni ennui, ni crainte qui puiſſent m'en détourner. Que j'y marche toujours du même pas, quoique ce ne ſoit pas toujours avec le même goût. Plus j'aurai à prendre ſur moi pour y avancer, plus ma perſévérance vous ſera glorieuſe, & plus vous lui préparerez de couronnes pour la récompenſer.

TROISIÉME MÉDITATION.

Des douleurs extérieures de Jeſus-Chriſt dans ſa Paſſion.

Ipſe autem vulneratus eſt propter iniquitates noſtras, attritus eſt propter ſcelera noſtra. *Iſaï. c. 53.*

Il a été couvert de bleſſures pour nos péchés, & c'eſt pour nos crimes qu'il a été briſé de coups.

PREMIER POINT. OUtre que l'ame de Jeſus-Chriſt devoit ſervir à l'expiation de nos péchés, & par ſes peines intérieures ſatisfaire à la juſtice divine, Dieu qui lui avoit donné un corps capable de ſouffrir, vouloit encore que ce ſacré corps fût livré aux plus cruels tourmens. C'eſt pour cela que le Sauveur des hommes endura une ſi rigoureuſe paſſion, & qu'après avoir répandu tout ſon ſang, il expira enfin ſur la croix. Leçon bien ſenſible pour moi, & admirable modéle d'une des vertus les plus propres du chriſtianiſme, & ſurtout de la profeſſion religieuſe, qui eſt la mortification des ſens.

Ce que j'ai premièrement à conſidérer, c'eſt ce que mon Sauveur a ſouffert; & pour m'en former quelque idée, il me ſuffit de prendre le crucifix; d'attacher mes regards

ſur ce corps adorable, tout enſanglanté & tout couvert de playes; de le contempler à loiſir, & d'entendre au fond de mon ame les paroles que m'adreſſe par ſon Prophéte ce Dieu mourant : *O vous tous, qui paſſez par le chemin* de cette vie mortelle, *faites attention & voyez, ſi jamais il y eût des ſouffrances pareilles aux miennes.* Je n'ai qu'à parcourir des yeux ce viſage meurtri de ſoufflets & tout livide, cette tête couronnée d'épines, cette bouche abbrevée de fiel, ces mains & ces pieds percés de cloux, ce côté ouvert d'une lance, tous ces membres déchirés & diſloqués. Voilà l'état où l'ont mis ſes bourreaux, & où il eſt mort. Que puis-je répondre à cet exemple, & que me dit mon cœur à ce ſpectacle ?

Thren. c. 1.

Quand on me parle de pénitence, & qu'on m'exhorte, ſelon le langage de l'Apôtre ſaint Paul, *à porter ſur mon corps la mortification de Jeſus-Chriſt*, s'agit-il pour moi de tout cela, & me demande-t-on tout cela ? On exige de moi une vie auſtère ; mais à quoi ſe réduit cette auſtérité de vie ? aux obſervances de ma règle : car il n'y a point par rapport à moi de plus ſolide mortification, & c'eſt là, ſuivant les vûës de Dieu, que toute ma pénitence eſt renfermée. Ne donner de nourriture à mon corps qu'autant que la règle lui en accorde, & que celle que la règle lui accorde. Ne prendre du repos que dans le tems preſcrit par la règle, & que

2. Cor. c. 4.

ſelon la meſure du tems que la règle y a deſtiné. N'avoir ni pour mon vêtement, ni pour ma demeure, ni pour toutes les autres choſes qui ſervent à mon entretien, que ce qui eſt conforme à la règle, & à la plus étroite rigueur de la règle. Vaincre là-deſſus toutes révoltes de la nature, & n'écouter aucun des prétextes dont l'amour propre a coûtume de s'autoriſer. Du reſte, ſoutenir avec courage & ſans m'épargner, tous le poids de ma règle, dans les exercices laborieux où elle m'applique, dans les veilles de la nuit, dans le chant du chœur, dans le travail des mains, dans les fonctions & les fatigues de mon emploi, dans tout ce qui regarde mon miniſtère. Vivre de la ſorte, non pas pour un jour, ni pour une ſemaine, ni pour une année, mais ſans interruption & ſans relâche, juſques à la mort : voilà de ma part tout ce que Dieu attend, & de quoi il ſe contente : voilà où je puis me fixer. Il eſt vrai que cela eſt mortifiant, & il eſt ſur-tout vrai que cette continuité eſt bien pénible & bien peſante : mais après tout, qu'y a-t-il là qui ſoit comparable aux douleurs & à la paſſion de Jeſus-Chriſt ?

Cependant, ne ſuis je pas obligé de reconnoître ici devant Dieu & à ma confuſion, que ma principale étude dans la vie, & mon ſoin le plus ordinaire, eſt de m'adoucir le plus qu'il m'eſt poſſible, toutes ces mortifications de mon état ? Combien en retranche-t-on, & combien de ſoulage-

mens cherche-t-on à ſe procurer d'ailleurs? Les raiſons en apparence ne manquent pas pour cela, & l'on ſçait bien s'en prévaloir. Je l'ai bien ſçû moi-même juſques à préſent. C'eſt-à-dire pour ne me point flater, & pour me juger de bonne foi, que j'ai bien ſçû me tromper, & que je prends encore plaiſir à demeurer dans mes erreurs, parce qu'elles me ſont commodes & qu'elles favoriſent ma lâcheté. Que je changerois bientôt de ſentimens & de conduite, ſi les ſouffrances de Jeſus-Chriſt étoient bien gravées dans mon cœur, & ſi je les avois plus fortement imprimées dans mon ſouvenir? Tout me deviendroit léger; tout me deviendroit au moins ſoutenable. Quoi que pût dire la nature, je lui répondrois que je ne ſouffre rien en comparaiſon de mon Sauveur, & que s'il m'en coûte quelque choſe, ce n'eſt pas, comme à lui, juſqu'à verſer du ſang. Je me dirois, & je dois en effet me le dire ſans ceſſe, que ſi je ne puis vivre ſur la croix, j'y puis mourir; & qu'il vaut mieux y mourir, que de vivre & de mourir ſans pénitence.

SECOND POINT. Pourquoi Jeſus-Chriſt a-t-il tant ſouffert? Autre conſidération non moins ſolide, ni moins touchante. Il a ſouffert, parce qu'il s'y étoit engagé pour la gloire de ſon Pere, & pour le ſalut des hommes. C'étoit un engagement libre dans ſon principe, & pleinement vo-

lontaire. Il pouvoit ne pas accepter la condition qui lui avoit été preſcrite de ſouffrir & de mourir, s'il vouloit ſauver le monde & réparer l'injure faite à Dieu. Mais l'honneur de ſon Pere lui étoit trop cher, & il s'intéreſſoit trop à notre ſalut, pour ne ſacrifier pas à l'un & à l'autre ſon ſang & ſa vie. Voilà de quelle manière il avoit contracté de lui-même une obligation ſi rigoureuſe. En conſéquence du conſentement qu'il y avoit donné, cette loi à laquelle il eût pû ne ſe pas ſoumettre, étoit devenuë pour lui comme un devoir indiſpenſable, & c'eſt ainſi qu'*il s'eſt fait obéiſſant juſques à la mort, & à la mort de la croix.* *Philip.* c. 2.

Quand il n'y auroit que la qualité de chrétien dont je ſuis revêtu, elle ſuffiroit pour m'engager à vivre dans une continuelle pratique de la mortification de mes ſens. En nous appellant au chriſtianiſme, Jeſus-Chriſt nous a dit à tous ſans exception : *Quiconque veut venir après moi, qu'il ſe renonce ſoi-même, & qu'il porte ſa croix tous les jours: ſans cela l'on ne peut être mon diſciple.* Or ſi c'eſt là la vie d'un ſimple chrétien, quelle doit être la vie d'un religieux ? Car outre l'engagement commun & général que nous avons tous comme chrétiens, & à une vie pénitente & mortifiée, j'en ai un particulier comme religieux, & je n'y puis manquer ſans démentir ma profeſſion. Mon état eſt eſſentiellement un état de pénitence, & en l'em- *Luc.* c. 9.

braſſant, j'ai voulu, ou j'ai dû vouloir embraſſer tout ce qui s'y trouve inſéparablement attaché. En prononçant mes vœux, j'ai ſpécialement promis de ſuivre Jeſus-Chriſt, & par conſéquent de marcher dans la même voye que lui, qui eſt une voye de ſouffrance & de renoncement aux aiſes de la vie. J'y marche en effet, & je ne puis plus me diſpenſer déſormais d'y marcher, ou volontairement, ou malgré moi. Ma parole eſt donnée; & de force ou de gré, il faut vivre comme les autres, obſerver la même règle, & pratiquer les mêmes auſtérités.

Peut-être par ma lâcheté & par la recherche de certaines commodités, puis-je, non pas abſolument ſécoüer le joug de la mortification religieuſe, mais le diminuer; c'eſt ce que je n'ai que trop fait depuis bien des années. Mais qu'eſt-il arrivé de là? Deux choſes dont je ne ſçaurois aſſez gémir: c'eſt que j'ai perdu tout le mérite de ce qu'il y a dans ma règle de plus auſtère & de plus mortifiant; & d'ailleurs, que j'en ai perdu toute la douceur. Car il y a dans la mortification même une douceur ſecrette & très-ſenſible, mais qui n'eſt que pour les ames vraiment mortifiées: or ce n'eſt pas l'être, que de ſe ménager autant que je fais, au milieu même des rigueurs & des mortifications, dont il n'eſt plus en mon pouvoir de m'exempter.

Heureux engagement de la religion ! Elle me fournit tous les moyens de ſatisfaire à Dieu pour mes péchés, de purifier mon ame devant Dieu, d'avoir part aux ſouffrances du Fils de Dieu. Non-ſeulement elle me les fournit, ces moyens ſi ſalutaires, mais elle m'y aſſujettit. C'eſt une pénitence journalière, habituelle, toujours préſente. Toute autre pénitence qui ſeroit purement de mon choix, me pourroit être ſuſpecte, parce que je craindrois, ou qu'elle ne fût pas ſuffiſante, ou qu'elle ne fût pas conforme aux deſſeins de Dieu : mais je ne puis me défier de celle-ci, puiſque je ne l'ai pris que par la vocation divine, & que c'eſt Dieu même qui me l'a marqué. Qu'il en ſoit éternellement béni, & que j'en ſçache utilement profiter !

TROISIÉME POINT. Enfin, comment Jeſus-Chriſt a-t-il ſouffert ? Avec une patience invincible, & avec une conſtance inaltérable. Sa patience en fit, ſelon la figure du Prophéte, comme un agneau, à qui l'on enleve ſa toiſon, ſans qu'il faſſe nulle réſiſtance ; ou comme une brebis qu'on mène à l'autel pour y être immolée, & qui s'y laiſſe conduire ſans ſe plaindre. Quel ſilence garda-t-il devant Pilate qui le condamna ? Dit-il une parole contre les Juifs qui le traînoient au milieu de Jéruſalem, lié & garrotté? contre les ſoldats qui le déchiroient à coups de foüets dans le Pré-

toire, ou qui lui enfonçoient une couronne d'épines dans la tête : contre les bourreaux qui lui perçoient de clouds les pieds & les mains, & qui l'attachoient à la croix! On eût cru qu'il étoit insensible : mais voilà l'effet de la patience dans les maux qui affligent le corps, & dans les plus violentes douleurs. Ce n'est pas qu'on ne les ressente, & même très-vivement : mais si l'on n'est pas toujours maître d'arrêter quelques plaintes que la nature arrache, & qui lui sont une espèce de soulagement, du moins l'esprit de mortification & de patience en étouffe une grande partie, & modère l'autre.

Avec cet esprit de patience & de mortification, je ne ferois point tant de retours sur moi-même aux moindres infirmités qui m'arrivent, & je n'aurois point tant de compassion de moi-même. Je ne témoignerois point tant ce que je souffre, & je n'en parlerois point en des termes si vifs, ni avec tant d'exagération. Je ne m'épancherois point en tant de murmures, ni avec tant d'aigreur, dès qu'il me manque quelque chose. Je ne m'épargnerois point tant, & ne voudrois point tant l'être. Je me soumettrois à tout, j'endurerois tout sans rien dire ; ou je dirois seulement comme saint Paul, que je dois être tout revêtu de la mortification de mon Sauveur. Voilà comment je parlerois, & ce que je pensérois : mais pourquoi est-ce que je parle & que je pense tout autrement ? c'est

que

que je ne ſçais guères ce que c'eſt que la vraie mortification, & que je ne l'ai guères dans le cœur.

Mais ce que je ſçais encore moins, c'eſt de joindre à la patience évangélique, & à la mortification religieuſe, une ferme & inébranlable conſtance. La patience du Fils de Dieu ne ſe dément pas un moment juſqu'au dernier ſoupir qu'il rendit ſur la croix. C'étoit là qu'il devoit conſommer ſon ſacrifice, & il n'y avoit que la mort qui dût mettre fin à ſes douleurs. On veut bien quelquefois mortifier ſa chair, & l'on eſt diſpoſé à ſouffrir : mais de perſévérer dans cette ſainte diſpoſition, & de ſoutenir ſans relâche cet état, c'eſt de quoi il y a peu d'exemples.

Où ſont maintenant ces religieux, ſi ennemis de leurs corps qui portoient toujours juſqu'au tombeau la même haine contre lui, & qu'ils ne ceſſoient de le perſécuter qu'en ceſſant de vivre ? Saint François reconnoiſſoit même en mourant qu'il avoit traité le ſien avec un excès de rigueur : hélas ! ne tombe-t-on pas tous les jours dans un excès tout oppoſé ? A peine ai-je fait quelque effort pour dompter mes ſens, & leur ai-je une fois refuſé ce qu'ils demandoient, que je me crois en droit de les dédommager dans la ſuite, & de condeſcendre à toutes leurs foibleſſes. La plus legére incommodité me ſuffit pour m'interdire tout exercice de pénitence, & pour m'accorder

des ſoulagemens dont je me paſſerois fort bien, ſi je ſçavois prendre un peu plus ſur moi, & que je ne vouluſſe point tant me flater. Plus j'avance dans mes années, plus je me perſuade que je puis retrancher de la ſévérité de ma règle, comme ſi à tout âge l'on n'étoit pas également religieux. Il eſt vrai qu'il y a des égards à avoir & des meſures à garder; mais ces meſures ont des bornes, & ſouvent on ne leur en donne point. Ah! ne comprendrai-je jamais quel eſt le bonheur d'un religieux qui, après avoir vécu dans la mortification, a l'avantage d'y mourir, & expire comme Jeſus-Chriſt entre les bras de la croix?

CONCLUSION. Dieu, Rédempteur du monde, Seigneur, puiſque c'eſt par la croix que vous m'avez ſauvé, comment puis-je autrement me ſauver moi-même; & quand je le pourrois, comment le voudrois-je? En vous faiſant mon Sauveur, vous vous êtes fait mon guide dans le chemin du ſalut, & par conſéquent je ne puis prétendre à ce ſalut que vous m'avez mérité, qu'autant que je vous ſuivrai dans la voie de la croix que vous m'avez enſeigné.

Mais ſuppoſant même que je puſſe prendre une autre route, y pourrois-je conſentir? Toute ma raiſon, toute ma religion ne s'éleveroit-elle pas contre moi? Quoi, Seigneur, je vois votre ſacré

Corps, ce Corps innocent, meurtri, déchiré de coups, & je voudrois flater une chair auſſi criminelle que la mienne, & n'avoir pour elle que de l'indulgence ? Je vous vois abreuvé de fiel & de vinaigre, & je voudrois contenter mes appétits ; je me plaindrois qu'on ne leur accordât pas ce qu'ils déſirent ! Je vous vois finir votre vie dans le plus cruel ſupplice, & je voudrois paſſer mes jours dans une vie aiſée & douce ?

Hé, Seigneur, le diſciple, & même le ſerviteur & l'eſclave, doit-il donc être mieux traité que le maître ? Quand après m'être bien épargné, moi chrétien, moi religieux, moi dévoüé à vous par tant de titres, je paroîtrai devant votre tribunal, comment ſoutiendrai-je l'affreuſe différence qui ſe trouvera entre vous & moi ? Comment la puis-je dès maintenant ſoûtenir, & que faut-il autre choſe pour me combler de confuſion, qu'un regard vers vous & vers votre croix ? Ou plutôt, Seigneur, que faut-il autre choſe pour me ranimer, pour réveiller en moi l'eſprit de mortification & de pénitence, pour me revêtir d'une force toute nouvelle, & pour affermir contre les plus rudes combats des ſens & de la nature, toute ma conſtance ? Non, mon Dieu, je ne ſçais plus rien, ni ne veux plus rien ſçavoir déſormais, comme votre Apôtre, que Jeſus crucifié. Voilà toute

ma ſcience. Ce ſeroit peu de la poſſéder en ſpéculation, ſi je ne la réduiſois en pratique. Vous contempler ſur la croix, Seigneur, c'eſt un moyen de ſanctification; mais porter ſoi-même ſa croix, & la bien porter, c'eſt la ſanctification même, & la plus ſublime perfection.

CONSIDERATION

Sur la Lecture.

LA lecture a été de tout tems un des exercices les plus ordinaires & les plus recommandés, non-seulement aux personnes religieuses, mais en général à toutes les personnes de piété, même dans le monde. Elle a servi à la conversion d'une infinité de pécheurs, & c'est elle encore qui sert de nourriture à la vraie dévotion, & qui contribuë extrêmement à l'entretenir. Mille exemples l'ont fait connoître, & voilà pourquoi dans tous les ordres religieux, l'on a pris soin de marquer un tems particulier pour cette pratique si salutaire. Or comme il y a de mauvais livres, qu'il y en a d'indifférens, & qu'il y en a enfin de bons, il faut de même raisonner des lectures. Il y en a de mauvaises qui sont défenduës, il y en a d'indifférentes, qui sont tolérées; & il y en a de bonnes, qui sont prescrites & ordonnées. C'est par rapport à ces trois caractères, que nous pouvons considérer tout ce qui regarde la lecture.

PREMIER POINT. Lectures mauvaises & défenduës. Il y en a de deux sor-

tes. Les unes ſont mauvaiſes, ou du moins dangéreuſes, par rapport aux mœurs, & les autres le ſont par rapport à la foi & à la vraie piété. Les premières, qui peuvent corrompre les ames, & les porter au vice, ne ſont pas communes dans les maiſons religieuſes, & c'eſt un article ſur lequel il y a peu de réflexions à faire. Mais pour les lectures capables d'altérer la foi, & d'éloigner du droit chemin d'une ſolide piété, elles ne ſont que trop fréquentes, & l'on ne peut uſer là-deſſus de trop de vigilance, ni de trop de précaution. Combien y a-t-il de livres qui ſe répandent, & qui ſont évidemment remplis d'erreurs condamnées par l'Egliſe? Combien y en a-t-il dont la doctrine eſt au moins très-ſuſpecte, & dont le poiſon eſt d'autant plus à craindre, qu'il eſt plus ſubtil & plus caché? Combien ſont pleins de maximes, qui ne tendent qu'à décréditer d'anciennes & de bonnes pratiques, & qu'à les abolir pour en ſubſtituer de nouvelles. On peut dire certainement que ce ſont là de mauvaiſes lectures. Auſſi l'Egliſe en a-t-elle très-expreſſément défendu quelques-unes; & quoiqu'elle ne ſe ſoit pas ſi formellement expliquée ſur les autres, parce qu'il en faudroit venir à de trop longues diſcuſſions, ſes Miniſtres & ſes vrais Paſteurs ſe ſont aſſez déclarés contre elles, & ont pris ſoin de découvrir aux ames fidelles le venin qu'on leur préſentoit.

Lectures ſur-tout nuiſibles aux perſonnes du ſexe, qui, n'ayant pas certaines connoiſſances, ſe laiſſent plus aiſément préoccuper & ſurprendre. Et c'eſt une réponſe bien frivole que ce qu'elles diſent ordinairement pour leur défenſe, ſçavoir; qu'elles ne remarquent rien que d'édifiant dans ces lectures qu'on voudroit leur interdire, & qu'elles n'en voyent pas la contagion. Voilà comment elles raiſonnent; & c'eſt juſtement raiſonner, comme ſi prenant une liqueur empoiſonnée, elles ſe croyoient en ſûreté, parce qu'elles n'y apperçoivent rien que d'agréable à la vuë & au goût. Il ſeroit à ſouhaiter qu'elles la viſſent, cette contagion: car alors elles ſeroient plus en état de s'en préſerver; mais ne la voyant pas, & étant néanmoins d'ailleurs averties qu'il y en a, la ſageſſe leur dicte-t-elle autre choſe, ſinon qu'elles doivent abſolument rejetter, ce qui pourroit, ſans qu'elles y priſſent garde, les infecter & les égarer: Ce n'eſt point toutefois ainſi que la plûpart en uſent. Dès là que certains livres ont cours dans le monde, on veut les voir; &, par un fond de malignité qui nous eſt naturel, c'eſt aſſez que ce ſoient des livres notés & proſcrits, pour piquer davantage la curioſité & pour la redoubler. En vain des ſupérieurs ſages & vigilans, prennent des meſures pour leur fermer l'entrée dans une communauté; on ſçait les ſouſtraire à leur vigilance, & les faire venir dans ſes mains

On les lit ſecrettement, mais aſſidûment; & l'on en repaît ſon ame comme de la nourriture la plus exquiſe.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'eſt que tout cela ſe fait ſans ſcrupule, malgré les condamnations les plus formelles & les plus rigoureuſes des puiſſances Eccléſiaſtiques. Elles s'uniroient toutes, & lanceroient tous leurs anathêmes, qu'on ne reviendroit pas de ſes préjugés & de ſon entêtement. En vérité peut-on croire alors qu'on ſoit conduit par l'eſprit de Dieu? Peut-on eſpérer que Dieu répande ſa bénédiction ſur de ſemblables lectures? Peut-on s'aſſurer qu'on n'ait rien à craindre, ni rien à ſe reprocher du côté de la conſcience? Et ſi l'on ſe le perſuade, n'eſt-ce pas une des plus groſſières illuſions?

Il ſeroit bien plus religieux d'obſerver les régles ſuivantes, & de s'y attacher inviolablement: 1. De ne lire aucun livre contre le gré des ſupérieurs. 2. De conſulter ſur chaque livre qu'on lit, ou qu'on auroit deſſein de lire, un directeur éclairé & d'une doctrine éprouvée. 3. De mortifier une démangeaiſon extrême qu'ont des perſonnes religieuſes, de voir tout ce qui s'écrit & qui ſe débite: ſe figurant qu'elles ſont en état d'en juger, & qu'il n'y a là-deſſus pour elle, ni peine à ſe faire, ni riſque à courir. 4. De s'abſtenir généralement de toutes lectures ſuſpectes: car il ſuffit qu'elles le ſoient. Or peut-on ignorer que bien des ouvrages dont on

eſt ſi curieux, ne ſoient au moins des livres ſuſpects & très-ſuſpects ? Si l'on avoit ſuivi ces principes en pluſieurs communautés, la foi y ſeroit plus pure, l'eſprit des ſaints Fondateurs s'y ſeroit mieux conſervé ; les partis ne s'y ſeroient point élevés, & l'union des cœurs y auroit été par-là même beaucoup mieux cimentée & mieux entretenuë ; on n'auroit point lieu de déplorer les brêches qui s'y ſont faites à l'ancienne diſcipline, & à l'exacte régularité, comme à la ſolide piété des premiers tems.

SECOND POINT. Lectures indifférentes & tolérées. Il y a des livres qui ne ſont ni mauvais, ni bons, par rapport à la foi ou aux mœurs. Ce ſont des ouvrages d'eſprit, dont les ſujets ne regardent, ni les vérités de la religion, ni les devoirs de la piété. On les lit pour paſſer le tems, & par une eſpèce de récréation, ſans y chercher aucun fruit pour l'édification de ſon ame ; mais auſſi ſans y craindre aucun danger. Dans les maiſons bien régulières, & où l'obſervance eſt encore en ſa première vigueur, on ne s'arrête guères à ces ſortes de lectures. Ce ſont des amuſemens peu profitables, ſur-tout pour des filles qui ſe ſont dévoüées au ſervice de Dieu, & qui n'ont aucun beſoin de cultiver certains talens, ni d'acquerir certaines connoiſſances L'oraiſon, la méditation des choſes ſaintes, le chant du chœur,

quelque lecture édifiante, quelque conférence entre elles, & quelques converſations ſages & utiles ; du reſte le travail, ſelon les différentes fonctions où l'obéïſſance les employe : voilà l'occupation qui leur convient, & ce qui doit remplir toute leur journée.

Auſſi la règle n'en marque-t-elle pas communément davantage. Cependant par une tolérance, qui peu à peu s'eſt introduite, & qui ne croît que trop, la plûpart des perſonnes qui conduiſent les communautés, n'ont pas cru devoir ſe roidir contre ces lectures juſqu'à les défendre abſolument & à les proſcrire. Ainſi le ſilence des ſupérieurs, & je ne ſçais quel uſage ſemble les autoriſer.

Mais ſi l'on n'a pas aſſez d'empire ſur ſoi-même pour ſe refuſer ces vains délaſſemens d'eſprit ; & pour s'en priver, du moins doit-on prendre garde à bien des déſordres où l'on tombe ſur cela, & à bien des abus qui s'y commettent. 1. Dès qu'une fois on y a pris goût : on y donne trop de tems. D'une lecture à laquelle quelques momens devroient ſuffire, on ſe fait un exercice journalier & habituel. Car le goût eſt toujours accompagné de quelque paſſion ; & quand la paſſion de lire s'eſt empærée d'un eſprit, on ne connoît plus de bornes, & l'on ne garde plus de meſures. 2. Ce qui arrive de-là, c'eſt qu'on s'entête tellement d'une lecture qui plaît, qu'on en néglige ſes pratiques ordi-

naires & ſes devoirs. On en retranche une partie, & l'on s'acquitte précipitamment du reſte. Si pendant le jour on ne peut ſe ménager tout le tems qu'on ſouhaiteroit, on le prend ſur ſon repos pendant la nuit; & pourvû que l'on ſe contente, on n'a égard, ni à la règle qu'on viole, ni même à ſa ſanté qu'on endommage. 3. Ce qu'il y a encore de très-pernicieux, c'eſt que par ces lectures profanes, dont on ſe laiſſe vainement repaître l'imagination, & dont on ſe fait ou une étude, ou un divertiſſement, on vient à ſe dégoûter peu à peu des livres ſpirituels. On ne les lit plus que par manière d'acquit, & que pour ne les pas abandonner tout-à-fait: mais à peine en a-t-on parcouru des yeux quelques pages, qu'on retourne inceſſamment aux autres, & qu'on y porte toute ſon attention. Les meilleurs ouvrages, & les plus remplis, non-ſeulement de religion, mais de ſens & de raiſon, ne paroiſſent rien en comparaiſon de ceux-ci. On ne les croit propres que pour des commençans & pour des novices, & par un renverſement dont gémiſſent toutes les perſonnes ſages, on préfére, comme diſoit l'Apôtre, de frivoles diſcours à la plus ſaine doctrine, & des fables à la vérité. 4. Encore tire-t-on de-là une eſpèce de gloire. On ſe pique d'un diſcernement plus juſte & plus fin, pour reconnoître les livres bien écrits & pour en juger. On ſe charge la mémoire de divers endroits qu'on a re-

BIBLIOTH DE LA VILLE LYON

cuellis, & qu'on récite bien ou mal, mais toujours avec une certaine oſtentation. On acquiert ainſi le nom de fille habille, ou l'on prétend l'acquerir. On en eſt jaloux; & l'on ne ſe ſouvient pas que la plus belle ſcience d'une ame religieuſe, eſt de ſçavoir s'humilier, s'avancer dans les voyes de Dieu, & ſe ſanctifier. Or voilà ce qu'on n'apprend guères dans ces livres qu'on recherche avec tant de ſoin; & toute autre ſcience néanmoins ſans celle-là, n'eſt que vanité.

TROISIÉME POINT. Bonnes lectures & expreſſément ordonnées. Deux choſes contribuent à rendre une lecture utile & ſalutaire: la qualité du livre qu'on lit, & la manière dont on le lit. Quant à la qualité du livre, quoiqu'il y ait ſans doute des livres de piété beaucoup meilleurs les uns que les autres, chacun dans le choix qu'on en doit faire, peut ſe conſulter ſoi-même, & ſuivre là-deſſus ſon attrait. Quelques-uns aiment mieux des livres qui les inſtruiſent, & d'autres préférent les livres qui les affectionnent & qui les touchent. Ceux-là prennent plus de goût aux hiſtoires & aux vies des Saints, qui leur mettent devant les yeux des exemples à imiter; & ceux-ci en ont plus pour les traités ſpirituels, qui leur développent le fond des matières, & qui les convainquent par des raiſonnemens. Quoiqu'il en ſoit, il importe peu, ce ſemble

à quelle ſorte de livres on s'attache, pourvû que ce ſoient de bons livres, c'eſt-à-dire, des livres orthodoxes, édifians, & dont on puiſſe tirer du profit pour ſon avancement & ſa perfection.

Mais il ne ſuffit pas de les lire, il faut les bien lire : car ſouvent tout dépend de la manière, & il y a en toutes choſes une méthode, qui leur donne plus d'efficace & plus vertu. Lire à la hâte & comme en courant, c'eſt s'expoſer à ne rien retenir d'une lecture, & à n'en recevoir aucune impreſſion, puiſqu'il n'eſt pas poſſible qu'on y faſſe alors toute l'attention néceſſaire. Les viandes priſés avec trop d'avidité & trop vîte, cauſent ordinairement à la ſanté plus de dommage que de bien. Lire trop chaque fois & hors de méſure, c'eſt ſe remplir l'eſprit d'une infinité d'idées, qu'il ne peut plus arranger, & dont il ne lui reſte qu'une vuë confuſe & ſuperficielle. L'excès de nourriture, quelque ſaine qu'elle ſoit, charge un eſtomach, & le met hors d'état de la digérer. Lire pour remarquer certaines ſentences ou de l'Ecritures ou des Peres, certaines penſées nouvelles & moins communes, c'eſt faire de ſa lecture une étude : or toute étude deſſéche le cœur & le diſtrait. Lire, & s'arrêter en liſant, à la beauté du ſtile & à la pureté du langage, c'eſt prendre le change, & s'amuſer à des fleurs, au lieu de cueïllir les fruits.

De tout ceci il eſt aiſé de conclure comment on doit faire la lecture ſpirituelle, &

quelles règles il y faut obſerver. C'eſt ; 1. De s'adreſſer d'abord à Dieu, & d'élever vers lui le cœur pour lui demander les lumières de ſon Eſprit : car il n'y a que Dieu qui donne l'accroiſſement, ſur tout à ſa parole, ſoit lûë ou entenduë. 2. De lire poſément, & de bien peſer les choſes, afin qu'elles puiſſent mieux s'imprimer, & qu'elles s'inſinuent doucement dans l'ame, comme une roſée qui tombe goute à goute, & qui pénétre ainſi la terre. 3. Pour cela de lire peu chaque jour : eſtimant beaucoup plus une courte lecture, faite avec réflexion, qu'une autre plus longue, mais auſſi légére & mal digerée. 4. De demeurer à certains endroits dont on ſe ſent plus frappé, de les repaſſer & de les goûter, faiſant un retour ſur ſoi-même & ſe les appliquant. De cette ſorte la lecture devient une eſpèce de méditation ; & c'eſt un avis très-ſage que donnent les Maîtres de la vie dévote, aux perſonnes qui ne ſont point encore verſées dans la pratique de l'oraiſon, & qui veulent s'y former, de commencer par ces lectures, & de ſe contenter d'en tirer quelque bonnes réſolutions. 5. De relire de tems en tems certains livres généralement eſtimés, & dont on a connu par ſoi-même l'utilité & la ſolidité. C'eſt une erreur dont ſe laiſſent prévenir bien des perſonnes, de ne vouloir jamais lire deux fois le même livre, & de ſe perſuader qu'ayant plû dans une première lecture, il ennuyera dans la

ſeconde. Un livre ſolide eſt comme une riche mine, où l'on trouve toujours à creuſer & à profiter. Voilà tout ce qui regarde l'exercice de la lecture ſpirituelle. C'eſt à nous de mettre en œuvre un moyen de ſanctification auſſi efficace que celui-là, qui nous eſt ſi aiſé & ſi préſent.

HUITIÉME JOUR.

PREMIÉRE MÉDITATION.

De la vie nouvelle de Jeſus-Chriſt dans ſa Réſurrection.

Rom. c. 6. Quomodo Chriſtus ſurrexit à mortuis, ita & nos in novitate vitæ ambulemus.

Comme Jéſus-Chriſt eſt reſſuſcité d'entre les morts, il faut auſſi que nous marchions dans une vie nouvelle.

PREMIER POINT. JEſus-Chriſt n'étoit pas deſcendu dans le tombeau pour y demeurer ; & s'il avoit ſubi la loi de la mort, c'étoit pour triompher enſuite de la mort même, & pour la ſoumettre à ſon empire. Or ce qu'il y a d'abord de bien remarquable dans la réſurrection de cet Homme Dieu, c'eſt que ce fut lui-même qui ſe reſſuſcita.

Le Prophéte avoit dit de lui, qu'il ſeroit *Pſ. 87.* *libre entre les morts* : c'eſt-à-dire qu'il mourroit quand il voudroit, & comme il voudroit ; mais qu'il ſçauroit auſſi ſe dégager des liens de la mort, au moment qu'il avoit marqué, & qu'il ne ſeroit pas moins puiſſant pour ſe reſſuſciter lui-même, qu'il l'auroit été pour reſſuſciter les autres.

Voilà

Voilà ce qui s'accomplit dès le troiſiéme jour depuis ſa paſſion. Sans nul ſecours que cette vertu divine & toute miraculeuſe, qu'il avoit exercé ſur tant de ſujets, & fait éclater en tant d'occaſions ; l'heure venuë, & dès le grand matin, il ouvre le ſépulchre où ſon corps étoit enfermé ; il le ranime, & le tire du ſein de la terre ; il paroît au milieu des ſoldats qui le gardoient, il les ſaiſit d'une telle épouvante, qu'aucun d'eux n'oſe faire le moindre effort pour lui réſiſter & pour l'arrêter. *O mort, où eſt la victoire ? O mort, où eſt ton aiguillon? Je ſerai moi-même ta mort*, & après avoir étendu ta domination, & porté tes coups juſques ſur moi, ainſi que je l'ai permis, il faut à préſent que tu cédes malgré toi à mon ſouverain pouvoir. Parole du Prophête Oſée & de l'Apôtre ſaint Paul, que l'Egliſe applique à ce Dieu vainqueur de la mort, & qui nous font connoître par quelle vertu il opéra ce grand miracle de ſa propre réſurrection. 2. Cor. c. 15.

Ce ſeroit dans moi la plus groſſière de toutes les erreurs & une préſomption inſoutenable, ſi je prétendois être en état moi-même de me reſſuſciter ſelon l'eſprit & ſelon Dieu. Auſſi foible que je le ſuis, comment oſerois-je me flater de pouvoir, ſans la grace de mon Dieu, vaincre mes mauvaiſes habitudes & me défaire de toutes mes imperfections. L'exemple de Jeſus-Chriſt ne doit donc point en cela me ſervir de règle, & là-deſſus il n'y a nulle comparaiſon à faire. Mais cette grace de Dieu ſuppoſée,

comme un principe néceſſaire & abſolument requis; cette grace ſur laquelle je puis compter par la miſéricorde du Seigneur, & qui bien loin de ſe refuſer à moi, vient au contraire de redoubler auprès de moi ſes ſollicitations, & s'eſt fait ſentir dans ces ſaints jours plus fortement que jamais : il eſt certain du reſte, que je dois agir avec elle, que j'y dois coopérer, & qu'en ce ſens, c'eſt de moi qu'il dépend de conſommer l'ouvrage de ma réſurrection ſpirituelle, & de ma ſanctification.

La réſurrection de Jeſus-Chriſt fut pour lui une victoire : voudrois-je que la mienne n'en fut pas une pour moi ? De même que le Corps du Sauveur étoit lié dans le tombeau, j'ai mes liens qu'il faut briſer : ce ſont mes inclinations naturelles & mes paſſions. De même que ce Corps étoit couvert d'une groſſe pierre, j'ai une pierre bien péſante à lever : c'eſt le panchant de mon cœur ; & la lâcheté où j'ai ſi long-tems vécu, & qui m'eſt devenuë habituelle. Autour de ce Corps il y avoit une garde ennemie, qui veilloit ſans ceſſe pour empêcher qu'on ne l'enlevât : & outre les ennemis inviſibles de mon ſalut & de ma perfection, qui n'ont que trop d'attention & de vigilance pour me retenir, combien d'autres ennemis ai-je encore à craindre ? Certaines conſidérations humaines, certains exemples, certaines railleries, & certains diſcours, certaines amitiés, & certaines liaiſons, certaines coûtumes, certaines occaſions fré-

quentes & engageantes, dont il m'eſt ſi difficile de me défendre ; en un mot, tout ce qui m'a ſervi juſques à préſent d'obſtacle, & que je n'ai pas eu la force de ſurmonter : Mais malgré toutes les difficultés & tous les obſtacles, le Fils de Dieu ne tarda pas à exécuter la parole qu'il avoit donné à ſes Apôtres, de reſſuſciter & de ſe faire voir encore à eux : & ſans aller plus loin, pendant cette retraite que je vais finir, j'ai tant fait de promeſſes à Dieu, je lui ai donné tant de paroles, je lui ai tant proteſté de fois, que par un changement réel & véritable, je voulois vivre dans la ſuite comme une ame reſſuſcitée. Or voici le tems de lui montrer que je ſuis fidéle, & c'eſt dès ce jour qu'il faut mettre en pratique tout ce que j'ai réſolu & tout ce que j'ai promis. Y ſuis-je bien déterminé ? J'en jugerai par l'effet. Ah ! Seigneur, mon courage m'abandonnera-t-il, lorſqu'il eſt queſtion de le faire paroître ? Vous ne me manquerez pas, mon Dieu : malheur à moi ſi je venois à vous manquer!

SECOND POINT. Jeſus-Chriſt, en ſe reſſuſcitant, reprit une vie toute nouvelle : car ce fut déſormais une vie glorieuſe, & toute différente de celle qu'il avoit mené juſques-là ſur la terre. Ce Dieu Sauveur, ſujet auparavant à toutes les misères d'une vie obſcure & pauvre, & à toutes les ignominies & toutes les douleurs de la plus cruelle paſſion, parût tout brillant de lu-

mière: tellement que la gloire de ſon Corps ſurpaſſa la plus vive ſplendeur du ſoleil. C'étoit dans ſa première vie un corps foible, ſenſible, capable de toutes les infirmités humaines: mais dans cette ſeconde vie, il eſt revêtu d'une force qui le met hors d'atteinte à toutes les foibleſſes de notre nature, & qui le rend invulnérable à tous les traits de ſes perſécuteurs. Sa clarté ébloüit les yeux, ſon agilité le tranſporte dans un moment d'un lieu à un autre; & avec ce don de ſubtilité qui en fait comme un corps ſpirituel, rien ne l'arrête. Il paſſe au travers des murailles, & il pénétre partout. Ainſi peut-on dire que ce myſtère fut pour Jeſus-Chriſt une eſpèce de transfiguration, mille fois encore plus éclatante que celle du Thabor.

Si je veux que ma réſurrection ſoit véritable, & auſſi parfaite qu'elle le doit être, il faut qu'elle me transforme de la même ſorte, & qu'elle produiſe en moi les mêmes changemens. Et qu'y a-t-il en effet dans toute ma vie, qui n'ait beſoin d'être reformé & renouvellé? Saint renouvellement, ſoit intérieur, ſoit extérieur! Renouvellement intérieur & dans l'eſprit, c'eſt ce qu'il y a de plus important & de plus difficile. Car il me ſeroit aiſé, après une retraite de garder certain déhors, & de prendre un air plus compoſé, & des manières en apparence plus religieuſes: mais tout cela, que ſeroit-ce ſi le cœur n'y répondoit pas, & s'il demeuroit toujours le même? Il faut donc

que je règle ſes deſirs, que je purifie ſes ſentimens, que je rectifie ſes vuës & ſes intentions, que je rabaiſſe ſes enflures & ſes hauteurs, que je ranime ſes lenteurs & ſes lâchetés. Il faut que je le détrompe de tant de fauſſes idées & de tant d'erreurs, dont il ſe laiſſe prévenir, que je le dégage de mille petites attaches, qui toutes innocentes qu'elles paroiſſent, ne ſont ni de Dieu, ni ſelon Dieu; que je le déprenne de cet amour propre qui le domine, & dont il eſt ſi eſclave. En un mot, il faut que j'en faſſe un cœur tout nouveau.

De ce renouvellement du cœur, ſuivra le renouvellement extérieur. Je m'attacherai de point en point à ma règle, & je m'acquitterai avec fidélité de tous mes exercices. Autant que ma conduite a pû mal édifier la communauté & y cauſer de ſcandale, autant y donnerai-je d'édification, lorſqu'on me verra agir avec toute une autre exactitude & toute une autre ardeur. Je me ſoumettrai à tout, je paſſerai par-deſſus tout. Que dis-je, mon Dieu, & en ſera-t-il ainſi! Hélas! ces ſentimens coûtent peu au pied d'un oratoire, & dans une méditation où votre grace me touche: mais dans la pratique ce n'eſt pas là l'ouvrage d'une ſimple méditation, ni même d'une ſeule retraite. Du moins cette retraite en ſera le fondement, & je ſortirai de ma ſolitude en de ſi ſaintes réſolutions. Ce ſera beaucoup de les avoir bien imprimé dans mon cœur. Je les renouvellerai de jour en jour; & de jour en

jour elles contribueront à me renouveller moi-même.

TROISIÉME POINT. La réſurrection de Jeſus-Chriſt eût été beaucoup moins parfaite, s'il n'eût pas repris avec une vie glorieuſe & nouvelle, une vie enfin immortelle. Mais *Jeſus-Chriſt reſſuſcité ne meurt plus.* Oracle de l'Apôtre, qui s'eſt déja vérifié depuis tant de ſiécles, & qui ſe vérifiera dans tous les ſiécles des ſiécles. Les morts qui ſortirent de leurs ſépulchres au moment que ce Dieu Homme expira ſur la croix, ne reſſuſciterent que pour quelque tems, & demeurerent encore ſujets à la mort : mais ce premier né d'entre les morts, quittant une fois le tombeau, n'y devoit plus rentrer, & en effet n'y rentrera jamais.

Rom. c. 6.

Bienheureuſe immortalité, qui me repréſente une des vertus les plus néceſſaires, mais en même tems des plus difficiles & des plus rares, qui eſt la perſévérance. Il y en a bien peu qui pour quelques jours, & même pour quelques ſemaines ne profitent de la retraite. On en ſort tout renouvellé, & comme reſſuſcité. Ce qu'on a promis à Dieu, on l'obſerve ; & ſans ſe borner, ni à des paroles, ni à des ſentimens, on en vient aux œuvres. Mais que cette réſurrection, que cette converſion eſt ſujette à de prompts retours ! N'eſt-ce pas ce que j'ai tant de fois éprouvé; & ſans juger des autres, n'en ai-je pas eu dans moi de fréquens exemples ?

Quel fruit ai-je retiré de tant de retraites, & quelle différence y a-t-il de ce que je ſuis maintenant à ce que j'étois dans les années précédentes ? Peut-être même ſeroit-il à ſouhaiter, que je fuſſe au moins tel préſentement, que j'ai été en d'autres tems de ma vie : car au lieu d'avancer & de m'élever, peut-être n'ai-je fait que décheoir d'année en année, & que me relâcher davantage.

Quoiqu'il en ſoit, d'où vient que j'ai ſi peu profité d'un moyen ſi ſaint, & dont l'uſage m'a été ordinaire ? Ce n'eſt pas que dans chaque retraite, je n'aye été éclairé & touché de Dieu. Combien de fois dans la ſincérité de mon repentir & l'ardeur de ma prière, lui ai-je dit intérieurement comme David : *C'eſt maintenant, mon Dieu, que je vais commencer.* Hélas : je l'ai dit, & j'ai en effet commencé, mais je n'ai pas achevé. Le poids de la nature m'a rentraîné dans mes premières voyes, & fait retomber dans la même langueur. En ſera-t-il donc de même encore de cette retraite ? Il me ſemble que je ſuis actuellement en d'aſſez bonnes diſpoſitions : mais combien dureront-elles ? Quelle eſpérance puis-je avoir d'y être conſtant & de m'y maintenir ? Ou plutôt, pourquoi ne l'eſpérerois-je pas ? Malgré les viciſſitudes de ma vie, le bras de Dieu n'eſt point racourci, ni la ſource de ſes graces n'eſt point épuiſée. Si ma volonté eſt changeante, il y a des moyens pour le fixer, c'eſt à quoi je dois appliquer dé- *Pſ. 67.*

formais tous mes ſoins. Pour peu que je veüille examiner quels ont été les principes de mes rechutes je les découvrirai aiſément, or c'eſt à cela qu'il faut mettre ordre. J'y trouverai des difficultés ; mais Dieu m'aidera. Si dans le paſſé j'avois eu plus de courage à les vaincre, je joüirois maintenant de mes travaux & du fruit de mes combats. N'eſt-il pas tems de me déterminer tout de bon, & de prendre un parti ferme ? Les années s'en vont, & peut-être ſuis-je plus près du terme que je ne penſe. Eſt-ce trop de donner à Dieu ce qui me reſte encore juſques-là ? il n'y aura d'élus, que ceux qui auront perſévéré juſques à la fin.

CONCLUSION. Mettez, Seigneur, le comble à votre victoire, employez à tirer mon ame de l'état de tiédeur où je languis, la même puiſſance qui a tiré votre Corps du tombeau où la mort l'avoit réduit. Ne puis-je pas dire que l'un eſt un auſſi grand miracle que l'autre ? Votre ſeule vertu, ſans qu'aucun y concourût avec vous, vous a reſſuſcité ſelon la chair ; mais afin que votre grace me reſſuſcite ſelon l'eſprit, vous voulez qu'il m'en coûte, & que je la ſeconde. Il eſt bien juſte, mon Dieu, que je faſſe pour cela quelque effort, & que je contribuë autant qu'il eſt en moi, à une réſurrection qui m'eſt ſi néceſſaire & ſi avantageuſe. Elle m'engagera à une vie toute nouvelle : mais n'eſt-ce pas ma faute, que ce ſera pour moi une nouvelle vie ? Car combien

combien y a-t-il d'années qne je devrois m'y être accoûtumé, & m'en être fait une ſainte coûtume ?

Graces à votre miſéricorde, il eſt encore tems, Seigneur, de l'embraſſer, & la réſolution en eſt priſe. Ouï, mon Dieu, il faut déſormais que tout revive, & que tout ſe renouvelle dans moi : mon eſprit, mon cœur, toute ma conduite. Il faut que ce ſoit une réſurrection, une réformation entière. Point de compoſition, ni de milieu. Je n'enviſage plus l'avenir. Je n'examine plus ſi je ſerai toujours ce que je ſuis à cette heure : ſi j'aurai toujours les mêmes ſentimens, & ſi je les ſuivrai toujours : Quand j'y fais attention, ma foibleſſe naturelle m'étonne, & comment aurai-je toujours la force de la ſurmonter ? Vous y pourvoirez, Seigneur, & ſi je me défie de moi-même, ce ne doit être que pour redoubler ma confiance en vous, & en votre ſecours tout-puiſſant. Vous ne me refuſerez point dès que j'aurai recours à vous, & que je vous le demanderai. Or avec votre ſecours, de quoi ne viendrai-je point à bout ? Non, ne penſons point tant à ce qui arrivera dans la ſuite : mais penſons bien au préſent, parce que le préſent me ſervira de préparation pour toute la ſuite, & qu'il me diſpoſera à la ſanctifier.

SECONDE MÉDITATION.

Du retour de Jeſus-Chriſt au Ciel dans ſon Aſcenſion.

Quæ ſurſùm ſunt quærite, ubi Chriſtus eſt in dextera Dei ſedens; quæ ſurſùm ſunt ſapite, non quæ ſuper terram.

Cherchez les choſes du Ciel, où Jeſus-Chriſt eſt aſſis à la droite de Dieu; goûtez les choſes du Ciel, & non point celles de la terre.

PREMIER POINT. J'Ai commencé ma retraite par la meditation de la fin derniére, pour laquelle j'ai été créé, & l'Aſcenſion de Jeſus Chriſt me donne lieu de méditer encore aujourd'hui le même ſujet. Car dans cette Aſcenſion glorieuſe, ce que le Fils de Dieu nous fait d'abord connoître, c'eſt le terme où nous devons aſpirer qui eſt le Ciel. Depuis ſa réſurrection il ne s'étoit fait voir à ſes diſciples, que de tems en tems, tantôt aux uns, tantôt aux autres. Mais en ce dernier jour, où il avoit enfin réſolu de quitter la terre, il les aſſembla tous, & il voulut qu'ils le viſſent tous ſortir de ce monde & remonter à ſon Pere. Que prétendoit-il leur faire entendre par-là? Sa principale vuë fut de les convaincre ſenſiblement de cette grande vérité

qu'après avoir passé dans cette vie mortelle un certain nombre d'années, c'est au Ciel que doit se terminer notre course, & que dès le tems présent nous y devons tourner toutes nos pensées & toutes nos espérances.

Il leur avoit fait là-dessus de fréquentes leçons ; mais ils n'en paroissoient néanmoins encore que foiblement persuadés. Il leur falloit donc une dernière leçon plus courte, plus persuasive que tous les discours, & ce fut de les rendre eux-mêmes témoins de son Ascension, & de s'élever en leur présence à cette demeure céleste où il les appelloit. A ce spectacle, tous leurs doutes s'évanoüirent. Tout ce qu'il leur avoit dit du Royaume de Dieu, se retraça vivement dans leur souvenir : sçavoir, que ce Royaume étoit leur véritable patrie ; qu'il y avoit des places pour chacun d'eux, & qu'il les alloit préparer ; qu'il devoit les précéder comme leur chef ; & qu'étant ses membres, ils devoient un jour le suivre ; par conséquent, qu'il ne les laissoit sur la terre que comme dans un lieu de passage, & qu'ils ne devoient s'y regarder que comme des étrangers & des voyageurs. Toutes ces pensées se réveillerent, & les toucherent de telle sorte, qu'ils en conçurent un parfait mépris du monde, & n'eurent plus désormais de prétentions ni de vuës, que pour cette autre vie, dont ils avoient dans la personne de leur maître un gage si assuré.

Or tout cela ne m'eſt pas moins propre qu'à eux, & toutes les aſſurances que leur donna Jeſus-Chriſt, il me les donna dès-lors à moi-même. Il eſt donc vrai que le Ciel doit être toute mon attente, & que je n'ai point d'autre terme à me propoſer. Je le crois, car c'eſt un point de foi : mais comment eſt-ce que je le crois ? en ai-je une certaine conviction qui ſe fait ſentir à l'ame, qui la ſaiſit & la poſſéde toute entière ? Si je ſuis bien attaché à ce grand principe de religion, & ſi j'en ſuis bien prévenu, pourquoi eſt-ce que j'en tire ſi peu de conſéquence, lorſqu'il y a des conſéquences qui s'étendent ſi loin ?

Car la vérité de ce principe une fois reconnuë, je ne dois plus tendre que vers le Ciel : je ne dois plus en toutes choſes, & par préférence à toutes choſes, enviſager que le Ciel ; je ne dois plus, auſſi bien que l'Apôtre, *avoir de converſations que dans le Ciel.* Tout ce qui ſe fait ſur la terre, & qui n'a de rapport qu'à la terre, quelque part d'ailleurs que j'y puiſſe avoir, me doit être indifférent, ou plutôt ne doit rien être pour moi. Et en effet, dès que la terre n'eſt qu'un paſſage, quel intérêt dois-je prendre à tout ce que j'y apperçois ? J'y vois bien des mouvemens ; j'y vois des grandeurs & des pompes humaines, des fortunes, des proſpérités, dont l'éclat ébloüit les yeux. Dans mon état même & dans la profeſſion religieuſe, je

Philip. c. 3.

vois des degrés, des places, des distinctions, une diversité d'emplois, qui, tout obscurs qu'ils sont selon le monde, ne laissent pas quelquefois d'exciter des sentimens tout mondains, & de former divers intérêts tout naturels. Mais là-dessus qu'ai-je à dire que ce que disoit un grand Saint : *Tout cela n'est point mon Dieu*, tout cela n'est point le Ciel, ni mon terme ? Ainsi je dois être insensible à tout cela, je n'en dois tenir nul compte. En quelle innocence & en quel dégagement de cœur, m'entretiendroit une telle disposition. Je vivrois en vrai religieux, parce que je vivrois en homme vraiment mort au monde, & comme ces solitaires de l'ancienne loi, *dont le monde n'étoit pas digne*. Quelle étoit leur continuelle occupation ? de considérer le Ciel, & d'y adresser tous leurs vœux. Voilà ce qu'ils faisoient dans leurs déserts & dans leurs cavernes : qu'ai-je à faire autre chose dans ma solitude & dans la maison de Dieu ? *Hebr. c. 11.*

SECOND POINT. Ce ne seroit point assez que le Ciel fût notre terme, si le bonheur qui nous y est promis, n'avoit pas de quoi combler tous nos desirs. Mais c'est un bonheur parfait, puisqu'il consiste dans la possession même du souverain bien, qui est Dieu. Aussi quel empressement témoigna le Sauveur du monde, & quelle ardeur de retourner dans son Royaume ? Quelles idées en donnoit-il à

ſes Apôtres, en les diſpoſant à ſon départ, & les conſolant de la perte qu'ils alloient faire de ſa préſence viſible ? Il leur repréſentoit cette béatitude céleſte comme un repos inaltérable, où ils ſeroient exempts de tous les troubles & de tous les maux de cette vie, comme une gloire éternelle, que nul événement, ni changement ne leur pourroit jamais enlever ; comme l'aſſemblage de tous les biens, où rien ne leur manqueroit, & où ils ſeroient pleinement raſſaſiés. Il y a lieu de croire que le jour même qu'il ſe ſépara d'eux, il leur retraça toutes ces penſées, & leur confirma ces grandes promeſſes. De ſorte qu'après qu'une nuée l'eut dérobé à leur vuë, il ne laiſſerent pas de reſter ſur la montagne, ne pouvant plus retirer du Ciel leurs regards, ni les abaiſſer vers la terre : tant ils étoient épris des beautés de ce bienheureux ſéjour, qu'ils ne voyoient pas encore, mais dont ils avoient néanmoins l'eſprit tout rempli, & qui ſeul leur ſembloit digne de leur attention.

C'eſt le même Royaume qui m'eſt deſtiné, c'eſt la même gloire. Je n'en puis avoir maintenant qu'une connoiſſance imparfaite : car nul homme en ce monde n'a vû, ni entendu, ni compris ce que Dieu prépare à ſes élus. Mais la foi m'en apprend aſſez. Cette ſeule vuë même de la foi, & ces hautes eſpérances qu'elle me donne, ont eu déja aſſez de vertu ſur moi, pour me faire renoncer au monde

& à tous ſes biens. J'ai cédé aux mondains tous les héritages temporels, dans l'attente de l'héritage éternel, & en cela *j'ai choiſi la meilleure part*, comme Magdelaine. Mais après un tel choix, qui m'a coûté tout ce que je poſſédois ſur la terre, ou tout ce que j'y pouvois un jour poſſéder, ne ſuis-je pas bien à plaindre, ſi ne m'étant réſervé que le Ciel, je m'occupe de quelque autre choſe, & ſi je ſuis ſenſible à quelque autre choſe ? *Luc. c. 10.*

Or voilà toutefois ce que je ſuis dans la pratique, & ce que je fais. Car en vérité n'ai-je pas encore l'eſprit & le cœur tout terreſtre ? Où ſe portent plus communément mes réflexions, mes affections, toutes mes prétentions ? Les Anges reprocherent aux Apôtres qu'ils s'arrêtoient trop à contempler le Ciel, & il fallut qu'il leur fiſſent une eſpèce de violence, pour les tirer de cette profonde contemplation où ils demeuroient. Hélas ! j'ai bien un autre reproche à me faire, & je puis bien me dire tout au contraire : pourquoi tant d'attention à de vains objets, indignes de m'attacher, comme ils ſont capables de me contenter ? Il faut à mon ame un bonheur ſolide & un plein repos : mais où eſt-il ? Où l'ai-je cherché juſqu'à préſent ? L'y ai-je trouvé ? Puis-je compter de l'y trouver jamais ? Toute ma vie ſe paſſe donc & ſe paſſera, ſi je n'y prends garde, en de frivoles amuſemens ; car puis-je autrement appeller tout ce qu'on regarde,

ſur-tout dans la religion, comme de petites fortunes & de prétendus avantages ? Encore ſi ce n'étoit que de ſimples amuſemens ; mais n'a-ce pas été ſouvent pour moi, & n'eſt-ce pas pour bien d'autres, par les inquiétudes & les embarras que tout cela cauſe, de vrais tourmens ? Qu'heureuſe dès ce monde eſt l'ame, qui, détachée de tout bonheur humain & préſent, ne ſoupire qu'après le bonheur à venir, & ſe met ainſi en état d'en goûter par avance la divine onction & les ſaintes douceurs.

TROISIÉME POINT. Après nous avoir donné à connoître, & le terme où nous ſommes appellés, & le bonheur qui nous y eſt propoſé, il reſtoit de nous apprendre à quelle condition cette ſouveraine félicité nous eſt promiſe, & par quelle voye nous y pouvons parvenir. Or c'eſt enfin ce que nous enſeigne le Fils de Dieu dans ce myſtère. Il monte au Ciel, & il y entre comme dans une place de conquête. Pour l'emporter, il a fallu qu'il verſât ſon ſang, & qu'il donnât ſa vie. Vérité que nous déclarent bien ſenſiblement les cicatrices de ſes playes, qu'il conſerve toujours ſur ſon ſacré Corps, tout glorieux qu'il eſt, & au milieu même de ſon triomphe. En nous les montrant, il nous dit : voilà le prix que m'a coûté le Royaume que je vais poſſéder, & voilà comment vous devez l'acheter, & à quel

titre vous le devez posséder vous-mêmes ; car vous ne l'aurez point autrement que moi.

Qui peut se plaindre d'une loi si raisonnable ; & qui peut aspirer à la même couronne que Jesus-Christ, sans vouloir la mériter comme lui ? Cependant que fais-je pour cette éternité bienheureuse ? Ce n'est pas que je ne mène une vie assez contraire aux sens, & assez dure ; car toute vie religieuse est par elle-même une croix. Mais si ce n'est pas purement pour Dieu, ni en vuë de la récompense qu'il m'a préparé, que je porte cette croix, quoique j'aye à souffrir, c'est, par rapport au Ciel, comme si je ne souffrois rien, & quoique je fasse, c'est comme si je ne faisois rien. Je ne marche point proprement après Jesus-Christ, & la malédiction de saint Bernard tombe sur moi : *Malheur à l'ame qui porte la croix de Jesus-Christ, & qui néanmoins ne suit pas Jesus-Christ.* Or dans tous mes devoirs, & dans les exercices de mon état, quel esprit me fait agir ? Est-ce un vrai dessein d'accomplir les volontés de Dieu, & d'obtenir sa gloire ? Sans cela il seroit bien à craindre que la vie religieuse ne fût point pour moi la voie du Ciel. *Bern.*

Mais pour qui l'est-elle ? pour une ame fervente, plus religieuse encore d'esprit & de cœur, que d'habit & de nom. C'est pour la vie éternelle qu'elle a embrassé la pauvreté de Jesus-Christ, son obéïssance, ses humiliations, sa mortification, &

cette espérance qu'elle n'oublie jamais, lui fait soutenir avec constance toute l'austérité & toute la sainteté de sa profession; & est-il en effet une pensée plus touchante, & plus capable de l'animer que celle ci? je tiens la même route que Jesus-Christ, pour arriver au même terme. Autant d'observances que je pratique religieusement & constamment, ce sont autant de pas pour m'avancer vers ce saint héritage, & autant de degrés pour m'y élever. Dans cette vuë à quoi ne se résout-on pas, & que trouve-t-on dans la religion de trop rigoureux & de trop pénible? Quelle estime conçoit-on pour un état qu'on regarde comme la porte du Royaume de Dieu? Serois-je même si tiéde & si négligent, si j'avois toujours cette réflexion bien imprimée dans le souvenir? O quel comble de consolation pour un religieux, quand après s'être revêtu des livrées de son Sauveur pauvre & souffrant, il entrera en partage de la même béatitude, & de la même immortalité que son Sauveur glorieux & triomphant!

CONCLUSION. Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, & qui suis-je pour avoir part à votre gloire, & pour régner éternellement avec vous dans l'assemblée de vos Elus? Vous êtes un Dieu vraiment magnifique dans vos dons, & non moins fidéle dans toutes vos paroles. Ce n'est pas seulement pour vous-même

que vous êtes rentré dans le ſein de votre Pere ; c'eſt pour moi, & pour m'y recevoir au tems & au jour marqué par votre providence. Vous me l'avez ainſi annoncé, & c'eſt ſur votre promeſſe ſi authentique & ſi infaillible, que j'attends ce ſuprême bonheur. Mais dans une telle attente, comment puis-je, Seigneur, reſter ſur la terre ? Qu'y a-t-il dans le monde qui puiſſe me retenir ? Ou ſi, juſqu'à la fin de ma courſe, je demeure encore néceſſairement ſelon le corps dans cette vie mortelle, tout mon cœur n'eſt-il pas déja avec vous dans le Ciel, & n'y doit-il pas être ?

Ah ! mon Dieu, voilà ma confuſion & ma condamnation. Malgré les divines eſpérances que vous me donnez, mon cœur eſt encore tout humain. Car ce n'eſt pas ſeulement aux gens du monde, diſſipés par le bruit du monde, & enyvrés de ſes douceurs, mais c'eſt à moi-même que convient le reproche de votre Prophéte, lorſqu'en votre nom, & inſpiré de votre Eſprit, il s'écrioit : *Enfans des hommes, juſqu'à quand votre cœur ſera-t-il dans un ſi profond appéſantiſſement ? Juſqu'à quand vous attacherez-vous à la vanité qui paſſe, & au menſonge qui vous ſéduit* ? Je ne puis trop le reconnoître, ni trop m'en humilier : l'état religieux, quoique ſaint d'ailleurs, & très-ſaint, n'eſt pas néanmoins exempt de vanités & d'illuſions à quoi [illegible] ſe laiſſe ſurprendre. Vous m'en détromperez, *Pſal. 4.*

Seigneur, & vous m'en détacherez : je vous le demande. Vous me ferez comprendre ces trois points eſſentiels, qui ne doivent jamais partir de mon eſprit. L'un, qu'il n'y a que le bonheur du Ciel, que je puiſſe compter pour un bonheur véritable. L'autre, que ce bonheur ne doit point être ſeulement un don de votre miſéricorde, mais la récompenſe de mes œuvres. Enfin que ce n'eſt point préciſément le mériter, que d'être religieux, mais d'agir en religieux. Suivant ces maximes, je réglerai toute ma conduite, & je trouverai bien à y changer.

TROISIÉME MÉDITATION.

De la deſcente du Saint Eſprit, ou de l'Amour de Dieu.

Charitas Dei diffuſa eſt in cordibus noſtris per Spiritum Sanctum, qui datus eſt nobis. *Rom. c. 5.*

La charité de Dieu s'eſt répanduë dans nos cœurs, par le Saint-Eſprit, qui nous a été donné.

PREMIER POINT. TOUTES les créatures nous annonçoient les perfections de Dieu; & toutes les créatures étoient à notre égard autant de bienfaits de Dieu, dont nous êtions, comme nous le ſommes encore, redevables à ſa providence, & dont il ne ceſſoit point de nous combler. Ainſi elles nous excitoient toutes à l'amour de Dieu. Mais après tout cette voix des créatures ne touchoit point encore aſſez nos cœurs; & rien, à ce qu'il ſemble, n'étoit capable de les émouvoir & de les engager. Quel eſt donc le moyen le plus excellent que Dieu a pris pour inſpirer aux hommes ſon amour? ç'a été de nous envoyer le Saint-Eſprit, qui eſt lui-même perſonnellement & ſubſtanſtiellement l'amour de Dieu. Auſſi, comment eſt-ce que deſcendit ce divin Eſprit? en

forme de feu pour nous donner à connoître, qu'il étoit tout amour par ſon ardeur, & qu'il venoit embraſer de cette même ardeur toutes les ames.

Or ce n'eſt pas pour cette fois ſeulement qu'il s'eſt communiqué ſur la terre. Il s'y communique tous les jours, & il y a même des tems particuliers où il ſe fait ſentir, & où ce feu céleſte agit dans une ame avec plus de force. Tel eſt le tems de la retraite. Ce fut à la fin de la retraite que firent les Apôtres dans le Cénacle, que cet eſprit d'amour leur fut envoyé; & ſi je me ſuis bien acquitté de celle que je viens de faire, j'ai lieu de penſer que je l'ai reçu tout de nouveau. Mais en veux-je un témoignage ſolide? je le connoîtrai par mon amour pour Dieu; car recevoir le Saint-Eſprit & aimer Dieu, c'eſt une même choſe; & il faut que j'aime Dieu, à meſure que j'aurai reçû l'Eſprit de Dieu.

Que dis-je, & pourquoi parler de meſure où il n'y en doit point avoir! C'eſt ſans meſure que Dieu nous donne ſon Eſprit: c'eſt donc ſans meſure que nous devons aimer Dieu. Non, mon Dieu, point de bornes dans mon amour pour vous, puiſqu'il n'y en a point dans tout ce qui vous rend ſi aimable pour moi! Vous êtes un Dieu infini: ma charité doit donc être en ſa manière une charité infinie. Quelque étenduë qu'elle puiſſe

avoir, elle n'ira jamais au-delà de ce que vous méritez, & c'eſt ce que votre Eſprit, ſi j'en ſuis animé, me repréſente continuellement au fond de mon ame. Il me retrace toutes vos grandeurs, toutes vos vertus, toutes vos perfections; & de-là il me fait bientôt conclure, qu'à quelque dégré d'amour que je me porte, je ne puis excéder en vous aimant. Dans tout le reſte il peut y avoir de l'excès. Je puis uſer dans les rencontres de trop de circonſpection & de prudence, je puis prendre garde aux choſes avec trop d'attention & trop de vigilance, je puis même aller trop loin dans la pratique de la mortification & de la pénitence : mais je ne puis trop, Seigneur, vous aimer. Sur ce point, l'Eſprit de charité eſt inſatiable, & ne dit jamais c'eſt aſſez.

Hélas! je ne le dis que trop & qu'en trop d'occaſions. Au moindre acte d'amour que je forme, ou que je crois former pour Dieu dans un bon moment, où le Saint Eſprit me fait goûter l'attrait de ſa grace, & la douceur de ſa divine onction, je m'imagine déja être ravi au troiſiéme ciel, & avoir marqué à Dieu l'attachement le plus parfait. Mais cette étincelle n'eſt pas longtems à s'éteindre. Ah ! un cœur perd-il ſi aiſément le ſouvenir de ce qu'il aime, & y penſe-t-il ſi rarement ? Tout homme ſur cela eſt inexcuſable ; mais entre tous les autres hommes, un religieux eſt ſur cela même encore plus coupable. Car

dans la religion, il y a beaucoup moins d'objet qui me détournent de Dieu; & m'étant séparé du monde, que me reste-t-il autre chose que Dieu! Heureux partage que je ne puis assez estimer. Si je n'en suis pas content, que faut-il pour me satisfaire, & que trouverai-je qui puisse me contenter?

Aug. *Bien avare est une ame, à qui Dieu ne suffit pas!* Mais en même-tems, bien malheureuse & bien criminelle est cette ame, qui n'a que Dieu, & qui ne s'attache pas à Dieu!

SECOND POINT. C'est dans le cœur que l'Esprit d'amour vient d'abord se répandre. C'est-là qu'il établit sa demeure, & là même aussi qu'il commence à faire sentir ses plus merveilleuses opérations. Car l'amour, avant toutes choses, consiste dans l'affection. Que n'inspire-t-il point à l'ame? De quoi ne la dégage-t-il point? A quoi ne l'éleve-t-il point? On le vit dans les Apôtres. Le premier effet de la descente du Saint-Esprit sur eux, fut de purifier leurs cœurs: de sorte qu'il n'y resta plus la moindre attache, qui ne vint immédiatement de Dieu, & qui ne les portât directement & uniquement à Dieu. Car ils comprirent dès-lors ce qu'a dit depuis un grand Saint: *Qu'un cœur aime d'autant moins Dieu, qu'il aime quelque chose avec Dieu, s'il ne l'aime pas pour Dieu.*

Aug.

De-là s'ensuivit le second effet de la présence

fence de ce même Eſprit d'amour dont les Apôtres furent remplis. Plus un cœur eſt pur & libre de tout attachement aux objets viſibles, plus le divin amour le touche intérieurement, l'excite & l'embraſe. Dès qu'un feu n'a plus d'obſtacle qui l'arrête, quel incendie ne cauſe-t-il pas? Et comment auſſi les Apôtres ſortirent-ils du Cénacle? comme des hommes tranſportés : juſques-là, qu'on les croyoit pris de vin, tant ils parurent animés & hors d'eux-mêmes. Voilà ce qu'ont éprouvé tant de Saints. Tout ce que l'amour profane a de plus vif & de plus pénétrant, n'eſt point comparable aux mouvemens affectueux qui les raviſſoient. Ils en tomboient en de ſaintes défaillances, & ils en perdoient juſqu'à l'uſage de leurs ſens. *Si vous rencontrez mon bien aimé*, diſoit cette fidelle épouſe des Cantiques, *faites-lui connoître l'état où je ſuis, & la langueur où me réduit mon amour.* Cant. 6. 5.

C'eſt ainſi qu'ils étoient diſpoſés. Or n'ai-je pas comme eux un cœur capable d'aimer Dieu? D'où vient donc que ce cœur qu'il n'a fait que pour lui, eſt néanmoins toujours à ſon égard ſi froid & ſi peu ſenſible? De tout ce qui a rapport à Dieu, rien ne l'affectionne, rien ne l'émeut : ni oraiſons, ni offices divins, ni ſacremens, ni entretiens ſpirituels, ni lectures de piété. On a beau me dire que dans l'amour de Dieu la ſenſibilité n'eſt point néceſſaire ; cela eſt vrai ; mais il

n'eſt pas moins vrai, que, ſi mon cœur étoit bien vuide des choſes humaines & bien ſolidement à Dieu, je me trouverois en de toutes autres diſpoſitions, & j'aurois de tout autres ſentimens. Ah ! j'ai tant de vivacité, & quelquefois je me laiſſe ſi aiſément attendrir ſur de vains ſujets : n'y aura-t-il que Dieu, pour qui je ſerai tout de glace ? Ne lui ſuis-je pas aſſez redevable ? Ne m'a-t-il pas fait aſſez de graces, & ne m'en fait-il pas aſſez chaque jour ? N'a-t-il pas pour moi des caractères aſſez touchans ? Ces titres qu'il porte de pere, de créateur, de conſervateur, de rédempteur, mille autres ſont-ils trop peu engageans pour m'attirer ? Toutes ces idées ne me ſont-elles pas aſſez préſentes, & que vois-je autour de moi qui ne m'annonce inceſſamment les miſéricordes infinies de mon Dieu ! Elles ſont incompréhenſibles : mais, Seigneur, plus elles ſont au-deſſus de tout ce que j'en puis penſer, plus l'indifférence de mon cœur me devient par-là même inconcevable, & plus je dois me la reprocher devant vous, & m'en confondre.

TROISIÉME POINT. Mais encore qu'eſt-ce qu'aimer Dieu ; & tout mon amour doit-il ſe borner à des affections & à des ſentimens ? Afin de m'inſtruire là-deſſus, il me ſuffit de conſidérer ce que Dieu fait pour nous dans ce myſtère.

Il nous aime, pour nous témoigner ſon amour, il ne ſe contente pas de nous avoir donné ſon Fils, il fait encore deſcendre ſur nous ſon Eſprit. Il nous le donne, & en nous le donnant, il ſe donne lui-même à nous. Voilà le caractère de l'amour de mon Dieu, pour une auſſi vile créature que je le ſuis. Rien ne lui coûte dès qu'il s'agit de mes intérêts, & n'a rien de ſi grand & de ſi divin, dont il ne me faſſe part.

Faut-il bien des raiſonnemens, pour apprendre de quel retour je dois uſer envers lui, & comment je le dois aimer. Il ne m'a pas ſeulement aimé de cœur; mais en œuvres : ou plutôt, parce qu'il m'a aimé véritablement & de cœur, ſon amour n'a point été oiſif, mais il s'eſt fait connoître par les effets les plus merveilleux & les plus éclatans. Si donc je l'aime, y a-t-il rien que je lui puiſſe refuſer : rien, dès qu'il eſt queſtion de le ſervir & de lui plaire, que je doive épargner? Car ſans cela, ſans cette pleine fidélité à ſuivre ſes divines volontés, & à pratiquer généralement & ponctuellement tout ce qu'il demande de moi, comme il le demande de moi, autant qu'il le demande de moi, en vain je dis que je l'aime : ce ne ſont que des paroles, & rien de plus.

Auſſi l'amour de Dieu eſt-il *l'accompliſſement de toute la loi.* Accompliſſement de toute la loi, parce qu'il n'y a pas un

point dans la loi, ni ſi petit que l'amour de Dieu nous laiſſe négliger, ni ſi relevé dont l'amour de Dieu ne nous faſſe ſoutenir la pratique. Que n'ai-je bien commencé à aimer Dieu ! Dès-là toutes les difficultés qui m'arrêtent depuis longtems & tous les obſtacles ſeroient tout-à-coup levés. Je m'étonne de ce que les Saints ont entrepris pour Dieu, & de ce qu'ils ont ſoutenu juſques au dernier jour de leur vie. Mais il n'y a rien là qui me doive ſurprendre, quand je penſe qu'ils aimoient Dieu. Je vois encore dans le même ordre, & ſous la même règle que moi, de ſaintes ames vivre dans une régularité, & agir en tout avec un zèle & une perſévérance, que j'aurois peine à croire, ſi je n'en étois témoin. D'où leur vient cette ferveur ſans relâche, & cette fermeté inébranlable ? de l'amour de Dieu. Au lieu de la ſurpriſe où je ſuis en leur voyant faire ce qu'ils font, je devrois bien plus m'étonner qu'ils aimaſſent Dieu, & qu'ils ne fiſſent pas tout cela. De-là même je dois voir ſi j'ai lieu de me flater en quelque ſorte d'avoir juſques à préſent aimé Dieu. Peut-être lui ai-je aſſez de fois proteſté que je l'aimois : mais à juger de mes paroles par mes œuvres, puis-je compter ſur toutes mes proteſtations ? Réflexion bien humiliante & bien terrible ! Car je ne puis être aimé de Dieu, ſi je ne l'aime. Ah ! mon Dieu, que ce ſoit du moins aujourd'hui, & pour ja-

mais, que ce ſaint amour s'allume dans mon cœur !

CONCLUSION. Divin Eſprit, charité eſſentielle & toujours ſubſiſtante, ſource intariſſable de ce ſacré feu qui brûle les Anges bienheureux & tous les élus de Dieu, deſcendez, ouvrez mon ame, & venez vous-même l'embraſer. Si elle ſe tient encore fermée, faites-lui une ſalutaire violence. Vous pénétrez par tout, & il ne vous faut qu'un trait pour enflâmer tout un cœur & le conſumer. C'eſt donc par vous que je puis ſortir de ma retraite ; comme les Apôtres ſortirent du Cénacle : avec le même amour, & par conſéquent avec la même réſolution, la même activité, la même force. Dans toute la ſuite de leurs années, rien déſormais ne les pût ſéparer de la charité de Jeſus-Chriſt & de la charité de Dieu. Qui m'en ſéparera moi-même ? Car c'eſt maintenant, ô Eſprit d'amour, que je me livre tout entier à vous, pour m'attacher à mon Dieu d'un lien indiſſoluble & d'un amour éternel. Que voudrois-je encore lui dérober de ma vie, & ce que je lui déroberois, à qui le donnerois-je ?

Hélas ! Seigneur, je n'ai juſques à préſent que trop partagé mon cœur entre vous & d'autres objets : mais n'étant pas à vous uniquement, il n'y étoit point du tout. Car vous êtes un Dieu jaloux, & vous voulez un amour ſans réſerve. Vous le méritez bien, ô mon Dieu ! & je ſuis bien indigne de vos

graces, ſi tant de graces que j'ai reçû de votre main libérale & paternelle, ne ſuffiſent pas pour m'apprendre à vous aimer. Hé, Seigneur, l'ai-je ſçû juſques à ce jour? Mais que devois-je néanmoins ſçavoir autre choſe? Avec cela ſeul, j'aurois ſçû tout le reſte : c'eſt-à-dire, que j'aurois ſçû remplir tous les devois de mon état & en pratiquer toutes les vertus. C'eſt ce que votre Eſprit m'enſeignera. Plaiſe au ciel qu'il m'inſpire toujours ; & plaiſe ſur tout au ciel que j'en ſuive toujours les divines inſpirations, & que jamais je n'en éteigne dans mon ame les ſaintes ardeurs !

CONSIDÉRATION

Sur l'uſage & la fréquentation des Sacremens.

PREMIER POINT. ENtre les Sacremens, il y en a deux dont l'uſage nous peut être plus fréquent & plus commun : ſçavoir, celui de la pénitence par la confeſſion, & celui de la divine Euchariſtie, par la communion. Auſſi eſt-ce de l'un & de l'autre qu'on entend parler, quand on exhorte les ames chrétiennes & religieuſes à la fréquentation des Sacremens. Jeſus-Chriſt les a établi dans ſon Egliſe, comme deux ſources abondantes de toutes les graces ; & c'eſt à nous d'en retirer tout le fruit qu'il s'eſt propoſé en les inſtituant pour notre ſanctification.

Ils ont chacun leur vertu propre. Le Sacrement de pénitence eſt comme un baptême, qui nous purifie & nous lave de toutes les taches de nos péchés. Le Sacrement de l'Euchariſtie eſt comme une manne & un pain, qui nourrit notre ame ; qui l'engraiſſe, ſelon le terme de l'Ecriture, qui la fait croître & l'entretient dans une étroite union avec Dieu. Or le ſaint Eſprit nous témoi-

gne que le juſte même tombe & péche juſques à ſept fois le jour : d'où il s'enſuit que nous avons ſans ceſſe beſoin d'être purifiés, & par conſéquent que nous devons ſouvent recourir à la pénitence & à ſon Sacrement. De plus, nous ne pouvons ignorer quelle eſt toujours notre foibleſſe, malgré toutes les réſolutions que nous avons formé au ſaint Tribunal & dans le Sacrement de pénitence. D'où ſuit encore cette autre maxime, qu'il nous faut un aliment ſolide, pour nous ſoutenir dans le chemin de la perfection, & pour nous aider à y faire continuellement de nouveaux progrès. Cet aliment, c'eſt l'adorable Euchariſtie, & de là nous devons juger combien il nous importe de ne nous en tenir pas long-tems éloignés, mais d'en approcher, autant qu'il nous eſt permis, & d'y participer.

Voilà pourquoi les maîtres de la vie ſpirituelle ; ont tant recommandé la fréquente confeſſion & la fréquente communion. Ils recommandent l'une & l'autre aux fidéles en général; mais en particulier, & à bien plus forte raiſon aux perſonnes religieuſes. La fréquente confeſſion eſt un moyen très-efficace, non-ſeulement pour obtenir la rémiſſion des fautes actuelles, dont nous nous rendons coupables, & pour nous maintenir par là dans l'innocence & la pureté du cœur; mais pour nous faire acquérir la connoiſſance de nous-mêmes : pour nous faire prévoir les occaſions dangereuſes & perſonnelles que nous avons à éviter, & pour nous apprendre

à

à les prévenir ; pour empêcher que nos imperfections, par une malheureuſe preſcription, ne ſe tournent en habitude, & qu'elles ne s'enracinent. Car tout cela, & bien d'autres avantages, c'eſt ce que produit la grace du Sacrement dans les ames qui y ſont plus aſſiduës. Sur-tout quand la fréquente communion s'y trouve jointe. Par cet uſage ordinaire & fréquent de l'Euchariſtie, l'ame eſt comme transformée en Jeſus-Chriſt. A chaque communion, elle reçoit de nouvelles lumières pour connoître ſes devoirs : elle ſent de nouvelles pointes, qui ſont autant de remords de ſes relâchemens & de ſes infidélités ; & elle prend de nouvelles forces pour ſe relever, & pour redoubler le pas dans la voye ſainte où Dieu l'appelle.

De tout ceci je dois tirer, par rapport à moi, une conſéquence particulière, & qui m'eſt d'une grande importance. C'eſt que le fréquent uſage de la confeſſion & de la communion, eſt un des plus ſûrs préſervatifs contre les attiédiſſemens & les rechutes où ma fragilité, qui eſt extrême, m'a ſi ſouvent entraîné, & où j'ai infiniment à craindre qu'elle ne m'entraîne encore après cette retraite. Tant que je conſerverai un certain zèle pour fréquenter les Sacremens, & que j'y aurai un certain attrait, ce ſera un des meilleurs ſignes à quoi je pourrai voir la bonne diſpoſition de mon ame, de même qu'un bon appétit eſt communément une des marques les

plus certaines de la bonne ſanté du corps. Si quelquefois la tentation me preſſe avec plus de péril, & que je me ſente moins ferme que je n'étois, cette fréquentation des Sacremens ſera un frein pour me retenir. Ou s'il m'arrive enfin de décheoir en quelque choſe & de m'échapper, ce ſera une prompte reſſource pour me ramener de mon égarement, & pour me remettre dans l'ordre.

Mais tout au contraire, dès que je viendrai à négliger les Sacremens, & que je les fréquenterai moins, peu à peu je dégénérerai, & je m'éloignerai de Dieu. Car c'eſt par-là dans la religion, comme dans le monde, que l'on commence à ſe déranger. Une perſonne, outre ſes confeſſions ordinaires, faiſoit de tems en tems des revuës. Elle avoit dans le mois, dans la ſemaine, certain nombre de communions réglées par un ſage conſeil. Mais dans la ſuite elle ſe relâche. De manquer une confeſſion, une communion, ce n'eſt plus pour elle une peine. Elle ſe fait même de ſon relâchement un prétexte pour ſe tenir plus éloignée des ſaints myſtères. Sa piété ſe refroidit, & dans peu ſon état eſt tel qu'il étoit avant ſa retraite, & même plus mauvais. Dieu veüille que je ne l'éprouve pas moi-même tout de nouveau, après l'avoir déja peut-être tant de fois éprouvé.

SECOND POINT. L'uſage des Sacremens ne peut être utile, qu'autant

qu'il eſt ſaint ; & il n'eſt ſaint qu'autant qu'on y apporte les diſpoſitions convenables. On les connoît aſſez, ſur-tout parmi les perſonnes religieuſes. Mais on n'y eſt pas toujours auſſi attentif qu'on le devroit ; & pour deſcendre à quelques points particuliers, il y a dans l'uſage du Sacrement de Pénitence deux extrémités à éviter.

L'une eſt une timidité trop ſcrupuleuſe, & une crainte exceſſive d'y venir ſans la préparation abſolument requiſe. Car il faut convenir qu'il y a quelques ames timorées, qui portent là-deſſus trop loin la vigilance & la précaution. Elles ne peuvent preſque jamais ſe perſuader qu'elles ſoient ſuffiſamment diſpoſées, ſoit à l'égard de l'examen qu'elles doivent faire de leurs fautes, ſoit à l'égard de la douleur qu'elles en doivent concevoir. D'où il arrive que pour une confeſſion de peu de jours, elles conſument un tems infini à rechercher tous les ſujets d'accuſation qu'elles s'imaginent avoir, & à les arranger dans leur mémoire. En ſont-elles venuës à bout ? il faut enſuite former l'acte de contrition, & c'eſt pour elles un autre embarras. Elles la veulent ſentir, cette contrition, & pour cela elles mettent leur eſprit à la torture, & ſe deſſéchent la tête. Enfin après bien des efforts, & bien des tourmens, croyent-elles pouvoir procéder à la déclaration de leurs péchés ? nouvelle peine. Dès qu'il eſt queſtion de parler, le trouble les ſaiſit, & elles ne ſçavent plus guères ce qu'elles diſent. Longs diſcours

ſur des points où un mot ſuffiroit, répétitions perpétuelles, circonſtances inutiles. Encore après être ſorties du Tribunal, y reviennent-elles bientôt, parce qu'elles ont peur de ne s'être pas aſſez expliquées, & d'avoir omis pluſieurs choſes. De ſorte que la confeſſion leur devient un fardeau des plus peſans, & un travail qui les fatigue, qui les dégoûte & leur ôte toute dévotion. Le reméde ſeroit de leur faire comprendre que la prudence chrétienne, & les ſoins raiſonnables qu'exige de nous l'Egliſe, ne vont point juſqu'à de pareilles inquiétudes; mais parce que ſouvent elles ne ſont pas même en état d'entendre là-deſſus raiſon, le plus court & le meilleur conſeil qu'elles ayent à ſuivre, eſt de s'en rapporter au Directeur en qui elles ont mis leur confiance, & de faire ponctuellement ce qu'il leur preſcrit.

Outre cet excès d'une préparation trop ſcrupuleuſe, il y en a un autre tout oppoſé & beaucoup plus dangéreux : c'eſt celui d'une préparation trop ſuperficielle & trop legére. Car il eſt vrai que les perſonnes même religieuſes, qui approchent ſouvent du Sacrement de pénitence, doivent prendre extrêmement garde à ne s'y pas tellement habituer, qu'elles ne donnent pas à chaque confeſſion tout le tems & toute l'attention néceſſaire. Il n'y va pas moins que d'un ſacrilége : & ce ſeroit un étrange renverſement, que bien loin de ſe purifier au ſaint Tribunal, elles s'expoſaſ-

ſent à en ſortir plus criminelles devant Dieu, qu'elles n'y étoient venuës. Les fautes qu'elles viennent confeſſer peuvent n'être que vénielles ; & par la miſéricorde de Dieu, ce ne ſont point en effet communément des fautes griéves : mais du reſte, toutes vénielles que ſont ces fautes, il y a une obligation étroite & ſous peine de péché mortel, en les confeſſant, d'en avoir une vraie douleur, & d'être dans une vraie réſolution de les éviter. Sans cela, confeſſion nulle, & abus du Sacrement. Déſordre où l'on peut dire dans un ſens, qu'une ame religieuſe peut plus aiſément tomber que les plus grands pécheurs. Car ſes fautes, par leur legéreté, n'étant pas ordinairement d'une nature à faire beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit & ſur le cœur, elle a plus de ſujet en quelque ſorte de ſe défier de ſes ſentimens & de ſes diſpoſitions. C'eſt pourquoi pluſieurs perſonnes vertueuſes ont cette coûtume très-ſage & trés-ſolidement fondée, de joindre toujours, ou en général, ou en particulier, aux fautes préſentes dont elles s'accuſent, quelques-uns des péchés paſſés, qui peuvent exciter davantage leur repentir & l'aſſurer. Quoi qu'il en ſoit de cette pratique, qui n'eſt après tout que de ſurérogation & de conſeil, il eſt certain que la fréquente confeſſion, ſi louable d'ailleurs & ſi avantageuſe, a néanmoins ſes dangers, & qu'il s'y peut quelquefois gliſſer des défauts très-eſſentiels. C'eſt à moi de voir

quelle conduite ſur cela j'ai tenu juſqu'à préſent, & d'y remédier ſi j'ai lieu de craindre qu'elle n'ait pas été telle qu'il convient.

TROISIÉME POINT. La bonne confeſſion diſpoſe à la bonne communion, & je n'ignore pas quelles ſont, outre cette première préparation, les autres diſpoſitions requiſes pour paroître dignement à la table de Jeſus-Chriſt. Ce que j'ai donc ſur tout à examiner, c'eſt la manière dont je m'acquitte d'une action ſi importante; & de quoi je dois rougir en la préſence de Dieu, c'eſt d'avancer ſi peu, quoi que je mange ſi ſouvent le pain des Anges & une viande toute divine. Une communion bien faite eſt plus que ſuffiſante pour ſanctifier une ame, & cependant après tant de communions, je ne remarque en moi aucun progrès, & je n'y vois au contraire qu'imperfections & qu'infidélités. D'où vient cela? ce ne peut être que de ma négligence & de ma tiédeur. Car il faut convenir, non pas à la honte de l'état religieux, lequel condamne toutes mes lâchetés, mais à ma propre confuſion, & à celle de bien d'autres comme moi, que dans la religion même, il n'y a que trop de communions très-imparfaites, & dès-là très-infructueuſes.

Je communie, mais combien de fois l'ai-je fait peut-être par un reſpect tout humain: ne voulant pas me ſéparer du reſte de la communauté, ni par-là me diſtinguer; regardant la communion comme

une gêne, & n'y allant que par une eſpèce de contrainte ?

Je communie, mais avec quelle réflexion, ſoit avant la communion, ſoit dans la communion même, ſoit dans l'action de graces qui la doit ſuivre ? La cloche m'appelle, & je marche, ſans avoir peut-être un moment penſé où je vais. Au milieu de la communauté aſſemblée, j'aſſiſte au ſacrifice de la Meſſe, avec un eſprit diſtrait & ſans dévotion. L'heure vient de ſe préſenter à la ſainte table : je m'y range à mon tour, après avoir précipitamment & confuſément formé quelques actes. Enfin, je reviens à ma place, & là, je retombe tout-à-coup dans ma première indifférence, ne diſant rien, ou preſque rien à Dieu. Le tems ordinaire eſt-il paſſé, je ne tarde guères à ſortir, & de toute la journée je ne fais aucune attention à l'avantage que j'ai eu de participer au ſacré myſtère.

Je communie, mais avec quelle vuë particulière & quel deſſein ? Au lieu de me propoſer dans chaque communion une fin, ſelon l'avis qu'en donnent les plus habiles Directeurs : par exemple, au lieu de me propoſer dans ma communion & par ma communion, d'obtenir de Dieu la grace, tantôt de mieux pratiquer telle vertu, tantôt de mieux ſupporter telle peine, tantôt de me corriger de telle habitude, tantôt de me fortifier contre telle foibleſſe, tantôt de me ranimer dans l'exercice de la prière, tantôt de m'entretenir ou dans une régu-

larité plus fervente, ou dans un esprit plus intérieur, ou dans une union plus intime avec Jesus-Christ, ainsi du reste : au lieu, dis-je, de tout cela, je n'ai dans toutes mes communions, qu'une idée vague & sans terme ; & ne les rapportant à rien, il arrive aussi que je n'en remporte rien.

La source du mal, c'est que je ne sçais pas faire du don de Dieu toute l'estime qui lui est dûë ; & c'est d'ailleurs que je m'intéresse bien peu à mon avancement spirituel, & que j'ai bien peu de zèle pour la perfection de mon ame. Car si je m'appliquois sérieusement à considérer la souveraine grandeur du maitre qui vient en moi, sa bonté ineffable qui l'engage à se donner lui-même à moi, les richesses inépuisables qu'il apporte avec lui, & qu'il veut répandre sur moi, comment irois-je le recevoir ? Avec quel respect & quelle sainte frayeur ? Avec quels bas sentimens de moi-même, & quelle humilité ? Avec quelle reconnoissance ? Avec quel amour ? Et si j'avois un vrai desir de me perfectionner & de m'élever, qu'oublierois-je de tout ce qui me peut rendre plus profitable un si riche trésor de graces & un Sacrement si salutaire. Voilà sur quoi j'ai à me réformer ; & en me réformant là-dessus, je prendrai l'un des plus puissans moyens de me réformer sur tout le reste de ma vie. Car ce sont deux choses incompatibles, que de bien communier, & de ne pas bien vivre, selon toute ma régle & tout l'esprit de ma vocation.

BIBLIOTH DE LA VILLE LYON

TABLE
DES
MÉDITATIONS
ET
DES CONSIDÉRATIONS
CONTENUES
DANS CETTE RETRAITE.

MÉDITATION

Pour la veille de la Retraite, page 1.

I. POINT. LA grace que Dieu fait à une ame en l'appellant à la Retraite, & comment elle y doit répondre.

II. POINT. Quelle ſolitude Dieu demande d'elle pendant la Retraite.

III. POINT. Quelle fin elle doit se proposer dans sa retraite.

PREMIER JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION,

De la fin de l'Homme, page 9.

I. POINT. L'Homme n'a été créé que pour connoître, aimer & glorifier Dieu en cette vie, & pour le posséder en l'autre.

II. POINT. Excellence & nécessité de cette fin.

III. POINT. Moyens qui peuvent & qui doivent nous conduire à cette fin.

SECONDE MÉDITATION,

De la fin du Chrétien, page 18.

I. POINT. En qualité de chrétiens, nous devons servir & glorifier Dieu, selon les régles & l'esprit de la loix de Jesus-Christ.

II. POINT. En qualité de chrétiens, nous devons être conformes & incorporés à Jesus-Christ, pour ne plus vivre que de la vie de Jesus-Christ.

III. POINT. En qualité de chrétiens, nous devons, pour acquérir la perfection chrétienne, uſer des moyens les plus efficaces & les plus infaillibles, qui nous ont été enſeignés par Jeſus-Chriſt.

TROISIÉME MÉDITATION.

De la fin du Religieux, page 27.

I. POINT. Le Religieux doit être ſéparé du monde, détaché du monde, crucifié pour le monde, & même abſolument mort au monde.

II. POINT. Le Religieux doit travailler non-ſeulement à ſon ſalut, mais à ſa perfection, tout autrement, & beaucoup mieux que le commun des chrétiens dans le monde.

III. POINT. C'eſt par une grace toute ſpéciale que Dieu l'a appellé à cette perfection religieuſe, préférablement aux gens du monde.

CONSIDÉRATION

Sur la perfection de nos actions ordinaires, page 38.

I. POINT. Que notre perfection dépend de nos actions les plus ordinaires.

II. POINT. De quelle manière nous devons faire ces actions ordinaires pour les sanctifier.

III. POINT. De quel esprit sur tout nous les devons animer.

SECOND JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION,

Du Péché mortel, page 46.

I. POINT. LE péché mortel considéré comme le souverain mal, & sur-tout le souverain mal de Dieu.

II. POINT. Le péché mortel, considéré comme le souverain mal de l'homme.

III. POINT. L'état religieux, tout saint qu'il est, n'est point contre le péché mortel un préservatif infaillible.

SECONDE MÉDITATION,

Du péché véniel, page 55.

I. POINT. Le péché véniel considéré dans sa nature.

II. POINT. Le péché véniel considéré dans sa multiplicité.

& des Conſidérations.

III. POINT. Le péché véniel conſideré dans ſes ſuites.

TROISIÉME MÉDITATION.

Du péché de ſcandale, ou du mauvais exemple, page 64.

I. POINT. Il y a juſques dans les communautés religieuſes de mauvais exemples & des ſcandales.

II. POINT. Malheur à celui qui donne le ſcandale dans une communauté.

III. POINT. Malheur à celui qui le reçoit & qui le prend.

CONSIDERATION

Sur l'Oraiſon Mentale, page 72.

I. POINT. Avantages & importance de l'oraiſon mentale.

II. POINT. Défauts plus communs qui arrêtent le fruit de l'oraiſon.

III. POINT Faux prétextes qui détournent de l'exercice de l'oraiſon.

BIBLIOTH DE LA VILLE LYON

TROISIE'ME JOUR.

PREMIERE MÉDITATION.

De la tiédeur dans le ſervice de Dieu, page 83.

I. POINT. LE déſordre & le danger de la tiédeur ſpirituelle.
II. POINT. Les principes & les cauſes de cette tiédeur ſpirituelle.
III. POINT. Les remédes & les moyens pour ſortir de cet état d'une tiédeur ſpirituelle.

SECONDE MEDITATION.

De l'Abus des graces, page 93.

I. POINT. Quel compte nous rendrons à Dieu de toutes ſes graces, & quels ſentimens cette penſée nous doit inſpirer.
II. POINT. Des graces extérieures.
III. POINT. Des graces intérieures.

TROISIE'ME MEDITATION.

De la perte du Tems, page 104.

I. POINT. Importance du bon emploi du tems.

II. POINT. Comment, dans l'état même religieux, on peut perdre le tems.

III. POINT. Comment on peut & l'on doit réparer le tems perdu.

CONSIDERATION

Sur l'Office Divin, page 109.

I. POINT. Première obligation par rapport à l'office Divin : le réciter.

II. POINT. Seconde obligation : le bien reciter.

III. POINT. Troiſiéme obligation : aſſiſter au chœur où on le recite.

IV. POINT. Quatriéme obligation : le chanter.

QUATRIE'ME JOUR.

PREMIERE MÉDITATION,

De la Mort, page 117.

I. POINT. LEs ſuites terribles de la mort.

II. POINT. La mort malheureuſe des pécheurs.

III. POINT. La ſainte & heureuſe mort des Juſtes.

SECONDE MEDITATION,

Du Jugement de Dieu, page 129.

I. POINT. L'ame préſentée devant la majeſté de Dieu.

II. POINT L'ame examinée au Tribunal de Dieu.

III. POINT. L'ame éternellement reprouvée, ou miſe en poſſeſſion de la gloire par l'arrêt de Dieu.

TROISIE'ME MEDITATION,

De l'Enfer, page 143.

I. POINT. Premier ſujet d'étonnement & de frayeur : que Dieu pendant toute l'éternité ne faſſe jamais aucune grace dans l'enfer, lui néanmoins qui eſt la ſouveraine miſéricorde.

II. POINT. Second ſujet d'étonnement & de frayeur : que des ames faites pour Dieu ne doivent jamais le voir, l'aimer & le poſſéder.

III. POINT. Troiſiéme ſujet d'étonnement & de frayeur : qu'un feu matériel agiſſe ſur des ames ſpirituelles pour les tourmenter ; & qu'appliqué au corps d'un damné, il le brûle ſans le conſumer.

CONSIDERATION

CONSIDERATION

Sur les viſites du Saint Sacrement, page 153.

I. POINT. Dévotion la plus ſolide, que celle de viſiter à certaines heures de la journée le Saint Sacrement.

II. POINT. Dévotion la plus conforme aux vuës & aux intentions de Jeſus-Chriſt.

III. POINT. Dévotion la plus utile pour nous-mêmes, & pour notre avancement ſpirituel.

CINQUIE'ME JOUR.

PREMIERE MÉDITATION.

Du retour de l'Enfant prodigue à ſon Pere, & de celui de l'ame Regieuſe à Dieu, page 166.

I. POINT. PRemier motif qui fit retourner l'enfant prodigue à ſon pere : la vuë & le ſentiment de la miſere où il ſe trouva réduit.

II. POINT. Second motif : le reproche intérieur & le repentir de la faute qu'il avoit commis.

III. POINT. Troiſiéme motif, la confiance qu'il conçut en la bonté du meilleur de tous les peres, dont il s'étoit ſéparé.

SECONDE MEDITATION,

Du régne de Jeſus Chriſt dans l'Ame Religieuſe, page 180.

I. POINT. Comment l'ame religieuſe fait régner Jeſus-Chriſt dans elle.
II. POINT. Combien ce régne de Jeſus-Chriſt dans l'ame religieuſe, eſt ſolidement établi & bien fondé.
III. POINT. Quelle bonheur l'ame religieuſe y trouve, & pour cette vie & pour l'autre.

TROISIE'ME MEDITATION,

De l'Humilité de Jeſus-Chriſt dans l'Incarnation, page 192.

I. POINT. Que dans le myſtère de l'Incarnation le Fils de Dieu s'eſt humilié, juſqu'à l'anéantiſſement.
II. POINT. Quels merveilleux effets il a opéré, & pour le gloire de ſon Pere, & pour le ſalut de l'homme, par ce néant même où l'humilité l'a réduit.
III. POINT. Quelle obligation nous avons.

contracté de nous humilier nous-mêmes, en devenant les freres, & même les membres de ce Dieu incarné.

CONSIDERATION

Sur l'exercice de la Préſence de Dieu, page 204.

I. POINT. L'obligation de cet Exercice.
II. POINT. Son utilité.
III. POINT. Sa pratique.

SIXIE'ME JOUR.

PREMIÉRE MÉDITATION,

De la pauvreté de Jeſus-Chriſt dans ſa Nativité, page 211.

I. POINT. POurquoi Jeſus-Chriſt s'eſt fait pauvre & comment on imite ſa pauvreté dans la profeſſion religieuſe plus parfaitement que dans les autres états.

II. POINT. Quelle différence il y a néanmoins d'ailleurs, entre la pauvreté de Jeſus-Chriſt, & la pauvreté religieuſe.

III. POINT. En combien d'erreurs tombe une ame religieuſe au regard de la pauvreté, lorſqu'elle eſt attachée à ſes commodités, & qu'elle recherche les aiſes de la vie.

SECONDE MÉDITATION,

De l'Obéiſſance de Jeſus-Chriſt dans ſa fuite en Egypte, page 222.

I. POINT. Obéïſſance toute ſainte dans ſon principe.

II. POINT. Obéïſſance très-pénible dans l'exécution.

III. POINT. Obéïſſance ſalutaire dans ſes effets.

TROISIEME MÉDITATION,

De la Vie cachée de Jeſus Chriſt juſqu'au tems de ſa Prédication, page 234.

I. POINT. Combien la vie de Jeſus-Chriſt durant trente ans a été obſcure & cachée.

II. POINT. Quelles étoient les occupations de Jeſus-Chriſt dans ſa vie cachée.

III. POINT. De quel repos étoit accompagné cette vie cachée de Jeſus-Chriſt, & quelle paix il y goutoit.

CONSIDERATION

Sur les Converſations avec le Prochain, page 245.

I. POINT. Converſations ſages & accompagnées d'une modeſtie religieuſe.
II. POINT. Converſations ſolides & utiles.
III. POINT. Converſations charitables & ſans offenſe de perſonne.

SEPTIE'ME JOUR,

PREMIÉRE MÉDITATION,

De la Charité de Jeſus-Chriſt dans ſa vie agiſſante, page 257.

I. POINT. NOtre charité doit être comme celle de Jeſus-Chriſt, une charité douce.
II. POINT. Une charité bienfaiſante.
III. POINT. Une charité univerſelle.

SECONDE MEDITATION,

Des douleurs intérieures de Jeſus-Chriſt dans ſa Paſſion, page 269.

I. POINT. Comment, à l'exemple de Jeſus-Chriſt, nous devons nous comporter dans la triſteſſe.

II. POINT. Dans l'ennui.
III. POINT. Dans la crainte.

TROISIE'ME MEDITATION,

Des Douleurs extérieures de Jesus-Christ dans sa Passion, Page 281.

I. POINT. Ce que Jesus-Christ a souffert.
II. POINT. Pourquoi il l'a souffert.
III. POINT. Comment il l'a souffert.

CONSIDERATION

Sur la Lecture, page 293.

I. POINT. Lectures mauvaises & défenduës.
II. POINT. Lectures indifférentes & tolérées.
III. POINT. Bonnes lectures est expressément ordonnées.

BIBLIOTH DE LA LYON

HUITIE'ME JOUR.

PREMIERE MÉDITATION,

De la vie nouvelle de Jesus-Christ dans sa Résurrection, page 304.

I. POINT. CE fut Jesus-Christ lui-même qui se ressuscita.

II. POINT. Ce fut pour entrer dans une vie toute glorieuſe qu'il ſe reſſuſcita.

III. POINT. Ce fut pour ne plus mourir qu'il ſe reſſuſcita.

SECONDE MEDITATION,

Du retour de Jeſus-Chriſt au Ciel dans ſon Aſcenſion, page 314.

I. POINT. Dans ſa glorieuſe Aſcenſion, Jeſus-Chriſt nous fait connoître trois choſes, qui ſont : le terme où nous devons aſpirer.

II. POINT. Le bonheur que nous y devons poſſéder.

III. POINT. La voye par où nous pouvons & nous devons y arriver.

TROISIE'ME MEDITATION,

De la deſcente du S. Eſprit, ou de l'Amour de Dieu, page 325.

I. POINT. Comment le Saint-Eſprit, étant ſubſtantiellement l'amour de Dieu, eſt venu former en nous ce divin amour.

II. POINT. Amour d'affection dans les ſentimens.

III. POINT. Amour d'action dans les œuvres.

CONSIDE'RATION

Sur l'uſage & la frequentation des Sacremens, page 335.

I. POINT. Avantage de la fréquente confeſſion ; & de la fréquente communion.

II. POINT. Deux excès à éviter dans la préparation qu'on apporte à la confeſſion.

III. POINT. Défauts ordinaires dans l'uſage de la communion, & les diſpoſitions qu'elle demande.

BIBLIOTH DE LA VILLE LYON

FIN.